

Dans ce numero : "FANCHON LA VIELLEUSE"

Le Samedi

VOL. IX. No 47
MONTREAL, 23 AVRIL 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU.
NÉ LE 17, FÉVRIER 1820. DÉCÉDÉ LE 12 AVRIL 1898.

Photographie de L. L. LESOIS, Québec.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agale.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 AVRIL 1898

BOUQUET DE PENSÉES

La maternité, c'est le patriotisme des femmes.—A. DUMAS FILS.

x

"Il fait parler de lui!" C'est un éloge. — "Elle fait parler d'elle!"
C'est un blâme.—EUGÈNE MARBEAU.

x

Le féminisme, tel qu'il est actuellement pratiqué, est à la fois une erreur
et un danger.—MME ANNA LAMPÉRIÈRE.

x

Comment se fait-il que, le lendemain de son mariage, un homme n'ait
déjà plus son visage de la veille?—INCONNU.

x

Imaginez une femme savante mariée à un mathématicien: comme ils
devraient s'ennuyer tous les deux!—CRYSALE.

x

Destiné par la nature à doubler les biens de la vie, le mariage est con-
duit par nos mœurs à en décupler les maux.—G.-M. VALTOUR.

x

A l'âge où l'amour se complète par l'ambition, l'homme ne cherche pas
seulement une compagne, mais une auxiliaire.—EMILE AUGIER.

x

Tous les hommes ne sont pas plus d'infacts gredins, de sombres crapules,
que toutes les femmes ne sont des martyres et des saintes.—MME MARNIÈRE.

x

Sur ce sujet si délicat: "la femme", l'homme semblait avoir le privi-
lège de dire des sottises; c'est le premier que les dames féministes ont
voulu nous disputer.—UN PHILOSOPHE.

x

On admire certains hommes de ce qu'ils parlent des heures entières sur
quelque chose. On doit admirer bien davantage les femmes qui parlent
des heures entières sur rien.—ARNOLEPHIE.

UN SOLITAIRE.

DEVINETTE



—Mon ami Jean, qui était là, bâillant aux corneilles! Où est-il donc passé!

CORRECT

Mathilde.—Eh bien,
Alfred, avez vous vu
papa?Alfred.—Je ne l'ai
pas vu, mais je lui ai
demandé votre main
par téléphone et il m'a
répondu:—"Je ne sais
pas qui vous êtes, mais
c'est correct, vous pou-
vez l'avoir."

RÉCIPROCITÉS

Mme Jeunemarié.—
Georges, avant notre
mariage tu n'avais ja-
mais fumé en ma pré-
sence.Mr Jeunemarié.—
Je le sais bien, et toi
tu n'avais jamais, de-
vant moi, tenu tes che-
veux en papillottes.

UNE VRAIE DÉ- FINITION

Le professeur (à un
de ses élèves).—Voyons,
mon enfant, peux-tu
m'épeler le mot respon-
sabilité?Le petit garçon.—
Oui, monsieur (il l'é-
pèle).Le professeur.—Très
bien! Maintenant es tu capable de me dire ce que ce grand mot signifie?Le petit garçon.—Oui, monsieur. Si je n'avais que quatre boutons à ma
culotte et que deux viennent à partir, toute la responsabilité serait sur
les deux autres.

JUSTEMENT

C'était pendant la Ince de miel. Il était en bas, dans la cour, en train
de cirer ses bottes. Elle était au deuxième étage de la maison, en train
de faire son ménage.

Tout à coup éclate un cri perçant:

—Charles, Charles, Charles, viens vite!

Charles, justement ému et croyant que sa chère moitié est en danger
de mort, jette au vent bottes et brosses, franchit quatre à quatre les
escaliers et arrive dans la pièce où il aperçoit madame penchée à la
fenêtre.

—Qu'y a-t-il donc, ma chérie? halète-t-il en entrant.

—Viens ici, vite. Tiens regarde en bas, dans la rue, presque au coin
de l'épicier, vois-tu cette dame?

—Oui, et bien?

—Et bien, c'est justement un
chapeau comme le sien que je
désire m'acheter.

INGÉNOSITÉ



L'amour trouve toujours un moyen.

DE SOLIDES RAISONS

Le cousin Bif.—Alors, tu n'as
aucune envie de l'épouser?!

La cousine Gertrude.—Non!

Le cousin Bif.—Et pourquoi?

La cousine Gertrude.—Toutes
sortes de raisons. D'abord, papa
critique sa famille, maman sa
fortune, moi sa figure, et puis il
ne m'a pas encore demandée en
mariage.

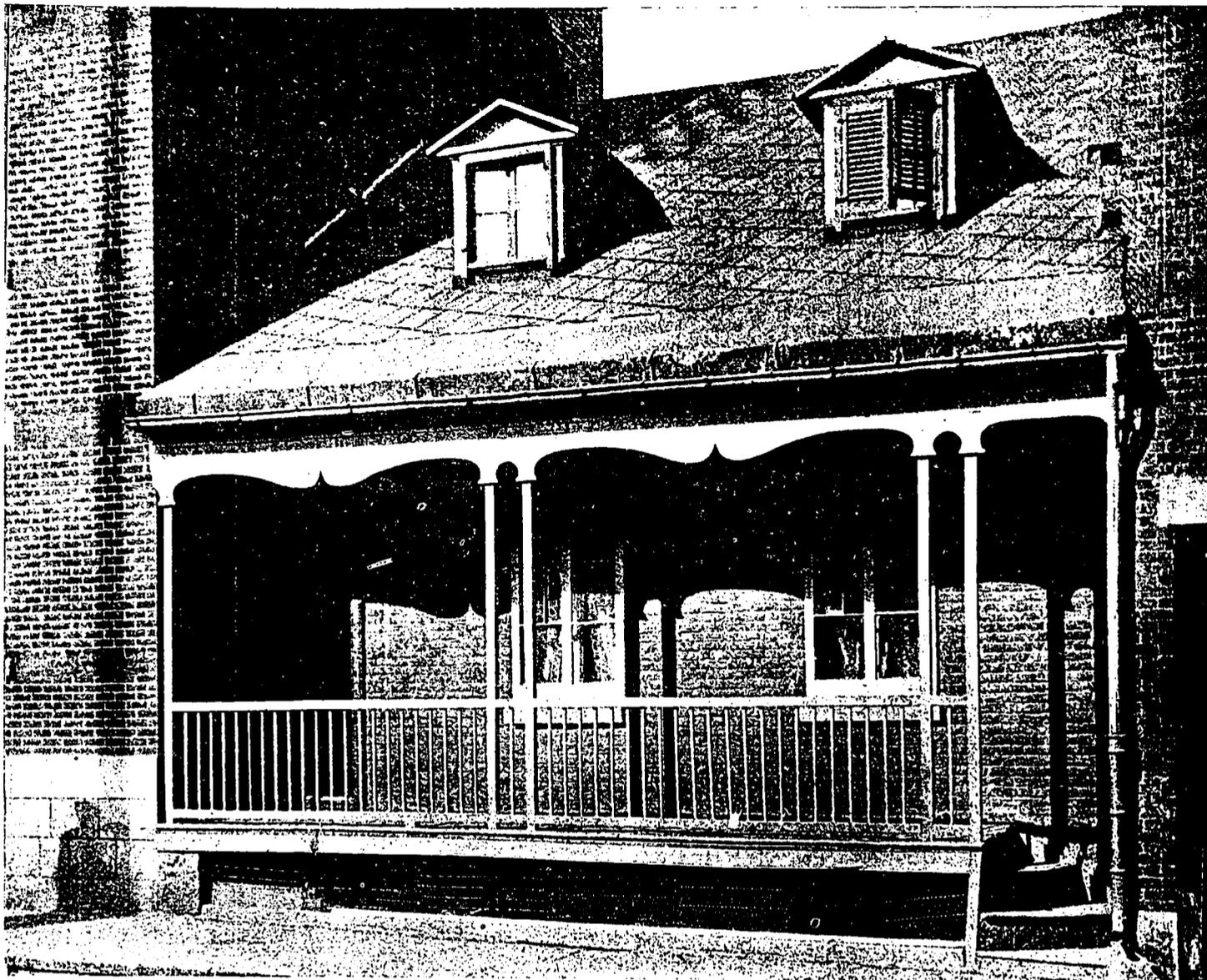
UN OBSERVATEUR

Tartarin.—Mais enfin! pour-
quoi préférez-vous un commis
qui est marié à un qui ne l'est
pas?Boireau.—Bien simple. Celui
qui est marié n'est pas aussi
pressé de se rendre chez lui, le
soir.

LA VRAIE EXPLICATION

—Et comment vous expliquez
vous l'explosion du "Maine"?—Les esprits étant tendus
aux États-Unis, les cuirassés
sont partis tous seuls.

LA TRAGÉDIE DE LA RUE AYLMER



LA DEMEURE DE CLIFFORD ET LA VÉRANDA OÙ IL A ÉTÉ TROUVÉ INANIMÉ.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXVI

PRIÈRE AU PRINTEMPS

Toi qui flouris ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches
Rends la vigueur,
Le sourire à toutes les bouches,
La vie au cœur ;

Qui changes la boue en prairies,
Sèmes d'or et de pierreries
Tous les haillons,
Et jusqu'au seuil des boucheries
Mets des rayons !

O printemps, alors que tout aime,

Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts !

Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour !
Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour !

SELY PRUDHOMME.

PRINTEMPS

La forêt est en fête !

Les hêtres, glorieusement, étalent, en une apothéose de vert tendre, leurs jeunes frondaisons et, dans les fossés, les mugnets odorants foisonnent, les bleues ancolies balancent, aux légers souffles de la brise, leurs délicates corolles tournées en cornet.

Et, parmi les graminées comme nimbées de la poudre d'or de leur léger pollen, parmi les herbes lustrées et tendres, se poursuivent les abeilles, les mille insectes de la forêt, les papillons aux ailes diaprées et soyeuses. Les arbres et les buissons sont peuplés de nids.

La sève en travail gonfle l'écorce à la faire éclater, s'extravasant en gouttes blanches aux nœuds des saules du ruisseau, en gomme d'or liquide aux branches des merisiers. Les plantes exhalent, comme une chaude haleine, leurs multiples et troublantes odeurs. Les oiseaux fuient par paires sous les arceaux ombreux, tout semble s'éveiller à l'amour et la nature entière chanter l'hymne éternelle au Créateur.

C'est le printemps ! C'est le renouveau d'avril, avec, encore parfois,

ses giboulées et ses rafales, ses gelées blanches mais ses chauds soleils. C'est la printanière griserie des bêtes et des plantes.

La forêt est en fête !

SILVIO.

DIX MINUTES D'ARRÊT

La Chambre des Députés, de Paris, pleine de sollicitude pour l'existence de ses concitoyens, a juré de les rajourner tant bien que mal.

Pour cela, elle a décidé que, à partir d'une date qu'on va fixer, on retarderait toutes les pendules, montres et chronomètres du territoire français. Le retard sera de dix minutes. Donc, pendant dix minutes, ce jour-là, on vivra en dehors du temps. Pendant dix minutes dans le grand silence de tous les balanciers, l'on pourra avoir une perception vague de l'Eternité. Ceux qui devaient mourir à midi juste, ce jour-là, pourront attendre et gagner dix minutes, ce qui sera une joie pour eux sinon pour leurs héritiers anxieux.

Quant aux enfants qui naîtront à cette date, ils devront attendre dix minutes avant de faire leur entrée dans le monde. Car enfin quelle heure pourrait bien marquer sur l'état-civil un employé chargé de noter la naissance d'un enfant pendant la suspension des aiguilles ? Cruel problème livré aux méditations des bons Chansonniers de Montmartre.

Et les trains qui seront en marche comment feront-ils pour arriver à l'heure juste ? Et les œufs à la coque comment supporteront-ils une telle suspension ?

Enfin nous comptons sur la vigilance du gouvernement, et sur la sagesse de la population.

N...

UN MARI A DEUX FACES

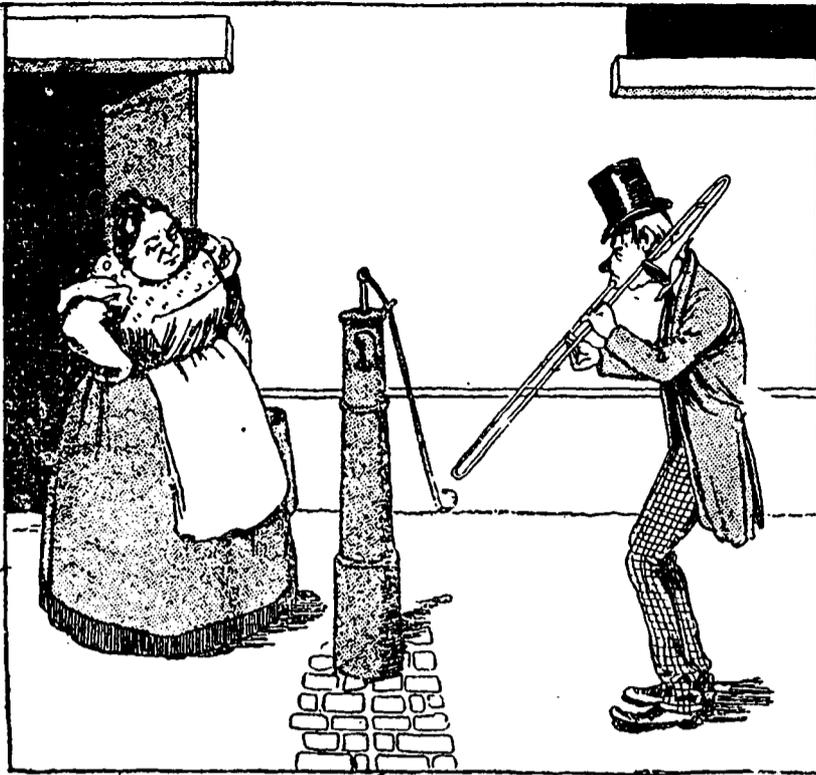
Monsieur. — Ma chère amie, il me semble que tu viens à mon bureau beaucoup plus qu'il n'est nécessaire ?

Madame (vexée). — C'est que je ne puis m'en empêcher. Tes manières au bureau sont tellement différentes de ce qu'elles sont ici que j'aime à jouir du contraste.

UNE OCCASION

— Sapristi, mon cher, je suis joliment content de te rencontrer ! Si tu pouvais me prêter les dix piastres que tu me dois ?

LES ARTS UTILES



I
Un pauvre diable d'aveugle qui joue du trombone a été durement exploité par Gertrude, la cuisinière de mon voisin le docteur. Comme il se trouvait en face de la pompe et commençait à fonctionner, une idée bizarre surgit dans le cerveau de la bonne femme.

ENVOLÉ

(Pour le SAMEDI)

A B. de Flandre.

Il égayait ma solitude
L'oiselet improvisateur ;
Charmer était son habitude :
— " Sous bois, il était né chanteur. "

S'il exécutait un prélude
Je l'écoutais avec bonheur,
L'âme pleine de gratitude.
— " Mais... il était né déserteur. "

Ici, tout près de ma fenêtre,
Je le regardai disparaître :
J'aurais voulu le retenir !...

Il baisait de son aile orange
L'air, ému de ce baiser d'ange.
Si loin, que va-t-il devenir !

ANTONIO PELLETIER.

ON DEMANDE UN BORGNE

FRAGMENT DE LETTRE

... Une nouvelle ! Les Dégreuse attendent un bébé. Tu imagines leur joie, après huit ans de mariage. Dégreuse en oublie le ruban rouge et se console de n'avoir que le violet.

Ils reviennent de Nice. Ils ont, en route, fait la connaissance de ce grand farceur de Mignot, le peintre, qui, naturellement, s'est révélé à eux par un de ces tours comme il a l'habitude d'en faire...

Ils prennent le train de Nice. Dégreuse se préoccupe beaucoup de ce voyage. Ils avisent un compartiment occupé par un monsieur seul. Ils montent, se placent. Le train part...

Au sortir du demi-jour de la gare, dans la pleine lumière des champs qui entre par les carreaux, Dégreuse ayant levé les yeux s'aperçoit que leur compagnon est borgne. Et l'œil qui lui manque, dont la paupière tombe, lasse et triste, comme une devanture de boutique fermée pour un deuil, est du côté de Mme Dégreuse... Ce Mignot ! (tu as deviné que c'était Mignot) je ne sais où il va chercher des inventions pareilles... Tu vois donc Mignot faisant le borgne et — note ceci — borgne de l'œil voisin de Mme Dégreuse. Notre pauvre Dégreuse, à qui reviennent toutes les superstitions connues des nourrices, et dont s'effarouchent tant les futures mamans, s'empresse de faire lever sa femme.

— Ma bonne, tu es mal de ce côté, mets-toi là-bas, tu seras mieux.

Tu te rappelles la nonchalance de l'excellente Thérèse. Elle assure qu'elle est bien et ne veut pas bouger. Son mari insiste ; elle finit par céder sans comprendre et se place à l'autre bout du compartiment, du côté du bon œil de leur compagnon.

— Là !... n'es-tu pas mieux ? lui demande son mari.

— Mieux, je ne crois pas, mais je suis bien, cela suffit.

Le train file. Dégreuse, qui observe le monsieur avec la peur de le voir se tourner vers eux et attirer l'attention de sa femme, s'aperçoit que, bercé sans doute par la marche du train et gagné par le sommeil, il a fermé son bon œil. Et un peu rassuré, Dégreuse souhaite que jusqu'à Paris le monsieur dorme en paix. Lui-même, voyant sa femme s'assoupir, imite cet exemple et s'endort profondément... Il se réveille tout à coup à une station et s'aperçoit que son compagnon dort encore. Mais soudain le monsieur tournant la tête, découvre son profil invisible animé par un œil vif, grand ouvert, et qui regarde avec gravité Dégreuse abasourdi. Mignot était toujours borgne, mais il avait changé d'œil.

— Ah çà, se dit Dégreuse, mais il ne dormait pas !... Ai-je donc eu la berlue, il est borgne assurément, mais j'étais convaincu que c'était l'autre œil qui était malade.

Et, se précipitant sur sa femme :

— Ma bonne, tu es mal de ce côté ; mets-toi là bas, tu seras mieux.

Mme Dégreuse, réveillée en sursaut, gémit :

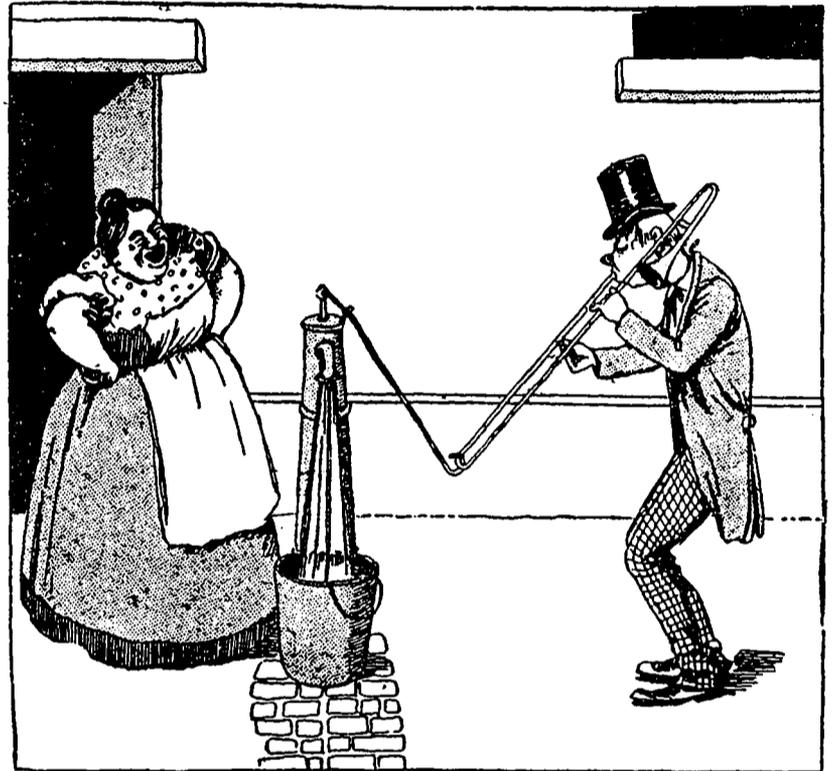
— Je suis très bien ; je t'en prie, laisse-moi ici. Je suis si bien. Tu sais combien j'ai du mal à bouger. Je t'en supplie, Edmond.

Mais Edmond s'acharne. Il chuchote :

— J'ai, pour cela, des raisons graves, que je te dirai plus tard.

La pauvre Mme Dégreuse, bouleversée, obéit sans observations et court s'accoter à l'autre bout du compartiment. Là, en face de son mari, elle reste pâle, inquiète, se demandant avec angoisse quel danger les menace. Dégreuse en vain la rassure par des moues satisfaites et des sourires enchantés. La malheureuse se dit qu'assurément il y a quelque chose, et elle ne peut plus dormir. Pour la distraire, son mari sort de sa valise un paquet de sandwiches et une bouteille, et il lui offre de faire la dinette. Elle essaye de manger, mais inutilement : elle est trop inquiète.

Cependant le borgne s'agit. L'attention de son unique œil se porte sur le petit ruban rouge qui attachait le paquet de sandwiches retiré par Dégreuse de sa valise. Le monsieur finit par élever la voix et demander à Dégreuse en bégayant horriblement :



II

Elle apporte un seau, met en communication le levier de la pompe et la coulisse de l'instrument et... le reste va tout seul. C'est sur l'air de *Home Sweet Home* que son dernier seau a été rempli.

— Vou... voudriez-vous, m... monsieur, me fai... faire un petit ca... ca... un petit ca... ca... cadeau ?

— Pauvre diable ! se dit Dégreuse saisi de pitié, il est bègue, en outre. Et il se fait répéter la demande.

— Vous désirez, monsieur ?

— J'aurais be... besoin d'une petite pi... pi... d'une petite pi... pi... pièce de ce r... uban rouge.

— Prenez, monsieur, prenez, s'empresse de dire Dégreuse.

— Je vous dis mer... je vous dis mer... merci. Vous... vous êtes un ga... ga... un galant homme, bégaié le borgne.

Il tire de sa poche une paire de ciseaux, il prend le ruban, en rogne la longueur du petit doigt et ayant ramassé son pardessus jeté sur la banquette auprès de lui, il se met à ficeler soigneusement le ruban à sa boutonnière.

Intrigué, Dégreuse le regarde faire. Le borgne, du bout de ses ciseaux, achève la toilette du ruban. Il se tourne vers Dégreuse et lui dit (je renonce à te rendre son bégaiement) :

— Ça fait la blague, hein ?

Dégreuse, qui trouve la plaisanterie de très mauvais goût, ne répond pas.

— Un peu trop vif, le rouge, n'est-ce pas ? demande le borgne.

Et il le froisse, le chiffonne, finit par ramasser un bout de couenne tombé des sandwiches et en graisse légèrement le ruban. Satisfait, il déclare :

— Elle a l'air d'avoir été portée, comme cela.

Maintenant il rejette le pardessus sur la banquette et, de son œil unique, il examine son ruban rouge.

— En voyage, voyez-vous, monsieur, dit-il à Dégreuse, il n'y a que cela pour être bien vu et bien servi...

— Le fait est, dit sèchement Dégreuse, que lorsqu'on a l'honneur de le porter, ce ruban est une garantie d'honorabilité...

—Bouh ! souffle le borgne.
Toujours bégayant il ajoute :
—La Légion d'honneur est pleine de canailles.
Dégreuse, ce bon Dégreuse, qui rêve de porter le ruban rouge, suffoque...

—Ça n'en impose plus qu'aux imbéciles et aux garçons de café, continue le borgne. Ainsi, tout à l'heure, au prochain arrêt, je veux déjeuner au buffet. Eh bien, avec cela, je serai servi avant les autres. Vous verrez...

Et comme le train arrête, le borgne endosse son pardessus, descend et court au buffet.

Dégreuse n'en revient pas. Cette impudence le remplit de rage. Il rugit, et, s'adressant à sa femme, il crie :

—C'est qu'il le fait ! Ne le vois-tu pas, là-bas, assis à une table ? J'aperçois le ruban de sa boutonnière. Il me regarde même en riant, comme pour me narguer... Dire que des effrontés pareils osent s'arroger ainsi ce que d'autres ne parviennent pas à obtenir pour toute une vie de travail et d'honnêteté !...

Sa femme le supplie de se calmer :

—Tu sais que j'ai besoin de tranquillité. Ne le disais-tu pas ?

Mais il ne peut maîtriser sa fureur.

—Sale borgne !

Mme Dégreuse s'étonne :

—Pourquoi l'appelles-tu ainsi ? Il est donc borgne ?

—Eh oui ! horriblement borgne !

—Je ne l'avais pas remarqué.

—Je le sais bien, parbleu ! c'est pour cela que je t'ai fait déplacer.

—Mais tu m'as fait déplacer deux fois.

—Eh oui, deux fois.

—Il n'est pas borgne des deux yeux pourtant, dit Mme Dégreuse qui ne comprend pas.

—Borgne des deux yeux ! tu perds la tête ! s'écrie son mari.

Mais elle s'émeut tout à coup :

—Ah ! mon Dieu ! Pourquoi m'avoir dit cela ? Voilà que j'ai une envie, une envie folle de voir son œil borgne...

Pour le coup, Dégreuse ne se tient plus de fureur :

—Tu veux le voir, à présent ! C'est complet ! Ah ! le sale borgne !... Mais ça ne se passera pas ainsi. Je descends avertir la police et je le fais coffrer pour port illégal de décoration...

Les supplications de sa femme sont vaines. Il va descendre, quand Méricourt passe devant leur compartiment. Il s'étonne, s'approche et, les ayant salués, il leur dit :

—Je monte avec vous.

Aussitôt Dégreuse, plein de son sujet, lui raconte l'histoire du borgne et de son ruban. Il veut montrer son homme à Méricourt, mais l'individu a disparu du buffet. Et justement le voici qui vient.

—Mais je le connais ! s'écrie Méricourt. C'est Mignot ! Ah ! le farceur, il n'en fait jamais d'autres ! Il est parfaitement décoré de la Légion d'honneur ; et il n'est ni borgne, ni bègue...

En effet, le borgne approche, les deux yeux grands ouverts. Les présentations se font sans que Mignot se déconcerte. Et comme ce pauvre Dégreuse, croyant l'embarrasser, lui demande :

—Vous n'êtes donc pas borgne, monsieur ; ni d'un œil, ni de l'autre ?

Le bègue répond tranquillement, et sans bégayer :

—Que voulez-vous, monsieur, ces voyages sont si longs, si ennuyeux !

On cherche à se distraire comme on peut.

Je tiens ce récit de Méricourt. Dégreuse naturellement n'y trouve aucun sel. Et même sa colère n'est pas éteinte ; car sa femme n'a plus qu'une envie, maintenant, c'est de voir un borgne. Inquiet, voulant tâcher de satisfaire cette envie, Dégreuse résolut de

CORRECTION



Lucile.—Oh ! vois, Edouard, comme il est gentil ce petit singe ! On dirait vraiment un homme.

Edouard (très digne).—Je crois plutôt qu'il ressemble à une femme : Toujours il demande de l'argent... C'est un vrai... C'est un vrai... Qu'on se le dise.

faire le borgne suivant la formule de Mignot. Il a fermé un œil, et dit à sa femme :

—Et bien, voilà... Es-tu contente ?

Mais elle n'a pas été satisfaite.

—Non, un vrai... C'est un vrai, que je veux.

Les Dégreuse cherchent donc un borgne... un vrai... Qu'on se le dise.

CH. MOREAU-VAUTHIER.

ÉVIDENCE

La mère.—Louise, je ne puis comprendre, vraiment, pourquoi tu es toujours la dernière de ta classe.

Louise.—Je ne le comprends vraiment pas moi-même, maman. Mais ce que je sais c'est que cela est bien plus facile que d'en être la première.

IL DEVAIT ÊTRE TRÈS VIEUX

Le monsieur en visite (à la petite Clara).—Quel âge a ton grand-père, mon enfant ?

Clara.—Je ne sais pas au juste, monsieur, mais il doit être vieux, très vieux, car il a toujours été ici depuis aussi longtemps que je me rappelle.

SES MOYENS MATHÉMATIQUES

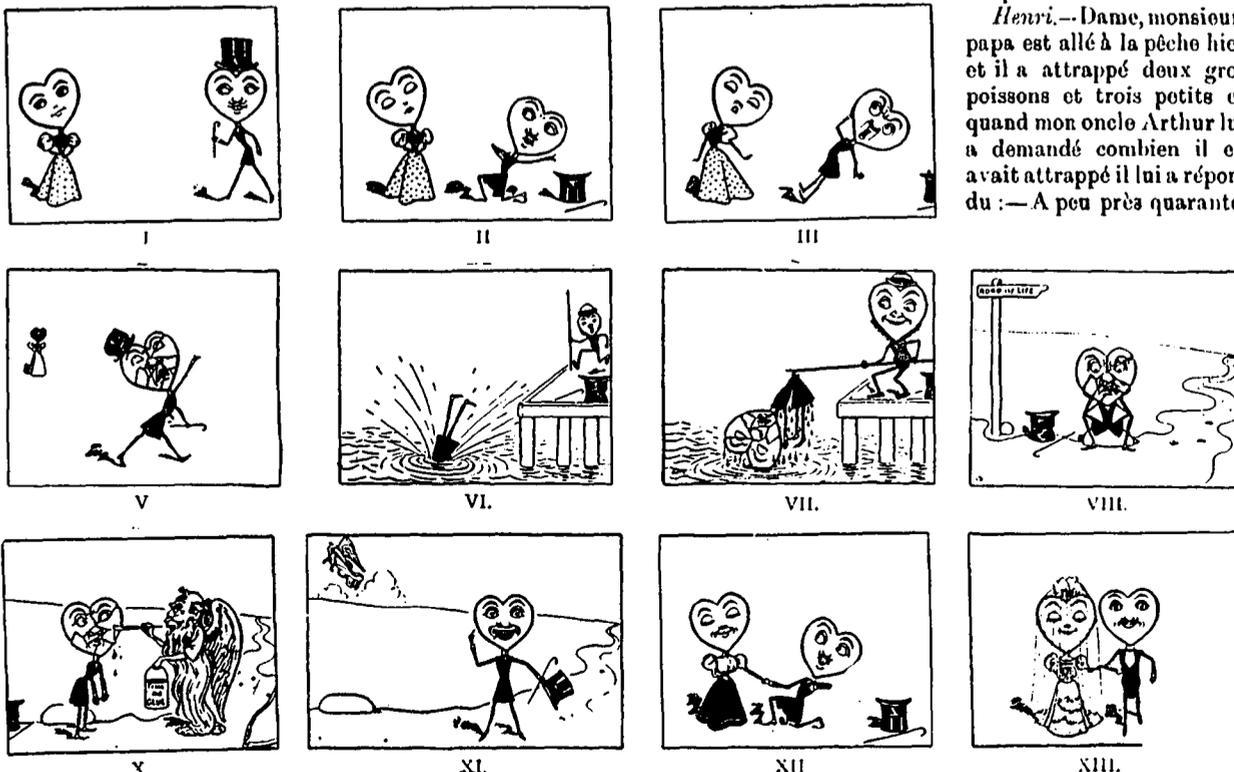
Le professeur.—Allons, Henri, dis moi combien font trois et deux ?

Henri.—Je le sais, monsieur, à peu près quarante.

Le professeur.—Comment ! à peu près quarante ? Mais ce que tu dis là n'a pas le moindre sens. Il n'y a pas d'à peu près en arithmétique. Explique-moi ce que tu as voulu dire.

Henri.—Dame, monsieur, papa est allé à la pêche hier et il a attrapé deux gros poissons et trois petits et quand mon oncle Arthur lui a demandé combien il en avait attrapé il lui a répondu : — A peu près quarante.

HISTOIRE DE CŒURS



LÉGENDE EN XIII TABLEAUX ET CE QU'ON VOUDRA DE LIGNES.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LEXODE entraînant, vers les champs aurifères du Klondyke, tant de nos compatriotes canadiens, ne paraît pas être prêt de cesser et chacun de ceux qui y vont tenter la fortune préconise la route qu'il croit la plus facile.

Si l'on veut bien prêter attention à la voix de ceux qui, déjà engagés sur une quelconque de ces routes, clament leur misère à leurs parents ou amis restés au pays, on verra que ce n'est pas sans des efforts terribles, efforts bien propres à faire reculer ceux dont le cœur n'est pas revêtu d'un triple airain, que ces hardis pionniers peuvent espérer atteindre le but qu'ils se sont fixés.

Une seule route se trouve présenter le minimum de dangers et de fatigues et, par suite, le maximum de confort pour un si long voyage, c'est celle qui suit le cours du Yukon, de St-Michael à Dawson City. Mais, outre la longueur du trajet, l'épuissante lenteur de bateaux s'arrêtant chaque jour pour embarquer la provision de bois vert (!) nécessaire à leurs machines, il faut ajouter que cette route implique des dépenses qui ne sont pas à la portée de la plupart des futurs mineurs.

Restent les routes mi-partie par terre et par eau de Prince Albert, d'Edmonton, de Cariboo et Cassiar, la route Stikine, celle du Taku par le White Pass, celle de Dyea par le Chilcoot Pass, la "Dalton route" partant de Chilkat au sommet du bras occidental du Canal Lyon, les routes de la Baie James et de la Baie d'Hudson, etc.

On voit que l'on n'a vraiment que l'embarras du choix et que, de quel que point du Canada où l'on se trouve, les routes s'ouvrent nombreuses, si non faciles, jusqu'aux champs d'or du Klondyke.

Réfaire l'histoire de l'Alaska serait fastidieux. Qui ne connaît l'épisode de la cession par la Russie, aux Etats-Unis et moyennant la somme de 7,200,000 dollars, de cet immense territoire, d'une superficie égale à celle de l'Empire d'Allemagne ?

En 1880, la population de ces froides régions où l'hiver est de neuf mois, l'été de trois mois à peine, n'était que de 30,000 habitants, dont 20,000 Esquimaux et 10,000 Indiens. A peine 430 blancs, chasseurs de fourrures pour la plupart, y séjournaient-ils pendant la belle saison, collectionnant les peaux de renards blancs, bleus, argentés ou noirs, la martre, le lynx et l'ours.

C'est vers 1886 que deux explorateurs ayant trouvé de l'or dans les sables d'une des rivières débouchant sur les rives sud-ouest de l'Alaska, quelques "prospecteurs" se décidèrent à se livrer à la recherche du précieux métal.

Bientôt s'édifia la ville de Juneau qui compte actuellement 10,000 habitants et qui est le véritable centre des entreprises aurifères créées et à créer sur le sol Alaskain.

L'or se trouve non-seulement dans les sables, mais aussi dans les roches de quartz traversées quelquefois de veines métalliques à l'état presque pur.

Mais si l'extraction de l'or contenu dans les sables est d'une simplicité telle que n'importe qui, avec un outillage tout à fait rudimentaire, peut obtenir des résultats satisfaisants ; il n'en est pas de même de celle du quartz pour lequel il est nécessaire d'installer des appareils perfectionnés et puissants. C'est ainsi que dans une île située en face de Juneau, existe une importante exploitation : "La Tredwell Gold Mining Co'y", la plus grande, à coup sur, des fonderies d'or du monde entier et qui, pour le seul broyage des roches, emploie 240 pilons pulvérisateurs.

Il y a quatre ans, des pionniers remontant le Yukon découvraient de riches gisements aurifères et fondaient une autre ville, Cercle City, ainsi nommée parce qu'elle a pour latitude exacte la ligne fictive dite cercle polaire. Un an après sa fondation, la nouvelle ville comptait 3,000 habitants.

Au mois d'avril 1896, toujours en remontant le Yukon, des mineurs arrivèrent à un affluent de ce fleuve, nommé Klondyke par les Indiens, et formant à peu près la ligne frontière entre le Territoire d'Alaska et l'Etat Canadien. C'est là que furent trouvés des champs aurifères d'une extrême richesse, dépassant de beaucoup les rendements des placers les plus célèbres de Californie, d'Australie et du Transval.

La nouvelle se répandit, comme une trainée de poudre, parmi les pionniers restés en arrière qui se portèrent en foule au Klondyke.

Au cours de l'été de 1897, un navire ramena, de Juneau à San-Francisco, un groupe de mineurs qui, en deux mois de séjour aux placers du Klondyke, rapportait, tant en poudre d'or qu'en pépites, une valeur de plusieurs millions. Dès le lendemain, les bureaux des compagnies maritimes étaient assiégés et tous les navires en partance étaient encombrés de passagers prenant la route de l'Alaska.

Au premier point de rencontre du Klondyke, une ville s'était improvisée, aux rues droites et larges, aux places spacieuses et comptant, du jour au lendemain, 6 000 habitants.

Et toujours arrivaient en foule de nouveaux explorateurs, attendant l'ouverture de la saison, — vers les premiers jours de mai, — où l'on pourrait se livrer à la recherche de l'or.

Au temps des premiers travaux de la saison 1897, cette agglomération inusitée de travailleurs avait déjà déterminé une augmentation énorme sur le prix des denrées alimentaires, des outils, des effets d'habillement. On payait couramment une livre de farine cinq dollars, une douzaine d'œufs huit dollars, un cigare un dollar, une paire de bottes quarante dollars et le reste à l'avenant.

Si Dawson City n'est pas, même à présent, très abondamment fournie

en objets de première nécessité, tout au moins est-elle riche en cabarets où l'or, si péniblement amassé, est bientôt dépensé en boissons innombrables. Le jeu aussi y règne en maître et ce n'est que grâce à l'intervention fréquente de la Police montée Canadienne, laquelle tient garnison proche de la ville, au fort Eudahy, que bien des rixes, des crimes mêmes, ont pu être évités.

On se doute bien que, même durant l'été, l'accès du Klondyke et des autres affluents du Yukon offre de très sérieuses difficultés. Deux voies principales sont actuellement suivies : De San-Michael, à l'embouchure du Yukon, jusqu'à Dawson City, route longue, comme nous l'avons dit, mais sûre, que sa cherté néanmoins réserve presque exclusivement au retour des mineurs ayant fait fortune.

La majorité prend la voie de terre qui part de Juneau ; route pénible à l'excès, périlleuse sur certains points et le long de laquelle de nombreuses sépultures annoncent ce qu'il peut en coûter de la suivre.

Il faut absolument, au mineur allant tenter fortune au Klondyke, une année de vivres, des outils, des effets de campement et d'habillement indispensables pour un long séjour sous ces latitudes hyperboréennes.

Donc un bagage considérable, transporté, pendant la première partie du trajet, sur des traîneaux attelés de chevaux ou de chiens, mais qu'il faut trainer et souvent porter soi-même, à partir de Dyea jusque et y compris le terrible défilé de Chilcoot, à 3 800 pieds d'altitude.

Les journaux nous apprennent, il y a quelques jours à peine, le terrible accident, une avalanche de neige, qui a coûté la vie à soixante-quinze voyageurs surpris dans les passes.

Chacun doit, en effet, non-seulement faire, à pied, l'ascension de la montagne à pic, mais encore emporter sur ses épaules tout son bagage par paquets de cinquante à cent livres, suivant ses forces musculaires. Il recommencera vingt fois, trente fois, ce terrible et dangereux voyage jusqu'à ce que la totalité de ses provisions, 1400 à 1500 livres, soit transportée de l'autre côté du défilé !

Pas de sentiers tracés, pas d'escalier taillé, partout le terrible brouillard ou la tourmente de neige et beaucoup, hommes et animaux, périssent dans ce lugubre défilé de Chilcoot. A côté, est le White Pass, passage également dangereux jalonné de nombreux tombeaux. C'est ensuite le voyage, par terre et par eau, en traînant des bagages ou en les entassant sur des primitifs radeaux que les pionniers devront construire eux-mêmes, à grand-peine, pour les livrer ensuite aux hasards des rapides ou des grands lacs fertiles en tempêtes. C'est une lutte constante contre le sol tourmenté, la température terrible, l'insalubrité notoire pendant les suffocantes chaleurs de l'été, amenant les fièvres pernicieuses et le scorbut. C'est le travail atteignant l'extrême limite des forces humaines sans seulement amener la certitude du succès, car les aléas sont nombreux à cette vague loterie dont le gros lot est un claim productif.

L'enjeu est, pour beaucoup, une fin lamentable ; pour quelques-uns seulement la richesse achetée au prix des plus cruelles souffrances, des plus profondes misères.

Dans la gravure que nous présentons à nos lecteurs sont reproduites quelques unes des scènes de la vie du pionnier sur la route du Klondyke. C'est l'arrivée au sommet de la route du Skagway ; une halte dans le défilé du White Pass ; la vue panoramique des Pitchfork Falls ; les rapides du Skagway, vus de First Bridge ; un radeau sur la rivière ; Skagway, village construit il y a six mois à peine et qui compte déjà 3,000 habitants, des hôtels, des magasins, de nombreuses résidences.

Que ceux d'entre nous, amis lecteurs, que ne rebutera pas le tableau des souffrances attendant les explorateurs au Klondyke, veuille bien peser, murement, les avantages qu'ils pourront laisser derrière eux et les comparer aux très problématiques bénéfices qui les attendent en cas de succès, et si, après avoir bien réfléchi, ils se décident à tenter l'aventure, que nos souhaits les accompagnent dans les glaces éternelles où ils vont se diriger et puissent-ils en revenir riches d'or et surtout de santé.

LOUIS PERRON.

UN QUI ÉTAIT ACCOMMODANT

Henri.—Hello, Paul, vous avez l'air bien peiné, mon cher. Où courez-vous donc ainsi ?

Paul.—Je m'en vais chez le vieux Sacapiastres pour lui demander la main de sa fille.

Henri.—Laquelle ? C'est qu'il en a deux.

Paul.—Tout ça va dépendre de l'humeur qu'il va avoir ! S'il paraît content, je lui demanderai la main de la plus jeune. S'il est de mauvaise humeur, je lui demanderai celle de l'aînée.

UN COMPROMIS

Le père (très ému).—Ah, jeune homme, c'est de mon plus cher trésor que vous me demandez de me séparer.

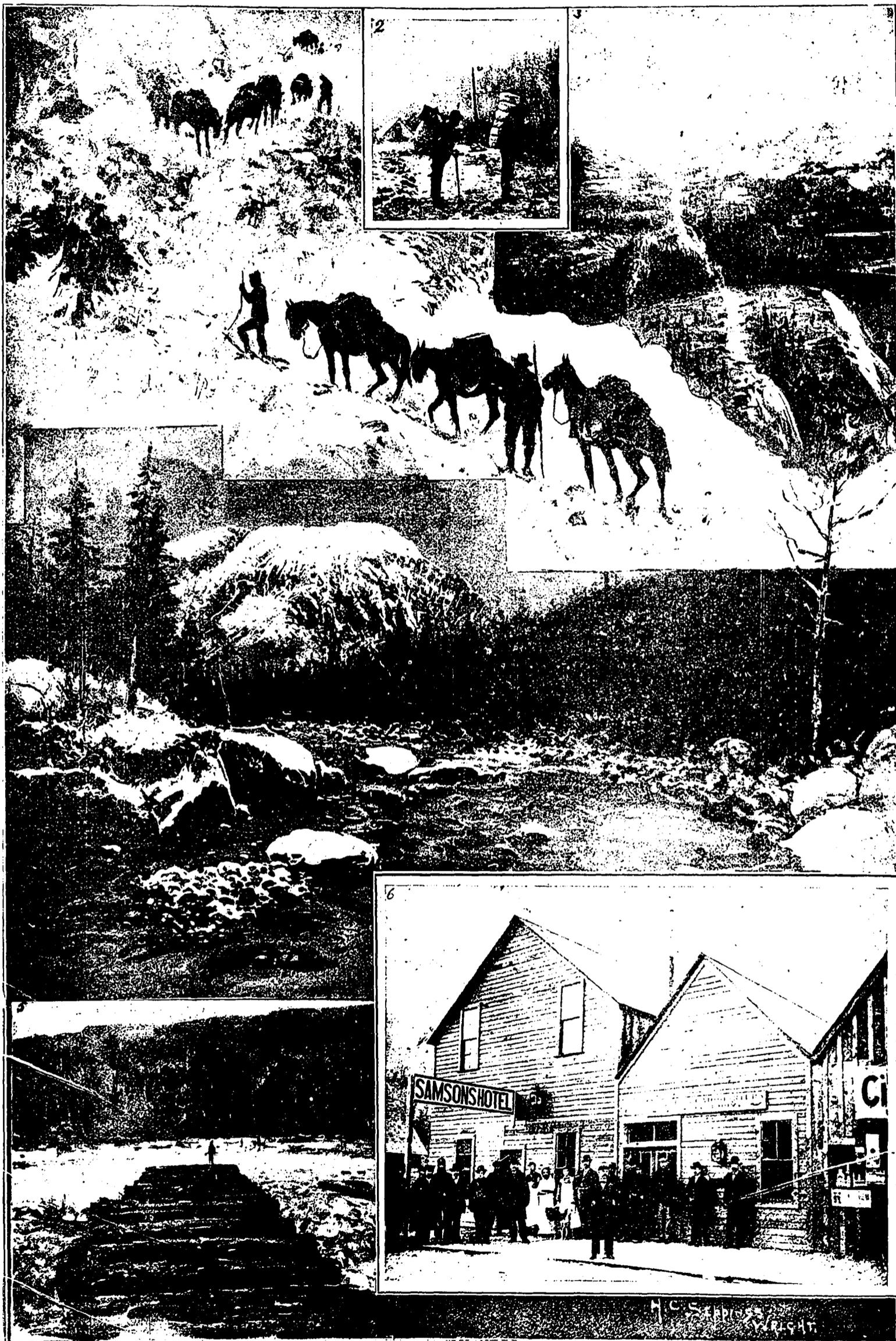
Le prétendant.—Oh, monsieur, si cela vous cause tant de chagrin je puis, bien volontiers, faire un compromis avec vous. Donnez-moi la dot, je vous laisserai votre fille.

CHANGEMENT DE FRONT

Lui.—Dire qu'il y a une semaine juste que vous avez refusé d'être ma femme !

Elle.—C'est pourtant vrai !

Lui.—Eh bien ! Permettez-moi de vous informer qu'à partir de lundi prochain vous serez ma belle-fille !



1. Sur la route du Skagway. 2. Une halte au White Pass. 3. Pitchfork Falls. 4. La rivière Skagway. 5. Un radeau sur le Skagway. 6. Skagway, après six mois.

POMPE vs ORGUE DE BARBARIE



I

Tarabusco Macaroni est joueur d'orgue de son métier. Non content de faire le désespoir de tous les chiens du quartier, il joue vingt fois de suite le même air devant la maison du vieux Ventripot afin de lui arracher cinq cents.



II

Une fois, deux fois, le vieux y est allé de son cinq cents ; mais comme Tarabusco Macaroni s'obstinait à lui jouer, pour la centième fois peut être, l'air de la Norma, le père Ventripot,...



III

...n'y tenant plus, alla chercher un instrument à lui, d'ordre plutôt intime et l'en doucha d'importance. Il paraît que Macaroni n'est plus revenu pour la Norma.

LE CŒUR DES JEUNES FILLES

Ton cœur, jeune fille, est comme une rose Qu'un jour de soleil Fait s'épanouir, et, d'un bouton rose, Il fait au réveil Une pourpre fleur qu'au matin tu cueilles, Pour mettre à ton cœur. Saulette, le soir, doucement l'effeuilles, Rêvant au bonheur.	Ton cœur, jeune fille, est comme une rose Où les papillons Rôdent, tentateurs, dès qu'elle est éclos Aux feux des rayons. On meurt de baisers et de trop de fièvres Comme de langueur. Contre les amants, garde bien tes lèvres Et mure ton cœur.
---	--

Ton cœur, jeune fille, est comme une rose
La fane le temps ;
Grisante et vermeille, au matin éclos
Avec le printemps ;
Le soir effeuillée au vent de la brise
Sans plus de parfum.
Ainsi que les vents, l'amour blesse et brise
Fait le cœur défunt.

JEAN SAUVIGNY.

LES DEUX PIGEONS

Il y avait une fois un gros commerçant qui avait fait fortune en province dans la vente des abat jour. Cela vous étonne ? Cet heureux mortel, un nommé Grandjean, avait eu la chance de lancer un modèle d'abat-jour qui devint à la mode dans toute la région du nord de la France.

Bref, Grandjean préféra venir vivre de ses rentes à Paris plutôt que de faire comme la plupart des parvenus qui aiment mieux habiter une maison de campagne dans un petit village dont ils rêvent de devenir un jour le maire.

Notre rentier avait toujours rêvé de prendre femme. Mais sans doute, les circonstances ne s'y étaient pas prêtées, puisqu'il était resté célibataire. Aussi Grandjean avait-il reporté toutes ses affections sur deux magnifiques pigeons voyageurs qu'il ne voulut pas quitter à tout prix et qu'il emmena à Paris.

Arrivé dans la capitale, il chercha un appartement, mais les concierges lui déclarèrent qu'on ne pouvait lui louer, s'il gardait ses oiseaux.

Enfin, moyennant un fort pourboire, Grandjean décida un portier de la rue du Chat-qui-Pêche à lui louer un logement avec balcon, au premier étage où il installa ses deux pigeons dans une magnifique cage en osier.

Des voisins, il y en a toujours de désagréables, hélas ! en voulurent dès le premier jour aux pauvres bêtes et allèrent déclarer au commissaire de police que ces oiseaux les empêchaient de dormir.

Le magistrat fit venir Grandjean chez lui et le pria d'avoir à se séparer de ses pigeons.

—Jamais ! dit-il, mes oiseaux seront avec moi partout où j'habiterai, à moins qu'un jugement en règle nous expulse tous. D'ailleurs, dit-il, mes bêtes font moins de bruit que mes féroces voisins.

—Vous avez tort, reprit le commissaire, je serai forcé, si les plaintes recommencent, de vous faire expulser.

Devant une pareille menace, Grandjean promit au magistrat d'envoyer ses pigeons à la campagne, mais pensa bien ne jamais en arriver là.

Et cependant, pendant plusieurs jours, le balcon fut désert ; tous les voisins ne manquaient pas alors de narguer le propriétaire des oiseaux.

—Vous avez dû faire cuire vos pigeons pour votre déjeuner, disait l'un ?

—C'est méchant de ne pas m'avoir invité, reprenait un autre, moi qui aime tant les pigeons rôtis !

Grandjean restait impassible et ne daignait pas répondre à toutes ces plaisanteries.

Les voisins triomphaient, mais grande fut leur colère, quand, quelques jours après, ils revirent sur le balcon la fameuse cage qui contenait deux pigeons. Il leur fut impossible de dormir pendant trois nuits ; les roucou-

lements étaient si forts et si fréquents que tout le quartier les entendait.

Une nouvelle démarche fut faite auprès du commissaire qui vint le jour même signifier à Grandjean d'avoir à se séparer de ses oiseaux.

Pour toute réponse, celui-ci conduisit le magistrat sur le balcon. Les voisins se tenaient tous à leur fenêtre pour assister à la défaite du propriétaire des oiseaux. Soudain, le magistrat se penche vers la cage et se relève en riant aux éclats :

Les deux pigeons étaient empaillés !

Vous voyez d'ici la tête des voisins qui avaient été si bien joués ; Grandjean avait envoyé ses oiseaux à la campagne, en avait acheté deux autres qu'il avait fait tuer et empailler et s'était procuré un instrument qui imitait à merveille le roucoulement des pigeons, avec lequel il avait empêché le quartier de dormir pendant plusieurs jours.

SORG.

JUSTE

Le vendeur de journaux (criant). — "Terrible mystification... trois cents victimes. Achetez le journal du soir !"

Le monsieur (qui vient d'acheter un journal). — Mais, il n'y a rien dans votre journal...

Le vendeur (s'éloignant prudemment). — C'est la mystification... vous êtes la trois cent-unième victime.

TOUS DEUX SEMBLABLES

Rouleau. — Moi, quand j'ai un petit coup de trop, ce sont les plus petites choses qui m'embrouillent.

Bouleau. — Exactement comme moi, mon cher. Ainsi, hier soir, par exemple, je rentrais du club un peu... ému. Et bien, je n'ai pas eu le moindre trouble à retrouver ma maison, mais pour le trou de ma serrure, ce que j'ai eu de mal, ce n'est rien de le dire.

INTENTIONS MAL COMPRISES



Mlle Leriche. — Maman, c'est inutile que monsieur Laframboise vienne si souvent ici. Je ne pourrai jamais être qu'une sœur pour lui.
Mme veuve Leriche (aigrement). — Moi, je crois, ma chère, qu'il te sera difficile d'être une sœur pour le second mari de ta mère.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI" :

FANCHON LA VIELLEUSE

ROMAN INÉDIT ILLUSTRÉ — PAR JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE SANS ENFANTS

I

Il était admirable, ce palais des bords français du lac de Genève, le Palais des Roses ; tous les touristes qui se sont arrêtés à Evian et qui ont exploré le lac, depuis Villeneuve, ont eu devant ses jardins immenses, encombrés d'arbres merveilleux, dégringolant jusqu'à la rive, la même exclamation d'envie :

— Que je serais heureux dans une demeure pareille ! Comme il doit y faire bon vivre, au milieu de ces fleurs, en cette superbe campagne, avec ce grand lac d'un bleu intense, la perspective de ces villas étagées dans leurs verdure et, au loin, la gigantesque ceinture des Alpes recouvertes de leur neige inviolée !

Le ciel était clair ; le lac aussi bleu que le ciel.

Dans ce paysage de douceur et de calme, pas un nuage menaçant.

Tout en haut du jardin, sur sa colline, le Palais des Roses...

Il éclatait dans sa blancheur, attirant le regard, orgueilleux et triomphant de son luxe, parmi tant d'orquilles et parmi tant de luxe.

Et pourtant ce jour-là, un soir de la fin d'octobre 1850, la tristesse de l'intérieur contrastait singulièrement avec le décor merveilleux où elle s'encadrait. Dans le jardin, sous les arbres, sous les charmilles ombreuses et fraîches qui bordaient les vastes pelouses, personne...

Depuis quelques jours, la plupart des domestiques avaient été renvoyés.

Seuls demeuraient les deux jardiniers qui, tous deux, célibataires, habitaient un pavillon isolé.

Personne dans les jardins ; personne, semble-t-il, dans le palais !

Est-il donc abandonné, sous les apparences d'une vie intense ?

Non... attendez !... Des pas furtifs et qui se font lents et silencieux au premier étage... comme s'ils voulaient ne point troubler un repos précieux... des chuchotements... une porte qui s'ouvre, se referme...

Puis, plus rien... un profond silence...

Montez !... et dans cette chambre à coucher, presque obscure, tellement elle est garantie contre les rayons du soleil, regardez !... Une femme, très jeune, souverainement séduisante et admirablement belle, est grièvement malade depuis deux jours.

Un médecin d'Evian, le docteur Raymond, vient quotidiennement. Mais, ce soir-là, une dépêche l'a rappelé à Evian, auprès d'un malade en danger de mort : il vient de partir, attristé, combattu, attiré par ces deux dangers qui l'entraînent, l'un, là-bas ; l'autre, ici...

Elle, la jeune mère, Blanche de Pervençère, ne sait plus, depuis deux jours, ce qui se passe autour d'elle.

Elle ne sort pas de son engourdissement, de sa mort apparente.

Rien n'y fait, ni les soins, ni les remèdes... ni surexcitants, ni calmants.

Après le départ du médecin, deux femmes se sont installées au chevet, pour veiller sur Blanche.

L'une, Sophia Durtal, la nourrice qui prendra soin de l'enfant. L'autre, Angèle Kaiser, la sage-femme de Paris, que Gaston de Pervençère, le frère du mari de Blanche, a fait venir exprès et qui ne quitte point la malade, qui ne la quitte ni jour ni nuit.

En cette soirée funèbre, de temps en temps, deux hommes entr'ouvrent la porte de la chambre de Blanche. Ils sont très jeunes

tous deux et robustes ; c'est Gaston de Pervençère ; c'est Montaiglon, son ami, le compagnon de ses plaisirs, aventurier rompu à tous les excès, brisé à tous les scrupules, bon à tout entreprendre et à tout exécuter !...

Ils sont émus, tous deux...

Mais leur émotion est singulière... n'a rien de douloureux.

Ils ne compatissent point aux souffrances de la jeune mère ; leur cœur est insensible à cette sorte de pitié... Ils attendent, les yeux fiévreux, impatientes, le regard mauvais...

Qu'attendent-ils ?...

La sage femme et le docteur ne répondent point de la vie de la jeune malade.

Et seuls, dans l'angle d'une fenêtre, ils causent à voix basse :

— Si elle mourait ? Et si l'enfant mourait avec elle !... quelle fortune !

— Ce serait trop de chances, ami Gaston... Si la nature se charge de ce que tu comptais faire, cela t'épargnera bien des remords... Pas de remords, point de justice ; et point de justice, pas de guillotine possible...

Les deux hommes veulent sortir de leur incertitude :

— Il faut entrer, dit Montaiglon, il faut savoir ce qui se passe.

Pervençère, en chancelant va frapper à la porte

Ce fut Mme Angèle Kaiser qui parut, avec un enfant dans ses bras, toute rose, remuant les pieds et les mains.

— Une fille, monsieur, dit-elle...

Montaiglon passa la tête par-dessus l'épaule de Pervençère.

— Oui, oui, un beau garçon de fille, taillée pour vivre cent ans...

— Et Blanche ?

La sage-femme prit un air triste et secoua la tête.

— Elle est si faible que je n'ose plus espérer... Une faiblesse étrange... Evanouie, toujours... Inconsciente de tout... Elle ne s'est pas réveillée... Elle ne se rend compte de rien... Mme Kaiser referma la porte.

— Taillée pour vivre cent ans, fit Montaiglon ironique... Tu as bien fait de prendre tes précautions... Tout est prêt ?



Ce fut comme un éclair, cela dura une seconde à peine. (P. 11, col. 1.)

— Cette nuit, l'enfant n'existera plus... Et pas un soupçon ne m'atteindra, je t'en réponds... laisse-moi faire... un chef-d'œuvre de crime...

Les heures de la nuit s'écoulèrent. L'état comateux de Blanche ne se modifia point. Parfois, elle balbutiait des mots au milieu desquels on parvenait à comprendre : " Mon enfant !... Renaud ! mon cher et bien-aimé Renaud ! ! "

Renaud, c'était le père !... le frère de Gaston.

Pourquoi, en ces tragiques heures, ne se trouvait-il pas auprès de sa femme, pour l'aimer, pour la protéger ?

Sophia Durtal, la nourrice, sortit ayant l'enfant dans ses bras.

Gaston lui mit la main sur l'épaule et l'arrêta.

— Venez, dit-il... nous avons à causer...

Et, sans la lâcher, il l'entraîna dans un petit salon du premier étage.

— Vous partirez ce soir avec cette enfant...

Interdite, la Suisse essaya de répondre :

— Ce soir, impossible... La diligence de Martigny ne voyage que le jour et pas tous les jours à cette époque... les routes sont dangereuses...

— J'ai dit : ce soir... Je vous conduirai jusqu'au Val d'Entre-mont...

Sophia n'osa répliquer. Le visage dur, les yeux méchants de Pervenchère l'épouvantaient. En quelques minutes elle fut prête. Gaston lui glissa un portefeuille dans la main.

— Mille francs de cadeau... Etes-vous contente ?

La voiture attendait sur la route, au pied du palais.

Sophia s'installa. Gaston dit à l'oreille de Montaignon :

— A demain soir... ce sera fait !

Il enveloppa les chevaux d'un coup de fouet. Le vent s'était mis à souffler, froid, coupant. La nourrice couvrit l'enfant de fourrures. Elle dormait. Bientôt, la femme, emmitouffée chaudement, l'imita, bercée par les balancements du landau.

Les heures s'écoulèrent. La première partie de la route, jusqu'à Saint-Maurice, ne fut pas trop pénible ; mais, vers huit heures du matin, au col de la Forclaz, on rencontra la neige. La route disparaissait sous une couche blanche immaculée qui atteignait souvent deux mètres.

Ce n'était plus, autour d'eux, qu'un effrayant paysage de neige ; dans le fond des abîmes, sur les pentes, sur les cimes, partout, la neige. Le brouillard était si compact que la nourrice, engourdie, distinguait à peine Pervenchère sur le siège ; à leurs pieds, le Trient grondait dans une gorge à pic, avec un bruit continu de tonnerre. Rien qu'une solitude morne. Des poteaux, de cinq mètres en cinq mètres, indiquaient le bord de la route, sur l'abîme. Les chevaux, dans la neige jusqu'au ventre, ne pouvaient plus ni avancer, ni reculer. C'était une folie criminelle que de s'être aventuré dans la montagne par ce temps.

Gaston se retourna. Le bébé dormait. La nourrice somnolait.

Alors il tira un couteau, l'ouvrit, et violemment, jusqu'au manche, il en planta la lame dans la croupe des chevaux.

Ils eurent un bond effrayant, désordonné. La voiture craqua sinistrement et tout à coup, ensevelis dans la neige, il perdent pied... La route leur manque... La neige, trompeuse, semble continuer devant eux le chemin et se dérobe, laissant à découvert un abîme noir ou le torrent gronde, entre les rochers à pic, de trois à quatre cents mètres de haut.

Et chevaux et voiture, enfant et nourrice tout est lancé pêle-mêle, culbute, se déchire à tous les pics aigus, enfoui, dévoré par la profondeur, dans le silence de ce gigantesque tombeau.

Gaston a sauté de côté et il est resté sur la route. Penché sur le vide, il cherche à distinguer son œuvre de mort, le chef-d'œuvre de son crime, mais l'abîme lui dérobe son secret. Seulement, le Trient gronde avec moins de furie. On dirait une bête fauve un instant apaisée et qui dévore sa proie...

Il écoute si quelque cri ne montera pas jusqu'à lui... Rien.

Plus loin, sur le bord de la route, il va, à l'aide d'un pieu arraché, ébranler une masse de neige... Celle-ci roule, s'enfle, grossit, en quelques secondes, atteignant la hauteur d'une colline, une colline vivante...

Et avec un grondement qui remplit le col entier le long de tous les pics de la Forclaz et de Balme, l'avalanche va s'abattre sur les débris qui peuvent rester de la voiture, des chevaux et des deux êtres humains...

— Une pelletée de terre sur une tombe ! murmure le misérable.

Et lentement il revient sur ses pas.

Dans le courant de la matinée, il atteint les hauteurs qui dominent la petite ville de Martigny sur la rive gauche du Rhône...

Là il s'arrêta, s'assit sur une roche et réfléchit.

— On ne me soupçonnera pas... Cela est impossible... Du reste il y a un moyen d'écartier tout soupçon... Il faut que j'aie, moi-même, été victime de cet accident... Et pour cela...

Froid, résolu, il avise deux pierres posées l'une sur l'autre, soulevées par un coin et qui laissent entre elles un intervalle.

Dans cet intervalle, il glisse le bras gauche. Puis, il fait une pesée violente, en se laissant tomber du tout son poids en sens inverse...

On entendit un craquement sec... Gaston eut un cri sourd...

Son bras gauche, maintenant, pendait inerte le long de son corps...

Il se l'était cassé...

Alors, blêmi sous la douleur, la démarche chancelante, les vêtements déchirés et souillés, il descendit à Martigny et alla chercher du secours...

Du secours pour les deux ensevelies qu'il avait laissées au fond de l'abîme... presque dans les entrailles de la terre.

Au palais des Roses, pendant cette nuit, Blanche n'avait pas repris connaissance. Seulement, vers le matin, elle commença de s'agiter.

La sage-femme, lui administra un calmant...

Blanche reposa un peu...

Bientôt les mêmes symptômes la reprirent.

La sage-femme alors, comprit :

— Un deuxième enfant ! Ah ! mon Dieu !

Et bien vite, elle se fit apporter tout ce qu'il lui fallait.

Vers huit heures, Montaignon se leva, descendit sur la terrasse.

Il ne pleuvait pas, seulement le temps était couvert.

Il consulta longuement le ciel, vers la montagne.

— De la neige ! Gaston aura eu toutes les chances !

Un vent violent soufflait, venant du lac. Les eaux bleues étaient soulevées, comme la mer dans ses tempêtes.

Il écouta. Un bruit de pas qui se pressaient... Voilà tout...

Il n'osait plus avancer... Il avait peur... peur de cette moribonde...

Il se hasarda, alla coller son oreille contre la porte.

Des paroles confuses...

Soudain, un cri, un vagissement, le pleur du nouveau-né qui fait connaissance avec la vie et la salve de son épouvante.

Montaignon recula.

Son front était baigné d'une sueur d'angoisse.

— C'est impossible, murmura-t-il, c'est impossible...

La porte s'ouvrit. La sage-femme parut. Montaignon balbutia :

— Alors, c'est vrai ? c'est vrai ? il y en a un autre ?

— Oui, un gros garçon, et taillé pour cent ans, lui aussi ! !

— Et... Et la mère ?

— La mère ?... Écoutez !...

Il pencha la tête, sa tête livide de criminel et de lâche.

On entendait des baisers affolés et des rires mêlés de sanglots :

— Oh ! mon enfant chéri... Toi qui m'a coûté tant de larmes ! !

L'adorable, l'éternelle parole des mères !...

Puis un silence profond...

De nouveau, elle s'était évanouie !

Cette même nuit, un autre drame se passait dans un des plus pauvres chalets du petit village de Bovernier, au col de la Forclay, à l'entrée de la vallée de Bagne.

Bien misérable, l'intérieur de ce chalet, dont les planches du toit étaient garanties par des blocs de pierre contre les bourrasques et les tempêtes soufflant de la montagne.

Quelques chaises de paille, deux tabourets de bois, une table, des ustensiles, un lit, un berceau...

Là demeurait Catherine Devoissoud, la veuve.

Veuve depuis deux mois du guide Devoissoud qui avait péri, avec deux Anglais, dans une ascension au mont Cervin, près de Zermatt.

Veuve avec une enfant, une fillette, Fanchon, âgée de quelques semaines et qui reposait sous l'œil éperdu de la mère.

Elle la berçait... Elle la berçait obstinément, pour lui donner un peu de sommeil, parce qu'elle espérait que le sommeil lui rendrait la santé, la vie..., car le médecin d'Orsières était venu et il avait dit :

— Tout sera fini cette nuit. Personne au monde ne sauverait cette enfant !... Pauvre femme ! Pauvre mère ! !

Et il était parti navré.

Mais la mère espérait toujours.

Et elle s'était mise à la bercer doucement, en chantant une chanson naïve ; l'enfant, parfois, la regardait, ne la reconnaissant plus déjà...

Et un peu de folie passait dans le cerveau de la mère.

— Mon mari ! mon enfant ! Les perdre tous deux..., ce n'est pas juste, mon Dieu, c'est trop..., c'est trop...

Tout à coup elle la prend dans ses bras tremblants. Elle l'enveloppe bien chaudement dans un grand châle de laine. Elle dégrafe son corsage et à sa mamelle gonflée elle colle les lèvres décolorées de l'enfant.

— Bois, mon enfant, bois la vie, bois la santé...

Elle s'assied et reste longtemps ainsi. Le bébé n'ouvre pas les lèvres.

Au dehors, c'est une tempête terrible et parfois l'ouragan chasse la neige au travers des disjointures des planches, et la neige en poussière, fine, tombe sur la mère et tombe sur l'enfant.

Mais les yeux du bébé sont mornes, vitreux ; la bouche, la petite bouche mignonne, toute blanche, est devenue froide... la tête, avec ses menus cheveux blonds, s'est renversée en arrière...

Elle, Catherine, ne comprend pas encore...

Elle la redresse... Elle la soutient!.. Elle la couvre de baisers...

Enfin, il faut bien qu'elle comprenne...

Sur son sein généreux, offrant la vie, l'enfant vient de mourir...

La mère se lève, effarée, la petite au bout de ses bras : elle la regarde, mais ses yeux, agrandis par un accès de folie, ne voient plus rien.

—Elle est morte ! On me l'a prise !

De ses baisers furieux, elle meurtrit ce visage froid, pour la réveiller.

C'est fini. La petite a rejoint le père. Catherine est seule...

—Seule !! Eh bien, moi aussi je mourrai... oui, moi aussi...

Et, dans sa fièvre de folle, la pauvre mère ouvre la porte du chalet ; elle s'élanche dans les ténèbres, avec Fanchon dans ses bras ; elle se perd, elle s'engouffre au travers de ce brouillard intense de la neige... au hasard, elle suit les sentes disparues sous la couche uniforme...

Personne ne l'a vue passer, dans le village. Bientôt elle est seule, dans la solitude immense.

Elle marche, elle marche toujours, poursuivie par une idée fixe :

Mourir ! s'ensevelir au fond d'un abîme, avec l'enfant !... La neige, au-dessus d'elles, leur fera une tombe bien douce, flocon par flocon...

Elle connaît trop la montagne pour ne pas savoir où sont les abîmes du Trient...

Et c'est là, vers ces abîmes, vers ces gorges, qu'elle marche.

Sur une pente de neige, elle se laisse glisser, sa course vertigineuse la conduit vers le torrent, près d'énormes blocs de granit.

C'est une tombe grandiose : c'est là qu'elle attend la mort.

La folie ne l'a point quittée.

Et, comme si l'enfant eût vécu, de temps à autre, sur son sein elle lui penche la tête...

Elle s'assied sur une pierre.

Ses jambes, jusqu'aux genoux, sont enfoncées dans la neige ; bientôt, la neige atteint la ceinture...

La mère sourit au tombeau qui se creuse :

—Monte ! monte ! bégaye-t-elle.

Et elle est si engourdie, déjà, qu'il serait trop tard, peut-être, si la raison lui revenait et si elle voulait fuir...

La nuit s'est écoulée. L'aube grise, broussailleuse, apparaît. Est-ce la neige qui met un voile devant ses yeux, ou bien n'est-ce pas plutôt la mort ?

Elle le croit...

Un dernier, un suprême baiser à l'enfant... un petit ange...

—Je vais te rejoindre !... attends-moi, attends-moi...

Son torse se plie et sa tête se renverse sur la couche glacée, quand tout à coup, au milieu d'un tourbillon de neige, quelque chose passe devant ses yeux, quelque chose d'énorme, semblant tomber du ciel et voler dans l'espace, et qui va s'abattre au fond du Trient...

Cela fut comme un éclair, cela dura une seconde à peine.

Elle eut cependant le pressentiment d'une catastrophe terrible : elle avait cru reconnaître une voiture culbutée, brisée, et la silhouette fantastique de deux chevaux, les jambes en l'air, le ventre ouvert, laissant sur la neige un sillon sanglant... puis un être humain, mort déjà, sans doute, depuis plus de trois cents mètres qu'il roulait dans les profondeurs...

Puis, tout se tait... Plus rien... la neige, toujours, seulement.

Si... quelque chose d'informe, comme un paquet de vêtements, glisse lentement sur la pente, sans doute arrêté dans sa chute par des pierres qui l'ont retardé...

Cela va passer auprès de Catherine et maintenant, comme la pente est raide, rien ne l'arrêtera... Au pied, le Trient hurle la mort...

La veuve étend le bras, machinalement.

Elle ramène le paquet jusqu'à elle, écarte la neige, et soudain, dans ses langes, apparaît un enfant nouveau-né...

La fille de Blanche...

—Je suis folle ! se dit Catherine... je suis folle...

Mais c'est bien vrai, pourtant... cela vit, cela remue, cela crie... et il lui semble entendre les pleurs de Fanchon... Mais Fanchon, elle s'en assure, Fanchon est raidie par le froid, par la mort !

Alors la mère laisse échapper un cri de tendresse éperdue. Elle ne se demande pas si cet enfant est aimé, elle ne se dit pas qu'on le recherche, sans doute, et que sa mort fera verser des larmes...

Elle allait mourir parce que sa fille était morte... Et le bon Dieu vient de faire un miracle en lui rendant son enfant...

Exaltée, folle de bonheur, elle l'embrasse, l'étouffe de caresses :

—Tu seras Fanchon... et personne ne le saura !...

Et elle essaye de s'échapper de cette neige qui l'étreint... Elle sort de ce tombeau... Sa fille morte, elle la dépose pieusement sous une roche qui surplombe... prie auprès d'elle... et va pour s'enfuir... quand une sorte de coup de tonnerre retentit au-dessus de sa tête... Une montagne de neige déroule au-dessus d'elle ses gigantesques volutes...

L'avalanche causée par Gaston... Encore quelques secondes et elle sera ensevelie...

—Perdue ! perdue !

Elle se jette sous la roche. La trombe de neige passe, la recouvre, roule dans le fond, entraînant des pierres, des pins immenses...

Quand elle revient à la connaissance, la fillette vivante est auprès d'elle, mais l'avalanche a emporté Fanchon à jamais disparue.

Cette fois, c'est le manifeste de la volonté divine.

Et la mère, superstitieuse, fait le signe de croix et n'hésite plus.

—L'enfant est à moi, à moi pour toujours...

Et, comme pour en prendre possession, établir ses droits, afin que personne, jamais plus, ne vienne la lui réclamer, elle lui tend son sein où la petite, consolée et cessant de crier, colle ses lèvres gourmandes.

Quand elle a bu, elle s'endort.

Et Catherine l'emporte, essaye de remonter la pente fatale du précipice où elle avait cru descendre, une heure auparavant, pour la dernière fois...

Elle n'avance pas, ses pieds glissent. Elle, si courageuse, si dure à la fatigue, elle a peur ; elle ne reconnaît plus son chemin.

—Ah ! je ne veux pas mourir, à présent, je ne veux pas...

La neige l'enveloppe d'un suaire de glace, pénètre dans ses yeux, dans ses oreilles, dans ses vêtements, jusqu'à la moelle de ses os.

Elle attache l'enfant sur ses épaules avec un lichen. De cette façon, Catherine pourra se servir de ses deux mains.

Elle se hisse de roche en roche, la neige couvre les crevasses, cache les périls mortels... Elle les devine, les tourne, avec un instinct merveilleux...

Parfois, cependant, elle est à bout de forces... Elle regarde autour d'elle...

Il y a des heures qu'elle marche...

Rien que des cimes blanches, des pentes blanches, des profondeurs blanches d'abîmes, au-dessus, autour, au-dessous d'elle...

Elle devrait, depuis longtemps, avoir retrouvé la route.

—Je me suis égarée, je ne sais plus où je vais...

Elle était à la merci d'un hasard. Que son pied glisse, le long de cette corniche qui surplombe le vide, et c'en est fait d'elle !... qu'une seconde de vertige lui fasse lâcher les mains, quand elle se suspend au-dessus de ces effroyables gorges, pour aller d'une roche à une autre roche, et c'est la mort, en bas...

Lorsqu'elle se retrouve, enfin, à la route, elle est à demi évanouie de fatigue et de terreur. Elle reste là, anéantie.

Puis revient le sentiment de l'existence. Les forces renaissent et, sans plus quitter le sentier muletier qui descend à Bovernior, elle prend la fuite avec son précieux fardeau.

La neige continue de tomber en tourbillons épais, Catherine passe devant quelques chalets dont les portes sont fermées.

Personne ne la voit.

Elle rentre chez elle et, dans le berceau vide de sa fille Fanchon, elle installe la petite inconnue.

Et elle la berce, doucement, avec un chant naïf qu'elle interrompt parfois pour lui dire :

—Dors, petite Fanchon, dors auprès de ta mère qui t'aime !...

II

Des hommes de Martigny sont venus jusqu'au col, conduits par Gaston de Pervençère. Gaston, à Martigny, a pris à peine le temps de faire panser son bras qu'il tient en écharpe. Il a raconté l'accident : lui n'a échappé qu providentiellement à la mort. Il a recruté une dizaine de montagnards munis de cordes, de pics, de haches. Il leur a promis une fortune s'ils réussissent à retrouver le corps de l'enfant !...

Par le temps qu'il fait, il y a péril de mort à descendre dans ces profondeurs ; la neige recouvre les abîmes ; tous les passages sont rendus invisibles ; mais ce sont de braves gens, habitués à tous ces dangers, familiers avec ces fatigues.

Ils n'ont pas hésité et ne marchant pas leur dévouement.

Les dix montagnards descendent, attaché l'un à l'autre par la corde. Au milieu d'eux est Gaston qui a voulu les accompagner, malgré sa blessure.

La douleur de Gaston est navrante ; tous ont pitié de lui.

En bas, les recherches ont commencé.

Des débris de voiture indiquent la chute.

Un énorme amas de neige a recouvert tout cela : la pelletée de terre jetée par Gaston sur ce tombeau.

Ils creusent, ils déblaient : Gaston les encourage. Il est trop sûr d'avoir réussi dans le chef-d'œuvre de son forfait pour craindre qu'on découvre dans ce précipice quelque être vivant.

Un cri se fait entendre : un guide a trouvé la voiture.

Un cri lui répond : un autre guide a déterré la nourrice.

Elle est tellement défigurée que ses vêtements seuls la font reconnaître.

Mais l'enfant ? L'enfant, nulle part on n'en voit de traces...

— Cherchez ! cherchez ! dit Gaston, fiévreux.

Car il voudrait être sûr que l'enfant est mort... Et lui-même prend une pelle de la main qui lui reste, essaye de creuser... vainement... Il s'écarte des guides, remonte sur le flanc des roches, s'éloigne. Un lambeau d'étoffe attire son regard. Lui seul l'a vu. Il grimpe jusque-là. Un autre lambeau plus loin. Un autre encore...

Et tout à coup, entre des rochers, l'enfant dans ses langes.

Il a une exclamation de joie sauvage...

C'est elle ! C'est la petite fille exécrée... morte sans nul doute ! !

Il la débarrasse de la neige qui l'empêche de s'assurer que son forfait a été irrémédiablement commis.

Il se penche...

Et le voilà qui chancelle, s'écroule, avec un cri terrible d'épouvante...

— Voyons, je suis fou...

Il regarde de plus près... Il prend même dans ses bras ce petit corps inerte... Ce ne sont pas les riches dentelles, ni le linge fin, ni les fourrures précieuses qui enveloppaient l'enfant du Palais des Roses...

Ce sont des linges communs, c'est un châle de laine, c'est un maillet de grosse toile bise...

Et l'enfant n'est pas nouveau-né... il a quelques semaines déjà...

Gaston passe la main sur son front ; son front est mouillé !

— Il est certain que je deviens fou ! dit le misérable...

Mais des voix l'appellent dans le lointain ; les montagnards, ne le voyant plus, s'inquiètent...

Alors, il les rejoint ; une fièvre lui brûle le front ; ses yeux sont aveuglés ; ses tempes battent ; si infâme qu'il soit, il croit à quelque chose de surnaturel... il ne comprend pas ce qui a pu se passer...

— Nous n'avons pas trouvé l'enfant, monsieur, dit le chef des guides... n'est avis qu'il est bon d'y renoncer... La montagne est jalouse... C'est un peu comme la mer... elle garde ses victimes.

Gaston se tuit, ne leur fait point part de sa découverte.

Quelques heures après, on est à Martigny. Il loue une voiture et se fait reconduire jusqu'aux rives du lac.

La première personne qu'il aperçoit au Palais des Roses, c'est Montaiglon qui guette son retour.

Il s'abandonne, troublé. Le regard de Montaiglon l'interroge.

Gaston est encore sous le coup de son épouvante.

— La nourrice est morte... aucuns soupçons sur moi... tout a dégringolé dans le fond du Trient... regarde, j'ai le bras cassé... Eh bien, ce crime, cette infamie, tout cela est inutile...

— L'enfant ?

— J'ai retrouvé un enfant à demi enseveli dans la neige, mort et raidi... ne crois pas que je sois fou... moi, je l'ai cru... et pourtant j'ai toute ma raison... cet enfant est celui d'une paysanne... ce n'est pas la fille de Blanche...

— À l'endroit même où s'est produit l'accident ?...

— Oui...

— Comment expliques-tu ?

— Je ne sais pas... mais j'ai bien vu... et j'ai peur...

Alors Montaiglon murmura :

— La nouvelle que tu viens de m'apprendre est bien étrange... je vais t'en apprendre une à mon tour qui ne te surprendra pas moins... Blanche, pensant que tu étais en train de te débarrasser de son premier enfant, en mettait au monde un second...

Gaston serra à la briser la main de son complice.

— Tu mens !

— Écoute !

Ils étaient arrivés au perron. Ils s'arrêtèrent. On entendait à l'intérieur les vagissements du petit. Plus de doute !

— Le diable est contre nous, ami Gaston...

Les yeux de Pervençère exprimaient une fureur inouïe.

— Je ne me déclare point battu. Va chercher la sage-femme et amène-la chez moi. J'ai besoin de causer avec elle...

Blanche était seule dans sa chambre...

Seule, non, car dans le berceau l'enfant pleurait doucement.

Depuis le matin, depuis qu'elle avait embrassé son fils, elle avait été plongée dans un engourdissement absolu.

Mais, vers le soir, elle se réveilla, lentement, extrêmement faible.

Elle eut de la peine à se souvenir, — et quand elle se souvint, un sourire d'ineffable bonheur erra sur ses lèvres, pendant que son regard allait caresser le petit dans son berceau...

Puis, elle rêva !

Sans savoir, sans se rendre compte, il lui semblait qu'au milieu de son évanouissement, elle avait traversé deux phases de sa vie...

Était-ce donc un cauchemar que cette terrible torture de la veille ? Que s'était-il passé ? Au souffrances ressenties le matin, elle se rappelait les souffrances de la nuit : les mêmes !

Toute frissonnante de bonheur :

— Est-ce que je serais deux fois mère ?

Elle sonna la sage femme : quelques minutes s'écoulèrent.

Et ce fut Gaston qui se présenta, calme, résolu...

Il avait vu Mme Kaiser, il lui avait demandé :

— Blanche sait-elle qu'elle a deux enfants ?

— Elle ne s'est réveillée que juste le temps d'embrasser le second... Et quand j'allais tout lui dire, elle est retombée dans sa torpeur.

— Vous ne lui direz rien... l'enfant n'est plus...

Et il raconta la catastrophe de la montagne.

Terrifiée, la sage-femme dit :

— Oui, il ne faut pas qu'elle sache !... Cela vaut mieux, car elle est dans un tel état de faiblesse qu'une mauvaise nouvelle la tuerait aussi durement qu'un coup de couteau.

Pervençère eut un regard sombre.

— Une mauvaise nouvelle ? Vous croyez ?

— Un coup de couteau dans le cœur...

— Je vais bien voir, murmura le misérable.

Blanche venait de sonner.

— C'est moi qu'elle appelle, dit la sage-femme en s'élançant.

Gaston l'arrêta d'un geste impérieux.

— Restez !... Si elle m'interroge, je répondrai... Quant à vous, puisqu'il y va de la vie ou de la mort de ma belle-sœur, je puis compter sur votre silence ?...

— Oui, monsieur... mais il faudra tout de même une déclaration à l'état civil, pour la naissance et pour la mort.

— Je m'en charge... Donc à jamais le secret ?

— Je vous le jure...

Gaston tira un portefeuille de sa poche et le lui tendit.

— Vous êtes une honnête femme et je n'ai pas la prétention de payer votre silence... Mais je suis touché de l'affection que vous montrez à ma belle-sœur... Prenez ; il y a là quelques billets...

Mme Kaiser se confondit en remerciements.

Gaston entra dans la chambre de Blanche.

Gaston ressemblait à son frère ! Pour cette raison, Blanche l'aimait. Elle lui tendit la main.

— J'ai bien souffert, Gaston... mais je suis un peu mieux...

Et après un moment d'embarras :

— Gaston, j'ai fait un rêve extraordinaire... Dans ma torpeur, dans l'anéantissement de tout mon être, il m'a semblé que par deux fois, à un long intervalle, je donnais la vie à un petit être...

— Non, Blanche, ce n'était qu'un rêve de votre grande faiblesse. Votre enfant, le seul, est auprès de vous... Voyez !...

Toute songeuse, elle murmura, en soupirant :

— Alors, c'est un rêve étrange... Oui, bien étrange...

A ce moment, elle s'aperçut que le jeune homme portait son bras en écharpe.

— Qu'avez-vous donc ?...

Il lui raconta un accident... une chute de voiture... le bras brisé mais sans complications à redouter... quelques semaines de repos...

Et, tout à coup, prenant un air triste et grave :

— Blanche, j'ai reçu des nouvelles de Renaud... de votre mari...

Une joie divine se peignit sur le visage pâle de la jolie malade. Elle se souleva transfigurée, les yeux brillants, folle de bonheur.

— Renaud, mon cher et bien-aimé Renaud...

Mais, devant l'air sombre de Gaston, qui détournait le regard, devant ce deuil que tout accusait en lui, une horrible terreur la fit tressaillir et la rejeta dans son lit.

— J'ai peur, j'ai peur...

— De mauvaises nouvelles, Blanche, acheva Gaston... dont la main frémissante semblait tenir et faire virer dans la plaie le couteau qui s'enfonçait lentement dans le cœur de la jeune femme.

— Renaud est malade ?

— Renaud est mort...

Elle ne dit rien, ses yeux s'étaient élargis, étaient démesurés, dans une sorte d'accès de folie, et restaient fixés droit devant elle... Elle était évanouie, mais lui, croyant qu'elle écoutait, lui donnait des détails... appuyant sur la cruauté de cette fin dont la France entière s'occupait à cette époque, sin lumentable dont toutes les mères avaient tressailli !

Renaud de Pervençère, poussé par la noble ambition de rendre service à son pays, était parti, avait quitté sa femme, depuis de longs mois, sans savoir même qu'il la laissait mère... Il était allé à Tripoli former une caravane et s'était engagé dans le désert pour y former des relations avec les tribus errantes et traîtresses des Touarags. Il voulait agrandir le champ d'action de la France. Il fut victime de son dévouement, de sa témérité.

Trahi par ses guides, il fut assassiné, criblé de coups de lance. Personne de ceux qui l'accompagnaient n'échappa au massacre. Telle était la nouvelle publiée par les journaux et que semblaient confirmer des lettres particulières reçues par Gaston.

Il se tut... Il la contempla... L'avait-il tuée?... Sous ce masque, où la mort semblait avoir fait son œuvre, la vie s'animerait-elle de nouveau?... Et, dans une image rapide, passe son rêve ambitieux de fortune et de luxe, à la réalité duquel il travaille à force de crimes...

Personne ne resterait que lui, de cette famille, pour recueillir les cent millions que possédait Renaud, — les cent millions que son génie et le bonheur de ses découvertes lui avaient gagnés en Amérique. — Alors que lui, Gaston, végétait, inutile et misérable... jouet de tous ses vices, envieux, cruel et sans scrupules... mais cachant la noirceur de son âme... dérobant, sous un regard doux et clair, de sanglants projets, dans une rage de vivre riche, de jouir à son tour, d'oublier la misère d'autrefois, lourde à ses appétits.

L'avait-il tuée, la jolie malade?... Et l'enfant disparu allait-il la posséder, enfin, la colossale fortune?... Il le crut, il en eut comme un éblouissement, dans sa joie farouche.

Mais, tout à coup, Blanche se remue; elle se dresse, elle étend les mains en avant, comme pour saisir un fantôme invisible!

Et d'une voix sourde, qui semble venir d'au-delà de la tombe... —Et moi, je dis que cela n'est pas!... Je dis que Renaud n'est pas mort... je viens de le voir... il est vivant... blessé... on le traîne comme un esclave de tribu en tribu... le pauvre martyr... mais il vit... moi, je le jure, il vit!... Il reviendra...

Gaston haussa les épaules.

—Elle est folle!... —Non, je ne suis pas folle! Je te vois... Oh! mon bien-aimé... tout couvert de blessures... et sanglant... tombant à chaque pas sous les coups qui pleuvent sur toi... mon Renaud... mon Renaud... Aie le courage de vivre... je saurai bien te retrouver, malgré eux, malgré le monde entier...

Il s'approcha du berceau, sa main se tendit sur le bébé endormi, sa main de meurtrier, prête à un nouveau crime. Cela était si facile, cela était si tentant... L'oreiller appuyé pendant quelques secondes sur cette frêle respiration et l'âme s'en allait, l'ange rejoignait le pays des anges...

Mais la mère s'agitait dans son lit, rêvant toujours. Il n'osa.

Elle se réveilla, se souleva, le vit près du lit:

—Gaston, me voici toute seule au monde... je n'ai plus que vous pour me défendre, pour défendre mon fils... je me sens faible, malade à mourir... Gaston, je vous le confie... protégez-le... aimez-le...

Elle retomba dans un anéantissement voisin de la mort.

Et lui, le misérable, il se sentit tout à coup pris d'effroi et il recula, devant elle; il sortit, sans un mot, blême.

L'enfant était sauvé, ce jour-là... colombe manquée par ce vautour.

III

Deux ans s'écoulent.

Deux ans pendant lesquels Blanche est restée malade, tout le temps près de mourir, alors que sa fin était guettée par Gaston laissant à la nature le soin de consommer ce qu'il rêvait de faire.

Puis, la jeunesse avait été plus puissante que le mal.

Et la voici debout, plus belle que jamais avec ses yeux bleus d'une douceur infinie, ses cheveux blonds qui l'encadrent d'une auréole, son port de reine, mais si triste en ses vêtements de deuil.

Son fils a grandi sous ses yeux: Georges a aujourd'hui deux ans; il court maintenant au milieu des massifs et des fleurs du Palais des Roses.

Et ce soir-là, à la tombée du jour, il semble plus gai que jamais, car pour la première fois il voit sa mère, enfin guérie, sortir de son lit et venir respirer sur la terrasse l'air parfumé de cette nuit... Au loin, des musiques assourdies par l'espace... sur le lac passent au milieu du bleu des eaux claires, des barques chargées de couples amoureux qui chantent et dont les baisers interrompent les chansons... nuit bénie...

Et pourtant, Blanche n'est pas heureuse. Que de fois lui est revenu son rêve... le rêve pendant lequel elle a vu Renaud tout sanglant.

Gaston est auprès d'elle. Il la regarde à la dérobée.

Ainsi, la voici vivante! Et triomphante de tout ce qu'elle a souffert!...

Jusqu'au dernier moment, il a espéré! A présent, il n'espère plus!

Montaignon a quitté le palais depuis quelques jours. Où est-il allé? on ne le sait. Gaston, seul, pourrait le dire...

Le palais n'avait plus son air abandonné d'autrefois. Les domestiques sont revenus. La vie renaît dans l'opulente demeure, en même temps que renaissait à la vie la jolie et douce veuve. Le ciel est bleu. Déjà des étoiles brillent. Pas une feuille ne remue aux arbres. Il y a du bonheur partout...

Dans les charmilles, Georget joue avec la nourrice, Françoise... Il rit, se cache, essaye de gazouiller quelques mots, court, tombe, se relève péniblement, s'aide des deux mains, puis se remet à courir avec toute la lourdeur amusante des bébés de cet âge.

La nourrice fait semblant de le perdre, lorsqu'il disparaît derrière un arbre ou derrière une touffe de fleurs ou dans une charmille...

—Où est-il donc, Georget? où est-il, le mauvais démon?

L'enfant se met à rire et va chercher une autre cachette.

Et, de la terrasse, assise dans son fauteuil, Blanche, émue, assiste à ces débats enfantins, écoute le babil qui engourdit délicieusement son cœur.

Près d'elle, debout, pâle, les lèvres serrées, Gaston de Pervençère semble regarder du côté de l'enfant et de la nourrice, dans l'attente d'un événement qui n'arrive pas.

Le jour baisse de plus en plus. La nuit est prochaine. Les premiers frissons de la brise nocturne passent dans la cime des arbres.

Blanche dit à la nourrice:

—Françoise, il va falloir rentrer...

—Oui, madame, tout de suite...

Georget vient de s'échapper de ses bras, en riant. Il est allé contre le mur de clôture se cacher dans une charmille. Et la nourrice, jouant la surprise, lui tourne le dos et fait semblant de chercher là où il n'est pas, jusqu'à ce que les rires de Georget, triomphant, l'avertissent.

Mais, tout à coup, la nourrice s'arrête, cesse de jouer.

Elle n'entend plus Georget...

—Mais où est-il donc, ce petit diable?...

Mais le petit diable ne répond pas...

De la terrasse, Blanche s'écrie:

—Françoise, rentrez, ma fille, rentrez...

—Oui, madame, oui...

—Venez, Georget... venez! dit la nourrice.

Elle va chercher le petit dans la charmille touffue. Et elle a un geste, non de terreur, mais de surprise.

L'enfant n'est pas là... Elle appelle:

—Georget! Georget!

Rien ne répond. Elle va, de charmille en charmille, d'arbre en arbre, de massif en massif... Point de Georget... Et Blanche appelle...

Elle revient sur ses pas. Elle refait le même chemin... L'enfant est si petit... Il faut si peu de place pour le cacher...

Et, sur la terrasse, Gaston essuie ses yeux, son front, où ruisselle la sueur.

Enfin, terrifiée, la nourrice crie:

—A moi! madame, à moi... je ne vois plus Georget!

Certes, Blanche n'a aucune crainte. D'où viendrait cette crainte? Et pourtant, elle se sent, au cœur, une angoisse terrible. Elle ne sait pas ce qui vient de se passer. Elle n'a rien vu. Elle n'a rien entendu. Alors, quel instinct maternel lui jette aux lèvres le cri lamentable:

—Au secours! on m'a volé mon enfant!

Et la pauvre femme, qui tout à l'heure encore était si faible qu'elle avait à grand-peine gagné la terrasse, la voilà qui s'élance, qui, avec une force irrésistible, fait reculer Gaston dont les mains la retiennent.

Et elle est auprès de la nourrice en un instant.

—Malheureuse, qu'avez-vous fait de mon enfant?

Françoise tremble de tous ses membres. Elle sanglote.

—Mais, madame, il est ici... Il jouait à se cacher... mon Dieu!!!

En une minute, tous les gens du Palais se rassemblent, parcourent le jardin, criant, fouillant. La nuit est venue, on allume des lanternes.

Georget reste introuvable.

De l'autre côté du mur, c'est la route qui borde le lac... Mais comment eût-il pu sortir? La grille est fermée... Et puis, un bébé de deux ans...

Non, non, le crime est visible.

—On m'a volé mon enfant! On m'a volé mon enfant!

Partout, autour du Palais, c'est une course d'affolement. On s'interroge. On interroge quelques passants...

Derrière la charmille où Georget s'était caché, il y a des pas récents, fortement appuyés, des pieds d'homme... on voit, visibles sur le terrain meuble, les traces des clous des bottes...

Le ravisseur était là... Il s'est servi de ces branches... D'un bond il a gagné le haut du mur et d'un autre bond la route qui borde le lac... Une fois là, il a pris la fuite...

Sur le lac, en face, un pêcheur, calme, indifférent, range ses lignes dans sa barque qui vient d'accoster.

C'est un grand et robuste gaillard à l'air dur, à la barbe rousse, aux cheveux blonds filasse.

Blanche se jette à ses genoux, l'implore, dans une sorte de folie :

—Oh ! monsieur, monsieur, mon enfant, mon enfant...

L'homme ne comprend pas. Il plie ses lignes, regarde Blanche et se tait.

Gaston lui adresse la parole en allemand. L'homme répond, Gaston traduit.

—Il est là depuis le matin... Il n'a pas bougé... Il ne sait rien... Il n'a entendu aucun bruit... Il n'a rien remarqué...

Il anarre sa barque, salue gauchement et s'éloigne d'un pas lourd...

Blanche, tout à coup, arrache une lanterne à l'un de ses gens, se baisse, cherche sur le sable les pas du pêcheur qui s'en va.

Elle les trouve, approche la lanterne, appelle tout le monde.

—Tenez, dit-elle, les mêmes traces... deux clous qui manquent à chaque pied... Cet homme-là, c'est le voleur... c'est le voleur.

On se précipite... Blanche tombe inanimée... Gaston reste près d'elle...

Mais, au bout d'un quart d'heure, on est revenu...

L'homme, disparu, s'était évaporé dans les ténèbres...

Et Blanche a l'atroce pensée que tout est fini pour toujours... que Georget a été jeté dans le lac...

Sa pensée, les deux jardiniers l'ont comprise..., ils s'élancent et les voilà, nageant comme des poissons, fouillant les eaux limpides, descendant jusque dans les profondeurs... remontant prendre l'air pour replonger de nouveau...

Quand ils reviennent sur la rive, à bout de forces :

—Madame, foi d'honnêtes gens, l'enfant n'y est pas.

Et tout cela avait été si rapide que l'homme roux dans sa barque, n'aurait pas eu le temps d'aller plus loin pour accomplir son forfait.

Il avait un complice, quelque femme pour ne pas effrayer le petit.

L'espoir venait dans le cœur de Blanche :

—S'il est vivant, je le retrouverai...

Elle ne se rappelle plus qu'elle vient d'être mourante, qu'elle était sans forces; elle rentre au Palais, emplit ses poches d'or et de billets, fait atteler, s'élanche dans la voiture. Gaston a voulu prendre place à son côté. Elle refuse, le renvoie :

—Non, restez ici... Continuez les recherches...

Et au hasard la voiture est partie, emportant cette angoisse affreuse, ce désespoir mortel, cette fièvre qui brûle son sang...

Toute la nuit, elle va de village en village, de hameau en hameau, dans tous les chalets, dans les fermes, dans les villas.

Et le jour succède à cette nuit, la nuit encore à ce premier jour.

Parfois, un détail semble la guider..., une piste semble s'offrir...

Deux fois coup sur coup le même indice...

On a vu passer une troupe de cinq ou six vagabonds... Deux femmes les accompagnaient...

La plus vieille portait un enfant dans ses bras..., un enfant qui paraissait âgé de deux ans environ...

Et quand l'enfant criait, la femme le battait...

Cet enfant, c'était Georget ! son Georget ! ah ! Dieu de bonté !

Et un détail encore :

Ces gens semblaient obéir à une sorte d'hercule blond, à la barbe rousse, qui ne savait pas un mot de français !

—Ah ! je le retrouverai, celui-là, et je lui sauterai à la gorge et je ne le lâcherai qu'après son dernier râle !

Et la voiture parcourait les villages de la montagne.

C'était une course désordonnée, furieuse, folle ! Les chevaux, fourbus, allaient refuser tout service...

Quand soudain, vers midi, ils arrivent à Bovernier...

Quelques chalets misérables... des enfants sur les portes, qui écarquillaient les yeux..., suivent un instant la voiture...

Et tout à coup, avec un cri de joie sauvage, Blanche se précipite vers une petite fille qui la regarde en souriant, blonde, jolie, avec de grands yeux bleus...

Une fillette de deux ans... Vivant portrait de Georget.

—Mon enfant ! mon enfant ! J'ai retrouvé mon enfant !

Une femme sort du chalet, bien vite.

Cette femme, c'est Catherine Devoissoud. Elle reste un moment, devant cette explosion de tendresse, devant cette mère qui semble retrouver son enfant, elle reste toute tremblante et toute pâle.

Blanche presse l'enfant de toutes ses forces contre son cœur.

Elle ne le regarde même pas. Elle suit sa première impulsion.

—Oh ! mon Georges ! mon Georges !

Alors Catherine s'avance, et très doucement :

—Vous avez perdu un fils, madame, et les traits de cette petite fille vous le rappellent, sans doute...

Ces simples mots font sortir Blanche de sa folie.

L'enfant qu'elle embrasse, qu'elle étroit si amoureuxment, est une fille. Qu'a-t-elle de commun avec Georges ? Et pourtant, certains

traits sont les mêmes. C'est aussi le même âge. C'est le même regard doux et rieur. Ce sont les mêmes attitudes.

Elle s'excuse, et d'une voix étouffée, elle murmure :

—Pardon, madame, pardon, je vous ai fait peur... C'est que je suis si malheureuse !

Et elle éclate en sanglots convulsifs.

La bonne Catherine la regarde attendrie, un peu craintive. Il lui semble que cette femme doit jouer un rôle dans sa vie, que ce n'est pas le hasard seulement qui vient de la conduire chez elle. Alors, comme pour elle-même elle ne craint rien et que toutes ses craintes sont pour Fanchon, elle tend les bras vers celle-ci pour la protéger contre des malheurs imaginaires.

Et Fanchon, en riant, s'échappe des mains de Blanche pour aller embrasser Catherine !

Blanche se lève. Elle veut partir. Quel intérêt subit pousse Catherine à la retenir ? à la questionner, tout à coup ?

—Madame, restez encore, reposez-vous, vous paraissez bien fatiguée !

Blanche se laisse tomber sur un escabeau. C'est vrai, elle a les jambes brisées. Une immense lassitude... un désespoir sans borne...

—Ainsi, madame, vous avez perdu un enfant qui ressemble à ma Fanchon, à ma fille ?...

—Oui, perdu, volé... sous mes yeux, devant moi...

—I y a longtemps ?

—Il y a trois jours... Et je cherche... partout... depuis, rien, rien... Et en voyant cette petite, j'ai cru... je n'ai pas réfléchi... une seconde de folie... un peu de ressemblance... et le même âge aussi sans doute...

Catherine tressaille... Le même âge !... Et toujours poussée par un besoin de savoir contre lequel elle se débat vainement :

—Quel âge avait votre pauvre enfant ?

—Un peu plus de deux ans.

—En effet, c'est l'âge de Fanchon.

—Mon Georges était né à la fin d'octobre, en 1850... le dernier jour du mois... Et votre petite Fanchon ?...

Mais Catherine ne songe plus à interroger ni à répondre. Elle s'est levée, brusquement, terrifiée ; ses yeux, agrandis par l'épouvante, ne quittent plus Mme de Pervençère. On dirait qu'elle attend une suprême révélation qui va la foudroyer !

C'est que, ce dernier jour d'octobre de cette dernière année, cette dernière nuit de ce mois, c'est la nuit où elle est sortie de sa cabane, accablée de misère et de désespoir, pour aller dans la montagne chercher la mort avec sa fille morte entre ses bras ! C'est le jour où ce miracle s'est accompli d'une fillette nouveau-née qui roulait, vivante, auprès d'elle dans la neige et qu'elle a recueillie à la place de son propre enfant ! qu'elle a ramenée chez elle !... qu'elle a élevée !... et qu'elle aime à présent, qu'elle adore avec une tendresse folle, comme si elle était vraiment sa fille, de sa chair et de son sang !

Le 31 octobre 1850 !

Ah ! comme cette date était restée dans son esprit... tout à la fois lugubre et lumineuse !... Car sa tendresse pour Fanchon n'était pas exempte d'un peu de remords !... Certes, elle avait sauvé le bébé... elle l'avait arraché à une fin certaine, dans cette neige, au milieu de ce froid terrible... elle l'avait protégé peut-être contre un crime... c'est vrai... mais ce bébé n'avait-il pas, en un coin du monde, une mère qui pensait à l'absent et qui le pleurait ?...

Catherine n'avait pas osé faire les démarches pour le savoir.

Son courage n'allait pas jusque-là.

Mais, du moins, elle se disait, en la probité de son cœur, que si le hasard lui faisait jamais découvrir la vérité, le nom de la mère et le nom de l'enfant, elle rendrait l'enfant à la mère.

Elle en mourrait, peut-être, mais elle aurait fait son devoir.

Dès lors, comprend-on l'effroyable épouvante de la pauvre femme, lorsque lui fut jetée tout à coup, comme une révélation et comme une menace, cette date d'où semblait commencer sa vie, à elle ?

Machinalement, sans savoir, elle répétait :

—Le 31 octobre 1850 !

A ce point que Blanche fut frappée de son trouble et lui demanda :

—Qu'avez-vous, madame, et pourquoi êtes-vous si émue ?

Catherine essaya de se raidir et balbutia :

—Je n'ai rien... rien... mais dites-moi... permettez-moi de vous demander... Puisque votre enfant vous a été volé, c'est donc que l'on a l'intérêt à le faire disparaître... n'est-ce pas ?... Alors, si plus tard, vous aviez un autre bébé, sans doute il serait menacé également ?... ou bien, même, si jadis, vous avez été mère ; si, avant l'enfant que vous cherchez un autre est venu... est-ce que, contre celui-là, il n'y a pas eu quelque tentative criminelle !... l'enfant volé est-il votre seul et unique enfant ?

—Oui.

—Vous n'avez été mère que cette fois ?

—Oui... une seule fois... de Georget, de mon fils...

Catherine Devoissoud tremblait de joie... En elle, un soulage-

iment immense... et une action de grâces, mentalement, en une prière ardente... Et sa joie se traduit en un flot de tendresse pour Fanchon qu'elle attire à elle, qu'elle étouffe dans l'horizon étroit de ses deux bras refermés sur le cou de la gentille fillette.

Et l'enfant, en riant, murmure !...

—Ah ! petite maman ! petite maman !...

Blanche pleure et détourne les yeux pour fuir ce spectacle... mais elle y est ramenée instinctivement... Elle dévore Fanchon de son regard de pauvre mère affolée... Et tout à coup, elle tend les bras, à son tour :

—Fanchon ! Fanchon !

L'enfant s'échappe de Catherine. Catherine, du reste, l'envoie. Elle n'a plus peur. Alors, Blanche s'empare de la petite, la serre sur son sein dont les palpitations sont douloureuses...

Sa fille ! Et elle l'ignore !... Et elle ne sait même pas qu'elle est mère d'une fille !... Mais ces traits sont ceux de Georget...

Et elle l'embrasse éperduement.

Puis elle se lève, jette sa bourse sur sa table et s'enfuit...

Et Catherine n'est pas revenue de sa surprise, Catherine n'a même pas eu le temps de se lever et de courir à la porte du chalet, que déjà Blanche était remontée en voiture et que la voiture avait disparu...

Pendant un mois, partout, en Suisse, en Savoie, en Italie, la pauvre femme continua ses recherches fiévreuses.

Enfin il fallut qu'elle se rendît à l'effrayante vérité.

L'enfant était perdu... perdu pour jamais.

Elle revint au Palais des Roses... Elle y réapparut un jour, belle comme par le passé de sa beauté souveraine, mais si pâle, d'une pâleur, si profonde, si étrange, que cela inspirait pitié... Et désormais cette pâleur ne la quittait plus...

Cependant elle ne fut moins malade.

Cette catastrophe semblait lui avoir donné, au contraire, une mystérieuse et intense énergie. Calme, renfermée, silencieuse, elle garda pour elle seule l'incurable blessure... Mais elle ne vivait plus qu'avec une idée, une espérance, un but :

Retrouver Georget... et se venger !

V

Quelques mois après son retour, le printemps refleurissait les jardins, et les grands arbres étalaient leurs vertes coupolés au-dessus des villas et des palais. L'air s'embaumait de tous les parfums de la terre rajeunie. Le soleil brillait, déjà très chaud, dans le ciel pur, aussi pur que les eaux du lac. Tout était en fête et les oiseaux chantaient autour de leurs nids.

Deux hommes venaient de s'embarquer sur une de ces légères et élégantes yoles aux voiles blanches qui, par les beaux temps, sillonnent les eaux du lac de Genève, pareilles à d'énormes oiseaux où à de gigantesques papillons.

Ces deux hommes étaient Montaiglon et Gaston de Pervençère.

La voile se tendit sous l'effort d'une brise sud-ouest et l'embarcation, en s'inclinant gracieusement, s'éloigna du rivage.

—De cette façon, dit Montaiglon en riant, nous pourrons causer en toute liberté, et du diable si, en dehors des poissons, truites, perches, ombres chevaliers, quelqu'un nous entendra !

En effet, personne autour d'eux : l'eau et le ciel.

Gaston avait l'air soucieux. Un peu de gêne dans son regard.

—Qu'as-tu à me dire et pourquoi tant de précautions ? fit-il.

—Je voudrais résumer la situation et envisager ce qui nous reste à faire.

—Pour le moment, rien... Les deux enfants de Blanche ont disparu : Georget est mort... quand à l'autre... peu m'importe qu'elle soit vivante puisque Blanche elle-même ignore qu'elle a donné le jour à cette enfant...

—La situation est donc très nette... Renaud étant mort au Sahara, les enfants étant morts, Blanche est seule héritière de la fortune de Renaud ; Blanche seule s'oppose donc à ce que cette fortune de roi passe entre tes mains... Blanche est l'obstacle suprême... il faut qu'elle disparaisse...

Gaston réprima un tressaillement. Montaiglon le remarqua.

Après un léger silence, Gaston prit la parole :

—Malgré toutes les probabilités pour la mort de Georget... malgré les nouvelles d'il y a trois ans annonçant l'assassinat de Renaud par les Touaregs, en plein désert du Sahara...

Montaiglon l'interrompit, ironique :

—Est-ce bien seulement par les Touaregs que ton frère a été assassiné ? Où est le véritable crime ? Dans le bras qui frappe aveuglément pour obéir et parce qu'il est payé, ou dans la tête qui complotte et ordonne !...

—Je dis, fit Gaston sans répondre, que malgré les nouvelles de la mort de Renaud, cette mort n'est pas, aux yeux de la loi, absolument certaine. Le cadavre n'a pas été retrouvé. La mort n'a pas été

constatée. Et depuis lors, deux fois, de vagues nouvelles sont parvenues jusqu'à la côte, disant qu'un Européen était traîné en esclavage, de tribu en tribu, par les nomades... on a même prononcé le nom de Renaud...

—Oui, oui, je sais, et tu as même réussi à empêcher cette nouvelle de parvenir jusqu'à Blanche.

—Tant que la mort ne sera pas prouvée, et même si ma belle-sœur venait à... mourir à son tour, je ne serai pas mis en possession de cette fortune...

—Tu en jouiras, du moins... et c'est quelque chose...

—N'en ai-je pas la jouissance absolue et Blanche ne me laisse-t-elle pas le maître de tout ce qu'elle possède ?... As-tu toi-même, mon ami et mon complice, à te plaindre de moi et n'ai-je pas récompensé généreusement ta complicité ?... Je tiens un compte exact de ce que tu me demandes... Sais-tu quelle somme tu as reçue, depuis la mort de Renaud : le premier de nos crimes ?

—Un million cent vingt-cinq mille francs, dit Montaiglon avec le plus grand calme. Je ne me plains pas du présent. J'envisage l'avenir. Que Blanche ait un jour contre nous quelque soupçon, et nous sommes perdus... perdus, et réduits à la misère et aux aventures... C'est ma seule crainte... Voilà pourquoi je dis qu'il faut qu'elle meure...

Gaston était devenu très pâle.

Il connaissait la résolution de Montaiglon, sa volonté puissante, son indomptable caractère qui cachait d'inouïes violences sous l'apparence d'une inaltérable douceur. Blond, aux yeux bleus, une légère moustache blonde ombrageant ses lèvres toujours fleuries d'un sourire, il avait le teint d'une femme, l'allure câline et souple d'une femme, la voix pleine de tendresse et de caresse d'une femme. Il eût torturé, il eût tué, il eût aimé avec le même sourire.

Pour avoir des allures moins féminines, Gaston, du reste, n'en était pas moins résolu.

En cette minute, toutefois, il semblait se livrer en lui un violent combat. Il pâlisait et rougissait, ses yeux fuyaient les yeux de Montaiglon.

Celui-ci répéta, doucement, presque terrible à force d'indifférence :

—Voilà pourquoi je dis qu'il faut qu'elle meure !

Gaston releva la tête tout à coup, et brusquement, sourdement :

—Et moi, je veux qu'elle vive !...

—Tes raisons ? fit l'aventurier sans sourciller.

—Je n'en ai qu'une.

—Eh bien, ta raison, alors ?

—J'aime Blanche... je l'aime, entends-tu ?... je l'aime comme un fou ! Et je veux qu'elle m'aime !

Montaiglon resta longtemps sans parler. Il semblait absorbé dans la contemplation des eaux transparentes, admirablement bleues, et il s'abandonnait avec volupté au lent et rythmique balancement de la yole.

—Soit, dit-il enfin... Ton amour, c'est un danger, un grave danger pour l'avenir... mais le mal est fait... aime-la donc... moi, je t'en réponds... elle t'aimera !!

VI

Cinq ans se sont passés encore.

Nous sommes en une contrée de Corse, la plus sauvage, peut-être, en même temps que la plus riche et la plus dangereuse.

La plus riche, car la terre généreuse y produit la vigne et des moissons admirables ; la plus sauvage, car, de juin à octobre, elle est désertée par tous ses habitants qui remontent dans la montagne, fuyant l'air empesté de miasmes mortels qui se dégagent de la vallée ; la plus dangereuse, car l'habiter plusieurs jours de suite en cette saison, c'est s'exposer à voir sortir des entrailles du sol le hideux fantôme de la fièvre... et c'est la mort !

Au pied d'un éboulis gigantesque de rochers de granit, parmi lesquels ne pousse pas un brin d'herbe, ni ciste, ni myrtille, ni arbousier, une petite troupe d'hommes et de femmes, d'aspect misérable, a établi son campement pour la nuit.

C'était un ramassis de vagabonds, écumant les grandes routes, traînant partout sous prétexte de musique et de concerts en plein vent, sous la conduite d'une sorte de colosse à barbe rousse, à cheveux rouges, Thomas Anspach, qui jouait du violon. Le second de la troupe, un violon aussi, s'appelait Frédéric Lüber. Il y avait encore deux femmes, une vieille : Marie Hartmann, qui jouait de la guitare, et une toute jeune, vingt-cinq ans, qui tenait une mandoline : Magdeleine Limardi.

Les deux hommes et les deux femmes, assis sur des blocs, se taisaient.

Quelque chose d'innommable cuisait entre des cailloux, et les affamés attendaient, l'œil luisant, que cela fût à point pour le dévorer.

Ce qui cuisait était un renard trouvé mort.

Un peu de bruit se fit derrière eux. Personne ne tourna la tête.

Un enfant parut, demi-nu, portant sur sa tête une seille qu'il était allé remplir à la fontaine voisine : sur toutes les routes, en Corse, il y a des fontaines. Il posa la seille et s'assit.

La seille était à demi pleine seulement.

Thomas Anspach dit d'une voix rude :

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplie jusqu'au bord ?

— C'était trop lourd... J'ai essayé, deux fois... je suis tombé...

Anspach haussa les épaules, son lourd poing alla s'abattre sur la tête de l'enfant. Le sang jaillit du nez avec violence. Personne n'y prit garde, sauf la jeune femme, Magdeleine, qui brusquement, fit un bond vers Thomas et le regarda.

Le colosse leva les yeux sur elle, sans mot dire...

— Vous n'avez pas honte de martyriser cet enfant ?...

— C'est un paresseux... bon à rien... ne nous gagnant pas un centime...

— Je vous ai déjà dit que je ferai son ouvrage, au besoin...

Le colosse eut un grognement sinistre. Domptée, Magdeleine se tut, mais elle alla s'asseoir auprès de l'enfant.

C'était un jeune garçon de sept ans environ, maigre et hâlé, aux grands yeux bleus très craintifs et très doux.

Elle trempa un chiffon dans l'eau fraîche de la seille et lui lava le sang qui coulait. En même temps, elle lui glissait à l'oreille :

— Courage, Petit-Bernard, courage... Tout cela finira...

Le renard était cuit. Thomas Anspach le distribua par quartiers à sa troupe. Petit-Bernard seul fut oublié.

— Quand on ne travaille pas, on ne doit pas avoir faim, et quand on n'a pas faim, on ne mange pas...

Le petit baissa la tête, se coucha sur le sol, essaya de ramener ses guenilles sur son corps chétif, et chercha le sommeil.

Une demi-heure après, le renard n'existait plus.

— Dormons, fit Anspach... Demain, il fera jour...

C'était le signal sans doute. Tous s'étendirent. En cherchant sa place, Thomas rencontra Bernard endormi et lui envoya un coup de pied dans les côtes. Sur le visage de l'enfant, une atroce expression de souffrance.

Mais pas une plainte !...

La nuit est calme. On n'entend que le roulement continu de la mer voisine, dont les flots battent languissamment le pied des rochers, au bas de la route de Pianatella à Bonifacio.

Bernard se tourne et se retourne sur place.

C'est Magdeleine qui est étendue le plus près de lui.

Elle se coule doucement, comme une couleuvre, jusqu'à l'oreille du petit et murmure très bas :

— Qu'est-ce que tu as ? Il t'a fait mal ?...

— Oui, très mal... J'ai comme une brûlure, là...

Et il se mit la main sur son côté, puis reprit :

— Ce n'est pas tout... j'ai faim, Magdeleine ; j'ai bien faim... Je n'ai pas mangé depuis hier... Il veut me faire mourir, bien sûr...

— Pauvre enfant ! murmura la fille attendrie.

Elle allongea le bras, lui caressa les cheveux comme eût fait sa mère, avec autant de tendresse. Mais, tout à coup, elle s'arrêta, une toux rauque la secoua de la tête aux pieds ; elle se retenait pour ne pas éveiller les autres. La toux cessa. La jeune fille avait porté son mouchoir à ses lèvres. Elle le retira taché de sang.

Quand elle eut repris un peu plus de calme :

— Tiens, dit-elle, mange... Je me doutais de ça, vois-tu...

Elle lui passa un gros croûte de pain de châtaigne. Le petit la dévora. Mais ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Comme tu es bonne, Magdeleine... Comme tu prends soin de moi... Si je ne t'avais pas, je serais mort depuis longtemps...

— Oui, dit la fille, peut-être... et quand je ne serai plus là pour te défendre, tu seras bien à plaindre.

— Est-ce que tu songes à nous quitter ?

— Oui, ce ne sera pas long... Je le sens bien là !...

Elle mit, avec un geste navré, sa main sur sa poitrine. La toux rauque, sinistre présage, recommençait. Elle s'arrêta encore et, sur le mouchoir, il y eut une seconde tache d'un rouge pâle.

Petit-Bernard ne pouvait pas comprendre. Mais la voyant rêveuse et triste, il ne voulut pas l'interroger. Soudain, elle se souleva. Elle regarde ses compagnons endormis. Ils ronflent. Personne ne fait attention à elle. Elle se penche à l'oreille du petit et, très vite, d'une voix faible comme un souffle :

— Écoute bien ce que je vais te dire... N'en perds pas un mot...

Quand je ne serai plus là, je crains qu'il ne t'arrive malheur...

— Oui, oui, Thomas et les autres me tueront... Ne t'en va pas...

— Alors, avant de m'en aller, voici ce que nous ferons... Nous nous sauverons... un jour qu'ils ne se douteront de rien... Nous irons

droit devant nous, loin, loin... N'aie pas peur... Je sens que j'aurai assez de force pour t'éloigner d'eux et je ne mourrai que lorsque je te verrai en sûreté... Veux-tu me suivre... aveuglément... partout...

— Si je le veux, ma douce Magdeleine... tout de suite...

— Patience. Il faut attendre le moment. Ici, tout de suite, ce serait trop facile pour eux de nous rattrapper... Demain, ou un autre jour... Aie confiance en moi... Quand je te dirai : "Tiens-toi prêt !" sois sur tes gardes... le moment sera venu... Tu as bien compris ?

— J'ai compris et je n'oublierai rien...

— Bien. Maintenant, dors, mon Petit-Bernard, dors, mon enfant.

— Je vais tâcher, ma bonne Magdeleine.

La jeune fille s'étendit sur le dos, les bras sous sa tête, les yeux vers le firmament bleu où brillèrent d'innombrables étoiles. Bernard eut deux ou trois plaintes encore. Puis, après s'être remué, il ne bougea plus. Sa respiration devint égale. Il murmura, rêvant :

— Magdeleine ! ma bonne Magdeleine !...

Il était endormi.

Le lendemain, à l'aube, ce fut Thomas Anspach qui se réveilla



Mais tout à coup la nourrice s'arrête, elle n'entend plus Georget. (P. 13, col. 2.)

le premier. Un berger passait, grimpant sur la montagne avec des chèvres. Anspach éveilla Bernard d'un coup de pied. L'enfant poussa un faible cri et d'un bond se trouva debout.

Anspach montra le berger :

— Va lui demander du lait...

Bernard partit. Le berger rebroussa chemin et vint aux vagabonds avec ses chèvres. Il eurent du lait en abondance.

Magdeleine fit la toilette de l'enfant, après la sienne. C'était elle qui prenait soin du petit. Magdeleine était grande et maigre, les yeux énormes, noirs, cernés, dans son visage marqué pour une mort précoce. Ramassée il y avait dix ans sur les routes d'Italie par Anspach, elle l'avait suivi par la force des choses. Mais la mort qu'elle savait proche gardait son cœur très tendre et compatissant.

Lorsqu'on eut bu le lait, mangé quelques bribes de pain noir gluant, Thomas Anspach jeta un paquet de hardes sur son dos. Les autres en firent autant. Et la troupe, regagnant la route, prit la direction de Bonifacio où elle se proposait de donner quelques concerts en plein vent, d'y récolter quelque argent et de passer en Sardaigne.

On arriva le soir à Bonifacio.

Le camp fut établi non loin du port, auprès des fontaines où les porteurs d'eau viennent toute la journée, avec leurs ânes et leurs tonnelets, puiser de quoi alimenter la ville, assoiffée dans ses hautes murailles.

Ils passèrent la nuit au milieu des orangers, des citronniers, des figuiers et des oliviers, pendant que la mer déferlait à quelques pas.

Le lendemain ils parcoururent, en organisant leurs concerts, les étroites rues de la vieille cité génoise ; un bateau d'Ajaccio avait amené le matin des touristes ; dans le chapeau de Bernard qui faisait la quête il y eut des pièces blanches, et même une pièce d'or tombée de la main d'une femme.

Quand Anspach vida le chapeau, il eut une grimace de contentement.

Le soir, Bernard alla se coucher auprès des hardes, au camp. Lorsqu'il y avait de l'argent, les vagabonds rentraient ivres. Leur ivresse était brutale et ignoble. Magdeleine, heureusement, le protégeait, refusant de partager les orgies des autres. Mais, ce soir-



Blanche presse l'enfant de toutes ses forces contre son cœur. (P. 14, col. 1.)

là, Magdeleine resta absente, Bernard fut seul. Et quand Magdeleine rentra, elle ne lui adressa pas la parole.

Anspach revint presque aussitôt, soutenant la vieille Marie Hartmann, qui chantait et pinçait de la guitare, en tribuchant. Cette femme, une fois ivre, se montrait impitoyable. Elle épouvantait l'enfant.

Elle chercha un fichu de laine pour s'envelopper les épaules avant de s'endormir, et ne le trouvant pas, prétendit qu'on le lui avait volé ; elle s'en prit à Bernard, tomba sur lui et le battit.

Mais, tout à coup, l'enfant se raidit dans un mouvement de colère et ses deux petits poings, s'abattant sur le ventre de la vieille, l'envoyèrent basculer et rouler à dix pas.

Anspach et Frédéric Lüber se mirent à rire.

Ils excitèrent la vieille à le battre.

Très pâle, Magdeleine laissait faire. Bernard lui jeta un regard éperdu. Il prévoyait quelque nouvelle torture. Magdeleine détourna la tête comme si elle l'abandonnait.

Le mégère s'approcha du petit qui, tremblant, n'avait plus la force de s'enfuir, et ses mains sèches, aux doigts pareils à des griffes d'oiseaux de proie, s'abattirent sur les épaules de l'enfant. Elle

ne chancelait plus. Elle n'était plus ivre. Elle le maintint sans dire un mot, puis, avisant une courroie, elle s'en empara, le poussa contre un olivier et, en une seconde, l'y attacha, debout, les mains derrière l'arbre.

—Tu dormiras là, mon beau. Ça t'apprendra à être poli...

Puis, assommée par l'ivresse, elle tombe et instantanément s'endort.

Anspach et Lüber ne tardent pas à faire autant.

Magdeleine, assise la tête dans les mains, n'a pas prononcé un mot.

Elle n'a rien vu de la hideuse scène ; elle n'a rien entendu.

Les heures s'écoulèrent. Sous la fatigue de la journée, l'enfant sent le sommeil invincible qui l'alourdit. Mais, atroce torture, toutes les fois qu'il s'endort, les cordes qui l'attachent le réveillent...

Il murmura doucement, n'en pouvant plus, à bout de forces :

—Magdeleine ! Ma bonne Magdeleine !

Elle tressaille. Entre ses doigts filtre des larmes. Bernard ne peut voir.

Il s'imagine qu'elle s'est endormie. Ses tempes battent. Les soubresauts de son cœur le font souffrir. Il lui semble que sur son crâne, sur son front d'enfant, un colosse invisible et barbare appesantit quelque fardeau énorme. Ses yeux brûlent de fièvre. La vie s'en va.

Il dit encore, plus bas, très bas :

—Pitié, ma bonne Magdeleine, pitié !...

Elle se lève, alors. Elle se lève, enfin ! Elle ne dormait pas... D'un pas léger, qui ne fait aucun bruit, elle va auprès de ceux qui dorment... Elle se penche. Elle écoute leur sommeil. Ils sont là, pareils à des morts.

Elle se jette sur Bernard, coupe la courroie d'un coup de son couteau, l'enlève éperdument.

—Es-tu prêt ?

—Oui.

—Veux-tu que nous nous sauvions ensemble ?...

—Oui, oui, oui...

Et il se serre contre elle, l'enveloppe de ses bras, la couvre de baisers.

Et elle ne lui dit plus qu'un mot, un seul, brusquement :

—Viens !

Elle l'emporte. Il n'aurait pas la force de se soutenir, de marcher. Elle l'emporte, elle si faible pourtant. Elle court, hors d'haleine, trébuchant, ne tombant jamais... Elle fuit le camp maudit...

Ce n'est que lorsqu'ils sont dans la campagne qu'elle s'arrête, qu'elle pose l'enfant sur la terre.

—Pourras-tu marcher ?

—Oui, avec toi, aussi longtemps que tu voudras...

Elle lui prend la main, le guide dans les ténèbres. Un bruit sourd vient parfois jusqu'à eux. C'est la mer. Il s'en rapprochent. Et bientôt, ils se trouvent dans une petite anse, où se balance une tartane de pêche, à l'abri, invisible entre de hautes falaises qui sont si blanches qu'elles ressemblent à de gigantesques fantômes.

—Il faut passer la nuit dans les environs, dit la jeune fille. Je me suis entendue avec le patron, un contrebandier sarde du nom de Bartolomeo. Il nous prendra demain soir à son bord et nous déposera à Porto, où il se rend. De là, nous irons n'importe où, en Corse, jusqu'à ce que nous regagnions la France.

—Mais si Anspach nous retrouve ?

—C'est à nous d'être plus adroits que lui et de nous cacher.

Ils dormirent au milieu des roches dans une anfractuosité où rien ne les dérangerait. Le matin, Bartolomeo vint à terre, Magdeleine s'approcha et lui dit :

—C'est bien entendu ?

—Pour neuf heures, dit le patron... Mais on paye d'avance...

Magdeleine souleva sa jupe ; il lui fallut en découdre un coin et, dans ce coin elle retira, parmi quelques autres, une pièce d'or de dix francs qu'elle tendit au contrebandier.

—Voici le prix convenu.

—C'est bon... Si vous voulez profiter du canot pour vous rendre à bord... vous vous y cacherez plus facilement que sur le rivage.

Le conseil était bon : Magdeleine le suivit. Cinq minutes après, on les hissait sur le pont de la tartane.

Le soir, à la nuit, des hommes apportèrent, à dos de mulets, des colis mystérieux. Puis, quand le chargement fut fait et comme la brise fraîchissait, Bartolomeo donna l'ordre de lever l'ancre. L'appareillage était très simple. La maîtresse voile de la tartane, triangulaire, n'exigeait pas grands efforts. Elle se tendit au vent et le bateau s'anima soudain, glissa, ondula, pareil à un être vivant.

Il était neuf heures et demie environ.

La lune venait de se lever ; le ciel était pur, la nuit claire.

Tout à coup, Bernard retint un cri d'épouvante et se pressa contre

la jeune fille. Ses yeux hagards fixaient un point sur la côte qu'ils venaient de quitter. Et son bras, tremblant, l'indiquait à Magdeleine.

—Regarde ! regarde ! ils nous voient... Ils nous retrouveront...

Deux hommes et une femme, Anspach et les autres, se détachaient là nettement sur des roches nues toutes blanches. Ils avaient retrouvé la piste des fugitifs. Une demi-heure plus tard ceux-ci étaient perdus.

Magdeleine eut un rire insultant et tendit le poing vers le groupe :

—Adieu, sauvages ! Adieu pour toujours !

Et son outrage arriva sans doute jusqu'aux oreilles d'Anspach, car il eut un geste terrible des deux poings crispés levés vers le ciel.

Si loin qu'il se trouvât et bien qu'il fût à l'abri, Bernard tressaillit :

—J'aimerais mieux mourir que de retomber entre ses mains...

La tartane filait ; les rochers blancs disparurent, avec le groupe sinistre, dans un brouillard intense qui se leva. Vaguement, à quelques kilomètres, les lumières du port de Bonifacio perçaient la brume.

Alors seulement Magdeleine respira. Elle se mit à chanter, à rire, attira Petit-Bernard, l'embrassa passionnément.

—Nous sommes sauvés, petit, sauvés ! redisait-elle.

Pendant la journée du lendemain, la tartane traîna le filet, comme un honnête bateau de pêche, mais, dès que la nuit redescendit, la voile triangulaire s'enfla et, quelques heures après, dans une crique jusqu'aux bords de laquelle dégringolait toute une forêt de chênes verts, de châtaigniers et d'oliviers, la tartane jetait l'ancre.

Bartolomeo ôta poliment son chapeau :

—J'ai rempli mon engagement, dit-il... D'ici à Porto, vous n'en avez que pour une heure de route... la route est là-haut... Allez..., et que la Madone vous conduise...

Magdeleine le remercia. Elle avait quitté le camp avec quelques hardes ramassées en hâte. Elle attacha le paquet sur son épaule avec des cordes. Au milieu des hardes, il y avait une mandoline.

—Ce sera notre gagne-pain, avait-elle dit...

Un canot les déposa sur le rivage. Ils grimpèrent droit devant eux jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré la route. Mais ils n'osèrent descendre jusqu'à Porto ce soir-là, et, rencontrant au milieu d'une forêt de cistes et d'arbousiers une mesure de pierre, ils entrèrent là. Il n'y avait pas de berger. Ils s'installèrent et dormirent.

Au lever du jour, ils étaient à Porto. C'est un petit port très bien situé mais sans commerce, où ne viennent que de rares bateaux, et qui n'a guère que deux ou trois fois par an des relations avec le continent. Ils n'y restèrent qu'un jour. Magdeleine, devant les portes, ramassa quelques sous. Elle chantait en français, sachant les Italiens détestés dans le pays, et s'accompagnant sur sa mandoline. Les Corses sont rêveurs, poètes. Ils ne sont pas musiciens, mais raffolent de musique. Magdeleine s'informa, prit des renseignements avant de s'aventurer dans l'intérieur du pays. Retourner à Ajaccio, impossible. La troupe y était restée quinze jours. Et qui sait si Anspach, furieux, n'était pas venu les guetter là ? Son but, c'était la Sardaigne, mais la fuite de la jeune fille n'avait-elle pas pu modifier ses projets ?

Magdeleine le pensait, mais n'en disait rien.

Elle prit son parti pour Corte et Bastia. Elle rencontrerait le long de la route de gros villages où leur vie serait facilement gagnée.

Et allègrement, sans perdre une minute, ils partirent, suivant les chemins fleuris, parmi des forêts admirables avec, devant eux, derrière eux, autour d'eux, des perspectives de montagnes vertes dont les cimes étaient couvertes d'une neige éternelle.

Magdeleine avait les yeux plus brillants, le teint moins terreux, un peu de rose au joues. Elle ne toussait presque plus.

L'enfant trottaient auprès d'elle, joyeux, ses grands yeux bleus tout chargés de reconnaissance, heureux et respirant à l'aise pour la première fois depuis tant de douloureuses années.

Point d'incidents durant la première partie de leur trajet.

La gendarmerie s'occupe peu des mendiants, très rares en Corse ; les musiciens y sont les bienvenus. Ils passaient partout sans obstacle. Les recettes étaient pauvres, les Corses ne sont pas riches et les bergers payaient leur plaisir avec du lait, des châtaignes séchées, du fromage. Mais que leur importait ! A Corte, à Bastia, ils étaient à peu près sûrs de gagner de quoi payer leur traversée, sans avoir besoin de recourir à la doublure de la jupe de la bonne Magdeleine.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à Calacuccia. C'est un des plus gros villages de cette étrange et sauvage contrée du Niolo, uniquement habitée, l'été, par des pasteurs de troupeaux qui, pendant l'hiver, redescendent aux rivages de la Méditerranée. Calacuccia est le dernier des villages du Niolo, avant que le voyageur s'engage dans le formidable défilé de la Santa-Regina dont la traversée dure un jour.

De l'autre côté du défilé, à quelques heures encore, dans un pays

riant, admirable contraste de deux natures ennemies, c'est Corte.

Ils résolurent de se reposer deux jours avant de traverser. La veille, sous l'effet de la grande fatigue, Magdeleine s'était remise à tousser et son mouchoir s'était teinté de taches sanglantes.

Ils étaient arrivés le soir à Calacuccia. Et, comme toujours, ils avaient trouvé l'hospitalité dans une bergerie.

La nuit fut bonne. Le soleil était levé depuis longtemps lorsqu'ils se réveillèrent.

—Oh ! oh ! dit Magdeleine, nous avons fait les paresseux. Il faut regagner le temps perdu...

Elle prit sa mandoline.

Elle allait sortir...

Soudain elle jette un cri de terreur..., un cri de terreur qui a son écho chez Petit-Bernard... Tous deux sont pâles à mourir... Et Bernard, pris d'une crise nerveuse, s'élança dans les bras de la jeune fille...

—Sauvons-nous ! Sauvons-nous !

Sur la route du village, un concert se faisait entendre.

C'était un des airs favoris d'Anspach, et ils venaient de reconnaître le violon du colosse et celui de Lüber, accompagnés par la guitare de la vieille Marie Hartmann...

Personne, dans la mesure ouverte à tous les vents où ils avaient passé la nuit. Ils se coulèrent jusqu'à l'ouverture.

Là, couchés au ras du sol, ils regardèrent dans la rue.

C'était bien Anspach avec les trois autres.

Evidemment, ils avaient retrouvé la piste de Bernard et de Magdeleine, mais savaient-ils que ceux-ci se trouvaient dans le village ?

S'ils l'ignoraient encore, ils ne tarderaient pas à l'apprendre, car on leur dirait bien vite que la veille, un enfant, une jeune fille, joueuse de mandoline, avaient demandé l'hospitalité.

Et qui pourraient être cet enfant, cette jeune fille si ce n'était Petit-Bernard et Magdeleine ?

Ils se sentaient perdus.

Des paysans, hommes et femmes, étaient rassemblés autour des musiciens ambulants.

Anspach avait l'habitude de jouer deux morceaux avant de faire la quête : le premier morceau venait de finir ; Anspach attaqua le second.

Celui-ci terminé, la moindre indiscretion allait mettre les fugitifs à la merci du colosse.

Le morceau de musique durait sept à huit minutes ; c'était un des plus courts du répertoire ; il fallait utiliser ces huit minutes de répit pour sortir de la mesure et s'enfuir sans être vus.

Sans être vus !

Toute la difficulté était là : la troupe d'Anspach s'était arrêtée presque en face de la bergerie !

Magdeleine embrassa le petit.

—Tu n'as plus peur ? Tu ne trembles plus ?

—Non ! sauvons-nous ! sauvons-nous !

—Sois prudent. Nous allons sortir. Nous nous glisserons derrière tout ce monde et nous gagnerons le mur en pierre, de l'autre côté. En bas, c'est le Golo, le torrent qu'on entendait si bien hier soir, tu sais ?... Si nous avons seulement dix minutes d'avance, il ne nous rejoindront jamais dans les rochers de la Santa-Regina... seulement...

—Seulement, ma bonne Magdeleine ?...

—Nous risquons fort de nous y égarer et d'y mourir de faim.

—J'aime mieux mourir, dit résolument Bernard.

Ils sortirent, longeant la muraille à demi effondrée de la bergerie ; on ne fit point attention à eux ; ils restèrent hors de vue pendant quelques pas ; mais, au mur de pierres granitiques qui protégeait les terres du jardin contre l'éboulement dans le ravin du Golo, il fallut, en grimpant, tenter l'escalade.

—Laisse-moi passer la première.

Elle grimpa. Mais quand elle fut en haut, elle s'aperçut qu'elle dominait le toit de la bergerie et que, de la route, on la voyait.

—Viens vite, viens vite !!

Elle s'aplatit sur le mur, tendit la main à Bernard et l'enleva.

Puis ils sautèrent ensemble de l'autre côté, sur les roches, glissant, tombant, se laissant rouler dans une course vertigineuse, parmi les blocs énormes qu'eux-mêmes ils entraînaient et qui, par miracle, ne les touchèrent point.

Ils s'arrêtèrent auprès du Golo, pour reprendre haleine. Le bruit frais des eaux vertes clapotant parmi les galets et les éboulis n'empêchait pas d'entendre ce qui se passait là-haut... vers la route.

Or, là-haut, le morceau venait de finir... avant la fin.

La vieille Hartmann, avec sa guitare, faisait face à la bergerie.

Et, tout à coup, elle avait vu l'apparition de Magdeleine et de Bernard sur la crête du mur...

Ses doigts s'arrêtèrent sur les cordes.

Elle resta bouche béante, les yeux agrandis, stupéfaite... tellement surprise qu'elle ne trouvait pas une parole...

Puis soudain, elle cria à Anspach qui, près de Lüber, se démenait

sur son violon pour le plus effroyable supplice des oreilles corses qui les écoutaient :

—Magdeleine ! Petit Bernard ! là ! là !

Du coup, les violons cessèrent, brusquement. Et sans un mot, sans un signal, les deux hommes et la vieille s'élançèrent vers le mur, l'escaladèrent, laissant les paysans hébétés de ce départ sans cérémonie.

Et une poursuite folle, furieuse, sans merci, commença.

En un instant, Anspach fut au bord du Golo, mais les fugitifs avaient traversé le pont et on les voyait, sur les roches de la rive droite, qui tantôt apparaissaient, tantôt disparaissaient sans jamais se retourner.

Un enfant de sept ans, une jeune fille malade, contre ces deux hommes, la partie n'était pas égale ; la poursuite ne devait pas durer longtemps. Déjà, après une demi-heure, la jeune fille faiblissait, l'enfant se plaignait. Le désespoir seul les soutenait. Autour d'eux, c'était une affreuse solitude, un épouvantable chaos de rochers arides, d'abîmes, de pièges mortels. Plus rien, ni arbres ni arbustes, plus rien que des pierres. Et le soleil, ruisselant sur tout cela, leur brûlait la gorge. Pas une source ! Pas une chèvre ! Pas un être humain ! aussi loin qu'ils regardaient, des pierres !

Il était onze heures du matin.

Jusqu'à ce moment, ils n'avaient rien perdu de leur avance, mais c'était fini. Il fallait se reposer. Leurs pieds étaient enflés et Magdeleine était presque évanouie ; son mouchoir ne quittait plus ses lèvres et, par moments, la torture était si aiguë qu'elle criait.

Au milieu de ces éboulis, où parfois ils étaient à la crête d'un rocher et parfois au bord d'un ravin, ils avaient, du moins, cette chance qu'Anspach ne pouvait les poursuivre à vue, comme il l'eût fait en plaine ou sur une route unie. Le colosse était obligé de s'en fier à son instinct, de se laisser guider par sa fureur, par son désir de vengeance.

—Je ne peux plus ! dit Magdeleine.

Et elle tomba.

Bernard s'agenouilla auprès d'elle.

Lui-même haletait, demi-mort. Toutefois l'horreur qu'il avait d'Anspach fut plus forte que son anéantissement.

Il embrassa la jeune fille :

—En me traînant aux alentours, je trouverai peut-être un abri. Ces roches sont pleines de grottes, de cavernes, nous nous y cacherons.

—Va, et que le bon Dieu te protège. . .

Il revint au bout d'une heure.

—J'ai trouvé un abri. Peux-tu te traîner ? . . .

—J'essayerai.

Elle y réussit. L'espérance lui redonnait des forces.

—Ils auront perdu nos traces. . . ou bien ils ont eu peur de s'égarer. . . Ils ont peut-être regagné le village. . .

Magdeleine ne répondit rien. Elle savait qu'Anspach n'abandonnerait pas la partie si facilement.

Au milieu des roches, Bernard avait découvert une ouverture étroite dans laquelle il s'était glissé ; c'était l'entrée d'une grotte qui allait en s'élargissant et qui prenait jour, au fond, par une sorte de cheminée formée dans un éboulis de roches. La cheminée montait jusqu'au plateau où, tout à l'heure, les fugitifs s'étaient arrêtés, anéantis. En bas de l'ouverture, c'était la roche nue, glissante, à pic, descendant vers un abîme noir au fond duquel régnait un silence de mort. Depuis longtemps, le roulement du Golo ne s'entendait plus. Où étaient-ils ? dans quelle partie de cette effrayante solitude ? Ils ne savaient. Non loin d'eux, hors de portée de leurs mains et tombant en face, dans les profondeurs noires, un mince filet clair d'une cascade. Elle murmurait doucement, avec une sorte de petit gazouillis, mais l'abîme était si profond qu'elle s'y perdait et qu'on ne l'y entendait plus.

—Restons là ! dit Bernard.

Et tous deux, assommés par la fatigue, s'endormirent.

Combien de temps avaient-ils dormi ? La journée tout entière ou simplement une heure ?

Ils ne pouvaient guère s'en rendre compte. Il faisait grand jour encore. Était-ce aujourd'hui ? Était-ce le lendemain ?

Ils étaient reposés. Leurs pieds allaient mieux.

Mais ils avaient soif, ils avaient faim.

Bernard ne se plaignait pas, dans la crainte d'attrister Magdeleine, et Magdeleine resta souriante, en dépit de ses souffrances, pour ne point attrister Bernard.

Ils n'avaient pas de quoi manger. Et entre leur soif ardente et cette jolie cascade aux eaux si claires, si froides, si pleines de tentations ; entre leurs lèvres et cette volupté de boire, il y avait l'abîme.

—Je vais sortir, dit Bernard, je vais remonter là-haut et je tâcherai de trouver. . . un peu d'eau. . . j'ai bien soif. . .

Ce fut sa seule plainte.

Mais au moment où il se disposait à franchir l'étroite ouverture

la jeune fille l'arrêta. Elle levait la tête et semblait écouter. Bernard lui-même tout à coup resta immobile. La grotte, sous des rafales venues d'en haut, recouvrait un peu de fumée. Il y avait donc un être humain, bandit ou berger, sur le plateau ? alors, sauvés ?

Ils se regardèrent. Ce regard voulait dire :

—Sauvés, si ce n'est pas Anspach lui-même !

—Je vais tâcher de m'en assurer, dit l'enfant.

—Prends garde !

Il rampa au travers des éboulis, grimpant par les étroites inter-valles libres que laissaient les rochers dans cette cheminée. Il eut la chance de ne faire rouler aucune pierre sous ses pieds, ce qui eût donné l'éveil. Quand il fut près du plateau, il hasarda la tête, au ras du sol : parmi les blocs de granit, un feu était allumé là. Bernard reconnut le campement d'Anspach et frémit de la tête aux pieds. Il disparut, mais il ne redescendit pas. Les havresacs des trois vagabonds étaient là. Mais les vagabonds n'y étaient pas, et Bernard avait soif, Magdeleine avait faim. Est-ce qu'il ne trouverait pas, dans ces havre-sacs, de quoi boire et de quoi manger ?

Il remonta, hasarda de nouveau un œil.

Non, rien, décidément. . .

Les vagabonds cherchaient sans doute aux alentours et revindraient là, tout à l'heure, pour y passer la nuit.

Le jour baissait. Il pouvait être sept heures, Bernard et Magdeleine avaient dormi tout l'après-midi. Avec la nuit, Anspach allait reparaître.

Il rampa jusqu'au havre-sac de Lüber. C'est Lüber qui est chargé des provisions. Il en retire du pain, une gourde, dans laquelle il entend, quand il l'agite, le glou-glou de l'eau qui va leur sauver la vie. Il ne referme qu'à demi le havre-sac, de manière à laisser croire à Lüber que celui-ci a perdu sa gourde en courant.

Puis il se laisse dégringoler dans les jours des éboulis et retombe auprès de Magdeleine, presque évanouie de terreur en ne le voyant pas revenir. Sur un mot, il lui tend la gourde, avec un sourire :

—C'est celle de Lüber ?

Elle boit. Il boit ensuite. Puis ils se jettent sur le pain, goulument.

Ils ont à peine fini de manger qu'ils entendent en haut des pas, des jurons. Les vagabonds reparaissent. Ils ont perdu la trace des fugitifs. Eux aussi sont brisés de fatigue.

La cheminée sert de conduit auditif à tout ce qu'ils disent ; rien de ce qui se passe sur le plateau n'échappe aux fugitifs.

Lüber a cherché sa gourde, mais de gourde, point. Il jure. Anspach et lui se battent. La vieille gémit, en recevant des horions.

Et Petit-Bernard, sous terre, rit silencieusement.

Bientôt, plus de bruit. Ils dorment. On les entend ronfler.

—Faisons comme eux, dit Bernard. . .

Et imitant la grosse voix d'Anspach et le signal de tous les soirs :

—Demain il fera jour ! . . .

VII

Le lendemain, quand les fugitifs s'éveillèrent, le silence régnait partout. Bernard, en grimpant, s'assura que le plateau était désert. Les vagabonds étaient partis.

Avait-ils abandonné toute poursuite ? . . .

Magdeleine secoua la tête. . .

Anspach était parti de bonne heure à travers la montagne, son œil d'oiseau de proie scrutait les moindres coins mais comme il ne connaissait pas le pays, il avait soin de prendre des points de repère qui devaient lui permettre de ne pas s'égarer.

Pendant toute la matinée, ils cherchèrent ainsi.

Vers une heure, après s'être reposés, ils rencontrèrent tout à coup dans un sentier de mulets un Corse en haillons, à fièvre et rude mine, au visage terreux, aux yeux noirs brillants de fièvre ; il avait un fusil à deux coups armé sur son bras, le carnier au côté, avec la poire à poudre. A la vue des étrangers, surpris, il avait mis son fusil en joue. . . C'était un réfractaire, un de ces bandits qui ont fait à la Corse une si étrange célébrité. . . Depuis dix ans, la gendarmerie le recherchait pour cinq meurtres qu'il avait commis par jalousie et par passion. On ne lui reprochait aucun vol.

Il s'appelait Giuseppe. Il avait trente-cinq ans.

Lorsque le bandit eut compris à qui il avait affaire, son fusil s'abaissa. Il se rangea le long du sentier et ôta poliment son chapeau.

Anspach s'arrêta :

—Vous n'avez pas rencontré un enfant et une jeune fille à la poursuite desquels nous courons depuis hier ? . . .

—Pourquoi les poursuivez-vous ? dit Giuseppe d'une voix rude.

—La jeune fille et l'enfant m'appartiennent. . .

—Ce sont vos enfants ?

—Non. . .

—Alors, ils sont libres... S'ils ne veulent pas de vous, pourquoi les y contraindre?... Adieu...

—Sauvage ! murmura Anspach.

Giuseppe comprit.

Une colère dans ses yeux noir. Un geste nerveux de ses doigts à la poignée de la crosse de son fusil.

Et tout à coup, avec une ironie suprême :

—Vous êtes aveugles et vous êtes sourds. L'enfant et la jeune fille ont dormi près de vous cette nuit, à la cascade de Pianera... C'est l'enfant qui a pris la gourde de l'homme au violon et du pain dans son havre-sac.

Et il disparut d'un bond, avec un rire silencieux...

Anspach et Lüber se regardaient, pâles de rage...

Non loin de là, au travers d'une descente rapide de roches, Bernard et Magdeleine venaient de s'arrêter.

Magdeleine était dans un épuisement complet.

—C'est fini, je n'irai pas plus loin, je vais mourir...

Depuis une demi-heure, il la soutenait, lui, le petit, lui, l'enfant. Puis elle s'était écroulée, brusquement, étouffée, la poitrine râlant.

Il versa sur les lèvres de la malade ce qui restait d'eau dans la gourde.

Et Magdeleine, en le remerciant avec un sourire navré :

—J'avais pourtant juré de te mettre hors de son atteinte...

Alors, il s'étend auprès d'elle. Et sous ce soleil implacable, réverbéré par toutes ces roches granitiques qui sont autant de foyers, il attend la mort qui le prendra quand elle prendra Magdeleine... Leurs tempes battent avec violence... Déjà ils n'ont plus la notion de la vie... Et ils n'entendent pas derrière eux des hurlements de joie féroce...

Ce sont des cris d'hommes et l'on dirait une meute déchaînée.

En même temps, Anspach, Lüber et la vieille Hartmann les ont rejoints, s'abattent sur eux comme des vautours...

La vieille s'acharne sur Magdeleine, pendant que le colosse roux, le genou sur la poitrine de l'enfant, le meurtrit de coups de poing...

Soudain, là-haut, d'en haut d'une roche un appel strident :

—L'homme !

Tous trois, ils se relèvent, regardent.

C'est Giuseppe, debout, immense sous le ciel, le fusil près de l'épaule.

—L'homme, que t'a fait cet enfant, pour le martyriser?... Et toi, vieille chouette, que t'a fait cette jeune fille qui est mourante ?

Anspach eut un geste insultant :

—Va-t'en au diable !

Giuseppe eut un sourire silencieux, épaula. Puis, gravement :

—L'homme, je ne veux pas ta mort, mais je veux que ces enfants, que tu tortures, restent libres...

On entendit une détonation qui vibra cent fois dans les échos de la Santa-Regina...

Elle fut suivie d'une autre, qui résonna de même.

Anspach et la vieille, chacun une jambe brisée, roulèrent sur le sol en hurlant, les doigts accrochés aux roches.

En même temps, Magdeleine, à laquelle ce secours providentiel avait rendu un peu de forces, Magdeleine se relevait, s'appuyant sur Bernard.

Et pendant que Lüber s'empressait auprès des blessés, ils disparurent.

En bas du ravin, Giuseppe les attendait, les mains sur son fusil.

—Descendez ce sentier de mulet. Vous trouverez en bas le Golo. Vous le suivrez dans la direction de l'est. Il vous conduira hors du défilé. Adieu. Et que la Vierge vous garde, Giuseppe ne sera pas toujours là.

Quand ils voulurent le remercier, il avait disparu...

Deux mois encore de misères, d'aventures, de bonne et de mauvaise chance, et Magdeleine et Petit-Bernard s'embarquaient à Bastia pour regagner la France.

Quinze heures après, ils étaient à Nice.

VIII

Ils passèrent sur la côte, entre Marseille et la frontière italienne, tout le long de cette côte adorable, région du soleil et des fleurs, qui venait, depuis deux ou trois ans, d'être concédée à la France. Ils y vécurent une partie de l'été, parcourant les villages. Puis ils remontèrent en suivant le pied des Alpes, et, vers la fin de juillet, ils se trouvaient en Savoie.

Comme la saison n'était pas encore très avancée et comme d'autre part, le soleil retenait encore, sur les rives du lac, les touristes amoureux de bien-être, aussi bien qu'il retenait, à Chamounix et dans tous les pays d'ascension, les voyageurs épris des neiges éternelles, ils avaient calculé qu'ils pouvaient amasser quelque argent.

Et, l'hiver venu, ils passeraient en Italie, le pays de Magdeleine.

Ils parcoururent donc les jolies villes étagées tout le long des rives du lac, passèrent devant les châteaux ensevelis dans leur luxe et leur félicité.

D'une station à une autre station, ils montaient sur les bateaux, qui font le service de la côte et payaient leur courte traversée en quelques morceaux de musique.

Magdeleine ne manquaient pas de talent sur la mandoline, et ses grands yeux noirs, cerclés de bleu, marqués pour la mort précoce, attiraient l'attention, éveillaient l'intérêt.

Un soir, ils étaient montés sur la *Ville-de-Genève*, qui, partant de la rive française, allait, en faisant escale à plusieurs stations, aborder et verser ses voyageurs à Genève.

La soirée était splendide, d'une douceur infinie.

Magdeleine et Bernard admiraient, silencieusement, toute cette nature aimable, à la grâce et à la beauté de laquelle les lointaines montagnes prêtaient leur puissance et leur majesté.

—Comme c'est beau, murmura Bernard, serré contre son amie.

Le bateau filait dans les eaux calmes incendiées par le soleil couchant, et les passagers allaient et venaient, presque sans bruit.

—Oui, très beau... C'est un admirable pays...

Et elle ajouta, pour elle-même, très bas :

—J'y voudrais bien mourir...

Du doigt, Bernard montra tout à coup un palais dont la façade blanche éclatait au milieu d'une ceinture d'arbres et de fleurs :

—Oh ! regarde, Magdeleine, celui-là, celui-là, surtout !

Un vieillard obligeant, qui les regardait avec un sourire, leur dit :

—On l'appelle le Palais des Roses, mon enfant... et ce palais, où bien sûr, vous voudriez vivre, n'abrite pourtant pas le bonheur...

Tenez, regardez, sur ce fauteuil cette jeune femme si pâle, si belle et si triste... Elle s'appelle Mme de Pervençère... Ce palais lui appartient... Il y a sept ou huit ans, elle a perdu son mari...

et il y a cinq ou six ans, on lui a volé son enfant... Vous êtes plus heureuse qu'elle dans votre misère, malgré son immense fortune.

Le regard de Magdeleine et de Bernard se tournèrent vers la jeune femme.

Oui, elle était bien belle, paraissait si douce et si tendre ! Ses yeux fixes, semblant contempler en elle-même, ne voyaient rien de ce qui se passait autour d'elle, aucun de ceux qui étaient là...

Un homme, debout auprès de son fauteuil, la regardait : Gaston.

—Pauvre femme ! dit Magdeleine.

—Joue-lui quelque chose, dit tout bas Bernard. Cherche parmi tes morceaux ce que tu as de plus doux et de plus tendre.

—Oui, cela bercera son rêve.

Elle préluda. On fit cercle... Puis, elle joua... Et il sembla que toute la tendresse de ce cœur de jeune fille, unie à toute la pitié de ce cœur d'enfant, passait dans ses jolis doigts agiles, courant sur les cordes de la mandoline.

Blanche n'était pas endormie et pourtant elle rêvait.

Elle rêvait que, huit ans auparavant, son bonheur avait été brisé... Poursuivant un noble but, une pensée généreuse, Renaud, son mari, l'avait quittée... Et elle le devinait en rêve, dans les terribles solitudes où il était allé chercher de la gloire, de la renommée, où il avait voulu porter très loin le nom de la France.

Elle le suivait dans sa marche triomphale... au milieu d'atroces périls, avec la faim et la soif pour compagnes, avec le cortège des trahisons et des embûches... Pourtant, il résistait... Elle le voyait, en son rêve, victorieux malgré tout, songeant au retour, songeant à sa chère Blanche aimée... déjà revenant, lorsque tout à coup descendait sur lui un hideux fantôme : la mort...

Et chose étrange, dans ce rêve bizarre, ce fantôme n'était pas seul, ce fantôme de la mort, la victorieuse terrible, était esclave : deux enfants, deux anges, volaient au-dessus de la mort et la tenaient enchaînée et la mort n'atteignait pas Renaud... Dans un de ces enfants, elle reconnaissait les traits de son Georges... de son Georget perdu !... L'autre, qui avait le même âge, avait aussi les mêmes traits, mais c'était une petite fille... Et en elle, Blanche, dans son rêve, reconnaissait Fanchon... l'enfant vue chez Catherine...

Pourquoi ce fantôme de mort enchaîné ? Et pourquoi ces deux anges qui semblaient frère et sœur ?

C'est ainsi qu'elle rêvait...

Et berçant son rêve, Magdeleine, doucement, derrière elle, la bonne Magdeleine au grands yeux noirs chantait :

Quand de la nuit l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau,
Tu me montrais après l'orage
L'éclat prochain d'un jour nouveau :
Tu me disais : A la souffrance,
Le dernier bien qu'on doit ravir,
C'est l'espérance
En l'avenir.
Sans espérance
Mieux vaut mourir...

Blanche l'entendit, ce mot divin : l'espérance.

Elle baisa lentement la tête et repartit dans son rêve.

Elle rêvait que le grand désastre était venu et que, sur le sable, dans les dunes brûlantes, Renaud, inanimé, gisait. La trahison avait abattu son courage. Il était assassiné. Rigide, les yeux vers le ciel, il semblait reprocher à Dieu son injustice.

Et déjà attirés par cette proie, venaient les hôtes voraces du grand désert, les chacals et les hyènes.

Pendant qu'au-dessus, dans l'éther infini, planaient les vautours. Horreur !

Mais, soudain, reparaissaient les trois fantômes : la mort enchaînée par les deux enfants...

La mort, ricanant, hideuse ; les enfants avec un sourire d'anges. Et Renaud s'agite, Renaud étend les bras, Renaud se soulève.

Dieu n'a pas été injuste jusqu'au bout : Renaud n'est pas mort... Et derrière Blanche qui rêve, la douce voix de Magdeleine :

Grâce à tes soins, quand ma paupière
En se rouvrant a pu te voir,
J'ai condamné ma vie entière
A la douleur, au désespoir.
Et cependant à la souffrance,
Le dernier bien qu'on peut ravir,
C'est l'espérance
En l'avenir.
Sans espérance,
Mieux vaut mourir...

Blanche frissonna encore et une expression de vague bonheur se refléta sur son visage pâle.

Mais elle continua son rêve.

Debout, Renaud retombait dans les mains des tribus errantes... Il souffrait mille tortures... Des années, des années, des années se passaient... Et son pauvre corps n'était plus qu'une plaie... Et sa poitrine n'avait plus qu'un souffle... Longtemps, il avait espéré que l'on apprendrait sa captivité, que l'on viendrait à son secours... Puis, rien, rien, jamais... Et alors, de son cœur s'envolait un reproche : "Blanche, Blanche, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Et de ce cadavre vivant, la tribu, un jour, avait voulu se débarrasser. Le chef lui avait dit : "Tu mourras à la chute du jour, quand le soleil, vers le couchant, disparaîtra, ensanglanté dans les sables du Sahara... Prie ton Dieu... Ta dernière heure es venue !..."

Mais, volant dans le ciel, et pour la troisième fois, les trois fantômes apparurent...

La mort, hideuse, étendait ses mains décharnées vers Renaud.

Mais une triple chaîne de fer lui liait les bras et les jambes, et les deux anges roses, les fantômes de Fanchon et de Georget la traînaient victorieusement en esclavage...

Et, doucement, derrière Blanche, la douce voix de Magdeleine, pendant que le bateau glissait sur le flot bleu, pendant que le soleil baissait, pendant que la nuit rendait obscures les rives du lac, et que déjà disparaissaient les villes et les villages, et le merveilleux Palais des Roses, doucement la douce voix de la fille aux yeux noirs chantait :

Va, ne crains pas, l'ingratitude
Ne saurait désunir nos cœurs,
Et calme cette inquiétude
Qui te fait verser tant de pleurs ;
Car, tu le sais, à la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir,
C'est l'espérance
En l'avenir.
Sans espérance,
Mieux vaut mourir !...

Blanche se réveilla... Elle tira d'un sac son porte-monnaie, en fit tomber dans sa main des pièces d'or, les tendit à Gaston :

— Donnez ceci à cette chantouse... Elle m'a fait du bien...

Magdeleine et Bernard disparurent dans la foule. Mais Bernard était attiré vers Mme de Pervençère. Il ne cessait de la regarder. Des larmes venaient à ses yeux. Il ne savait pas pourquoi. Cependant, il n'était pas triste. Au contraire, tout son petit cœur était plein d'une émotion délicieuse... Magdeleine lui dit très bas :

— Pourquoi la regardes-tu ? Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas ! Son visage est si doux, ses yeux si tristes... Oh ! Magdeleine, je voudrais qu'elle m'embrasse !...

Gaston avait à peine fait attention à Bernard. Du reste, l'eût-il remarqué, que rien ne lui eût rappelé, dans ce petit garçon, l'enfant de deux ans autrefois disparu.

Il s'était rapproché de Mme de Pervençère et se tenait debout auprès d'elle. Il la contemplait ardemment. Il n'avait pas encore osé lui avouer son amour criminel. Il avait vu le souvenir de Renaud toujours présent à l'esprit de Blanche, malgré les années qui s'écoulaient. Il attendait que le temps eût accompli sa triste besogne en effaçant ce souvenir. Et il se prononcerait. Or, il s'imaginait, depuis quelques mois, qu'il touchait enfin au but, que dans le cœur de Blanche ne vivait plus l'espoir si longtemps caressé de revoir son

mari. L'heure était-elle enfin venue pour lui ? Il le crut. Il aimait Blanche avec un amour centuplé peut-être de toute la haine que la jeune femme eût éprouvée pour lui si elle avait connu ses crimes ?...

L'aimait-elle ? Parfois, l'insensé, il se l'imaginait en surprenant les regards très doux de la jeune femme attachés sur lui avec une sorte de persistance mystérieuse... Alors, il avait voulu faire son aveu... mais une parole tombée de ces lèvres expliquait le regard et glaçait l'aveu.

— Comme vous lui ressemblez, Gaston !

Elle pensait à Renaud et dans les traits du frère essayait de retrouver, pour un fugitif soulagement de sa douleur, les traits de son mari.

Mais depuis de longs mois, plus d'allusions. Il espérait.

Il se pencha vers Blanche, lui prit doucement la main. La main de la jeune femme était froide. Celle de l'homme était fiévreuse et brûlante. Elle sembla ne s'apercevoir de rien. Elle écoutait le clapotement des flots bleus frangés d'écume, que l'avant du bateau écartait avec une mollesse voluptueuse.

— Ah ! Blanche, Blanche ! murmura-t-il d'une voix brisée.

Alors, elle leva les yeux sur lui, ne se doutant guère, la pauvre mère au cœur meurtri, que cet homme la souillait de son désir.

Et elle lui dit très bas :

— Je viens de faire, tout éveillée, un étrange rêve... J'ai revu Renaud, Renaud blessé, Renaud agonisant, Renaud torturé, mais Renaud vivant, vivant, entendez-vous ! et que l'espérance ne quittait pas...

Il tressaillit, lâcha la main qu'il tenait et ses yeux eurent une atroce expression de haine.

Blanche, sans aucun soupçon, continuait :

— Et deux anges paraissaient veiller sur lui, ne l'abandonnaient jamais... Deux anges, deux enfants, un petit garçon, une petite fille... qui semblaient frère et sœur ; chose étrange... et dont les traits étaient pareils.

Le traître l'écoutait, haletant, une sueur froide au front.

Blanche disait, revivant son rêve :

— L'enfant c'était Georget... L'autre... la petite fille...

— La petite fille ? interrogeait sourdement Gaston, penché sur elle, comme pour surprendre plus vite ce secret.

— C'est une aventure singulière et que je ne vous ai point racontée... Vous m'auriez traitée de folle... et pourtant je n'étais point folle... Lorsque je cherchais Georget, autrefois, après sa disparition, je rencontrai une fillette de son âge, dont les traits étaient ceux de mon fils... on eût dit vraiment sa sœur... J'en eus, un moment, la vision... Hélas ! l'enfant était celle d'une pauvre veuve... Ce n'était pas mon Georget.

Le cœur de Gaston battait avec force. Ses tempes bourdonnaient.

Dans les neiges de l'abîme, au fond des gorges du Trient, la fillette qu'il avait trouvée morte, ce n'était pas la fille de Blanche... La fille de Blanche avait disparu !... Qu'était-elle devenue ?... Quel miracle l'avait arrachée à l'affreuse mort ?... Qui l'avait recueillie ?... Et voilà qu'il apprenait maintenant que, sans le vouloir, la mère s'était vue en présence de son enfant ?...

Il essaya de raffermir sa voix :

— Le nom de cette femme, Blanche... son nom ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Vous vous rappellerez, du moins, le nom du village ?

Elle resta longtemps silencieuse. Elle cherchait, faisait des efforts visibles pour se souvenir et souffrait.

— Non plus, dit-elle... C'était quelques chalets dans la montagne en Suisse, très isolés, très loin... Depuis trois jours j'errais au hasard, partout, cherchant mon pauvre Georget, le demandant à tous, mais sans m'inquiéter des hameaux que je traversais...

Il ne répliqua rien et, pour ne pas éveiller ses soupçons, ne l'interrogea plus. Blanche, elle, murmurait :

— Les deux fantômes des anges roses... Pourquoi étaient-ils deux ?... Pourquoi ? Pourquoi se ressemblaient-ils aussi ?

Elle s'abîma dans sa rêverie.

Mais, presque au même instant, le bateau abordait au quai de Genève, près du pont sur le Rhône. Elle ne s'en apercevait pas. Gaston lui toucha légèrement l'épaule.

— Blanche, nous sommes arrivés.

En cette minute, la voix douce de la chantouse, qui tout à l'heure avait bercé son rêve, revenait à son imagination et elle entendait cette promesse d'espoir, que Magdeleine avait choisie tout exprès, devant cette douleur de mère et de femme, pleurant son enfant et pleurant son amour :

Car tu le sais, à la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir
C'est l'Espérance !

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

XXII

(Suite)

Sans répondre, le jeune homme marcha vers la porte, la ferma et mit la clef dans sa poche.

—Que faites-vous donc ? lui demanda le Portugais étonné.

—Vous l'avez vu ; j'ai fermé la porte.

—Ah ! ça, est-ce que vous êtes fou ?

Pourquoi avez-vous fermé cette porte et mis la clef dans votre poche ?

—Pourquoi ? Pour vous empêcher de sortir.

—Hein, vous dites ?...

—Que vous ne sortirez pas d'ici ce soir.

—Mais c'est de la démente ! exclama José Basco.

Voyons, continua-t-il, qu'est-ce qui vous prend ? Que signifie cette plaisanterie ?

Le front plissé, il s'avança vers Ludovic. Alors seulement il s'aperçut que le jeune homme était affreusement pâle.

—Encore une fois, qu'avez-vous ? s'écria-t-il ; répondez, expliquez-vous !

—Je n'ai aucune explication à vous donner, répondit le comte de Montgarin d'une voix frémissante. Je vous ai promis de vous montrer quelque chose, regardez.

Il bondit vers le lit, prit les deux épées et en jeta une aux pieds de José Basco en lui criant d'une voix impérieuse ;

—Aventurier portugais, ramasse cette arme et défends-toi !

Ces paroles produisirent sur José Basco l'effet d'un coup de fou-dre.

Saisi de terreur, livide, jetant autour de lui des regards d'insensé, il recula jusqu'au fond de la chambre.

Il comprenait. Ainsi le comte de Montgarin l'avait trompé ; et lui, l'homme habile, n'avait rien deviné, rien soupçonné. Les yeux démesurément ouverts, pantelant, atterré, presque fou, le front couvert d'une sueur froide, il restait écrasé sous le regard terrible du jeune homme.

—Eh bien, eh bien, fit Ludovic ! avec une ironie mordante, on dirait que vous avez peur, don José, comte de Rogas.

José Basco se redressa comme s'il eût reçu un coup de fouet et son regard s'éclaira d'une lueur sombre.

—Misérable ! prononça-t-il sourdement,

—Tu as raison, répondit Ludovic ; oui, je suis comme toi un misérable et un infâme, puisque je suis ton associé et ton complice, le complice d'un voleur et d'un assassin !

A bas le masque ! continua le jeune homme d'une voix éclatante. Tu n'es pas comte de Rogas ; il n'y a plus de Rogas en Portugal ; tu ne possèdes ni château ni domaine ; tu n'est qu'un vil aventurier, un audacieux coquin... L'argent que tu as, tu l'as volé au jeu comme tu as volé le nom glorieux des comtes de Rogas pour le couvrir d'opprobre et le déshonorer. Je ne te demande pas quel est ton véritables nom, je n'ai pas besoin de le connaître ; mais un nom qui t'appartient et que nul ne peut te contester, c'est celui de bandit !

Les poings serrés, l'œil menaçant, José se courba, s'appuyant sur ses jarrets, prêts à bondir sur Ludovic pour la saisir à la gorge...

—Prends garde, José, prends garde, tu vas te piquer, ricana le jeune homme, en lui représentant la pointe de son épée.

José Basco recula.

—Mon cher cousin, reprit le jeune homme de sa voix railleuse, je pouvais vous laisser aller ce soir chez la baronne de Waldreck ; c'est là que vous deviez être arrêté ; mais j'ai réfléchi et me suis dit que je devais faire quelque chose pour vous qui avez tant fait pour moi. Ah ! vous pouvez me remercier... Vous n'irez pas en prison ; on ne verra pas le comte de Rogas devant la cour d'assises ; je vous sauve du bague, et peut-être de l'échafaud.

José Basco eut un mouvement d'impatience et de colère.

—Allons, allons, ne vous impatientiez pas, continua Ludovic, je n'ai plus que ceci à vous dire : en ce moment même, Morlot et ses agents pénètrent dans le clos de la Belle-Bonnette. Ils vont délivrer Maximilienne de Coulange : ils vont s'emparer de Des Grolles et de Sosthène de Perny pour les livrer à la justice. Moins heureux que vous, mon cher cousin, vos deux complices seront jugés et condamnés. Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à ce dénouement...

Voyons, dites, n'ai-je pas bien joué mon rôle ? Je suis votre élève, José, et j'ai tenu à vous faire honneur.

Il y a trois jours je vous disais : Tout est perdu ! Maintenant, le croyez-vous ? C'est demain que je devais ramener triomphalement Maximilienne à l'hôtel de Coulange. Eh bien, je n'en ai pas voulu ; j'ai compris que c'était assez de mensonge et de honte. C'est ce soir que Maximilienne sera rendue à sa mère désolée, et c'est Lucien de Reille qui la ramènera à l'hôtel de Coulange. Je l'aime, je l'adore ; mais elle sait que je l'ai trompée et elle me méprise. D'ailleurs, complice des hommes qui ont tenté trois fois d'assassiner son père, le comte de Montgarin, devenu un misérable, un infâme, n'a plus le droit de penser à elle. Maximilienne aimera Lucien de Reille. Il n'est pas indigne d'elle, lui, son honneur est sans tache !

Après un court silence, il reprit d'une voix vibrante :

—Quand vous êtes venu à moi, comme un démon tentateur, j'étais au bord d'un abîme ; vous m'avez empêché d'y rouler pour me précipiter dans une autre plus profond et plus sombre. J'étais ruiné, à bout de ressources ; mais il me restait encore ce que j'ai toujours considéré comme le bien le plus précieux : l'honneur... J'allais me tuer, vous avez retenu ma main. Ah ! vous vous êtes bien gardé, alors, de me faire connaître vos combinaisons ténébreuses, vous saviez que j'aurais repoussé vos propositions avec indignation, que je n'aurais point accepté votre marché infâme ! Entre vos mains je suis devenu un instrument, et vous avez fait de moi un misérable... Vous m'avez empêché de me tuer pour me déshonorer !... Je me trouve de nouveau en face du suicide ; il faut que je meure ! Et chose horrible à penser, aujourd'hui ma mort ne peut plus sauver mon honneur !

Maintenant, voici ce que j'ai résolu. Ecoutez : nous allons nous battre jusqu'à ce que l'un de nous tombe mort. Ce sera le jugement de Dieu. Si vous me tuez, vous m'épargnez la peine de me faire sauter la cervelle. Dans ce cas, vous ouvrirez cette porte et vous prendrez la fuite. Personne ne se trouvera devant vous ; j'ai éloigné les domestiques, ils ne rentreront qu'à minuit. Comme vous le voyez, je vous offre une chance de salut. Dieu décidera, j'en appelle à son jugement.

Allons, José, l'heure est venue, reprit Ludovic d'une voix creuse, ramasse cette épée et défends ta vie.

—Et si je n'accepte pas ce duel ridicule ? demanda le Portugais.

—En ce cas, répondit sourdement Ludovic, aussi vrai que je suis un maudit et que tu es un scélérat, je te tuerai comme un chien enragé. Mais non, je te connais, José, tu ne me forceras pas à t'assassiner ; tu tiens trop à ta misérable vie pour laisser échapper l'unique chance que tu as de la conserver. Encore une fois, ramasse cette épée et défends-toi !

José Basco resta immobile.

Le comte de Montgarin allongea le bras, et la pointe de l'épée toucha la poitrine du Portugais, qui bondit en arrière.

—Veux-tu te défendre, oui ou non ? cria Ludovic d'une voix terrible.

José ne pouvait plus se faire illusion. A l'air résolu du jeune homme, il comprit enfin que le seul moyen qu'il eût de lui échapper était de le tuer.

—Eh bien, soit, répondit-il d'une voix étranglée, battons-nous !

Il jeta son pardessus, arracha ses gants, se précipita sur l'épée, se redressa d'un bond, et, les yeux étincelants de fureur, il tomba en garde en poussant un rugissement de bête fauve.

—Enfin ! murmura Ludovic.

Les deux lames se croisèrent.

Ce fut un combat terrible, acharné, une lutte de sauvages. Les deux adversaires, également adroits et vigoureux, se poussaient avec rage ; ils ne tenaient aucun compte des règles de l'escrime.

Tout à coup, José Basco poussa un cri rauque, horrible. Serrant encore la poignée de l'épée dans sa main crispée, il tomba à la renverse, raide, les bras en croix. Son corps eut deux ou trois tressaillements convulsifs et ne bougea plus.

Le comte de Montgarin l'avait touché en pleine poitrine. Passant entre deux côtes, la lame de l'épée lui avait traversé le cœur.

José Basco était mort.

—Dieu l'a voulu ! dit froidement le comte de Montgarin.

Il ouvrit la porte de la chambre, mit la clef dans la serrure, en dehors, et referma la porte. Puis, jetant son épée :

—A mon tour, murmura-t-il.

Lentement, il marcha vers le lit. Sans hésiter, sans que sa main tremblât, il prit le pistolet.

—Maximilienne, Maximilienne, s'écria-t-il, en levant les yeux vers le ciel, dans un instant, le comte de Montgarin aura droit à votre pardon !

Il mit le canon du pistolet dans sa bouche, le serra entre ses dents et pressa la détente. Une forte détonation se fit entendre. En même temps, il tomba comme une masse, horriblement défiguré et le crâne ouvert.

(A suivre.)

RÉPERTOIRE DES BALS DE PARIS
Valse des Blondes
 sur les motifs de la Chanson populaire de Harry FRAGON et de Ad. STANISLAS.
 par CH RAITER.



Musical notation system 1: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

Musical notation system 2: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

Musical notation system 3: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

Musical notation system 4: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

Musical notation system 5: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

Musical notation system 6: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

(A SUIVRE)

4

Musical notation system 7: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music. The tempo is marked **Moderato**. The word **PIANO** is written below the staves. The system includes dynamic markings like *accen.* and *do*.

Musical notation system 8: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music. The tempo is marked **VALSE**. The system includes dynamic markings like *pp* and *ff*.

Musical notation system 9: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music.

Musical notation system 10: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music. The word **Ped** is written below the staves.

Musical notation system 11: Treble and bass clefs, key signature of one sharp (F#), 3/4 time signature. The system contains two staves of music. The word **Ped** is written below the staves.

1

2

Musical score for system 2, measures 1-6. The system consists of six staves. The top staff is a vocal line with lyrics. The second staff is a vocal line with lyrics. The third staff is a vocal line with lyrics. The fourth staff is a vocal line with lyrics. The fifth staff is a vocal line with lyrics. The sixth staff is a vocal line with lyrics. The lyrics are: "c'est un jour de samedi".

3

Musical score for system 3, measures 7-12. The system consists of six staves. The top staff is a vocal line with lyrics. The second staff is a vocal line with lyrics. The third staff is a vocal line with lyrics. The fourth staff is a vocal line with lyrics. The fifth staff is a vocal line with lyrics. The sixth staff is a vocal line with lyrics. The lyrics are: "c'est un jour de samedi".

A LA FERME

Pierre avait six ans, et il était encore en nourrice. C'est rare, n'est-ce pas ? aussi avait-il fallu pour cela des circonstances tout à fait extraordinaires. Quand il était né, son père, qui était ingénieur, allait partir par faire de grands travaux en Russie, du côté de l'Oural. Sa femme voulait le suivre, mais on n'osait pas emmener un si petit enfant, à qui le climat ne conviendrait peut-être pas ; plus tard, quand on serait installé, on tâcherait de venir le chercher. On le confia donc à une bonne fermière qui promit d'avoir soin de lui et de l'aimer comme ses propres enfants, et elle tint parole, car Pierre fut parfaitement heureux à la ferme, et s'y porta comme un charme. Il grandit en liberté, comme les petits paysans. Il savait bien qu'il avait quelque part, très loin de la France, un papa et une maman, et même une petite sœur, car il lui était né une sœur en Russie, et c'est même ce qui avait empêché de venir le chercher aussitôt qu'on aurait voulu ; mais comme il ne les connaissait pas, il ne pouvait pas se faire du chagrin de leur absence.

Il avait donc six ans lorsque son père, ayant fini ses travaux, revint en France. "Allons chercher Pierre," lui dit sa femme, dès qu'ils eurent une maison où habiter ; et la petite sœur Thérèse, qui avait quatre ans, répéta, en sautant de joie : "Allons chercher Pierre !"

On partit, emportant de quoi habiller Pierre à la mode de Paris : la maman ne se fiait pas trop au goût de la nourrice. On ne l'avait pas prévenue : à quoi bon ? elle ne quittait jamais sa ferme, ni Pierre non plus, sans doute.

Elle reconnut tout de suite les voyageurs, la fermière Véronique ; et il

Pierre regarda ce beau monsieur, cette belle dame et cette petite fille habillée de dentelle comme la bonne Vierge de l'église, et il les trouva si imposants qu'il fit un pas pour s'enfuir. Mais sa mère le saisit, l'emporta dans ses bras et le serra sur son cœur, sans craindre de salir sa belle robe - et elle baisait ses yeux, ses cheveux, riant et pleurant, l'appelant son fils, son trésor, son amour, son enfant chéri. Pierre commençait à s'approprier. Il se laissa embrasser par son père et par sa sœur ; mais il ne les connaissait pas encore beaucoup. Il ne faudrait donc pas lui en vouloir s'il pensait à son tombereau et au beau sable jaune.

Il y pensa si bien que profitant d'un moment où ses parents causaient avec la fermière, il se glissa hors de la maison... Il avait des jambes de cerf : il fut bien vite à la sablonnière. Thomas continuait tranquillement à entasser du sable dans sa marmite.]

Pierre se mit à creuser activement avec sa pelle pour réparer le temps perdu. Oh ! le beau sable ! comme il faisait bien dans le tombereau !

La petite porte de la haie s'ouvrit, et livra passage à Thérèse. Elle s'ennuyait, elle aussi, de la conversation des grandes personnes, et elle avait envie de revoir son frère. A vrai dire, elle ne le trouvait pas très séduisant, avec ses pieds nus, son vilain chapeau et ses mains noires. Mais sa maman lui avait dit qu'il jouerait avec elle, et que ce serait un gentil petit compagnon ; et sa maman disait toujours la vérité ! Quand on lui aurait lavé les mains, et qu'on lui aurait mis le joli costume de jersey avec un col marin, les chaussettes rayées et le grand chapeau de paille que sa maman avait apportés pour lui, il serait tout de suite beaucoup mieux. Thérèse le cherchait donc, pour faire connaissance et causer avec lui ; car elle n'avait pas encore entendu sa voix : il avait souri, mais il n'avait pas dit un mot.

Pierre la regarda, et lui trouva une figure aimable. Il chercha ce qu'il pourrait bien lui dire, il lui offrit ce qu'il avait de mieux à sa disposition pour le moment : il lui présenta sa pelle.

"Pour moi ?" dit Thérèse étonnée.

Pierre hocha la tête pour dire oui.

"Pourquoi faire ?"

"Jouer," répondit Pierre, se décidant à parler.

"Ah ! il m'a parlé ! Embrasse-moi, mon petit frère. Tu veux bien jouer avec moi ? Qu'est-ce que nous allons faire avec ta pelle ?"

"Ça", et Pierre prenait une pelletée de sable qu'il jetait dans le tombereau.

"Et quand il sera plein nous le traînerons, et nous irons faire un gros tas de sable, dis ? C'est amusant ! je vais mettre mon bouquet dans l'herbe, et je t'aiderai."

Thérèse prit la pelle ; et pour que le tombereau fût plus tôt plein, Pierre se servit de ses mains. Le gros Thomas regarda Thérèse avec des yeux tout ronds : quand il l'eut assez vue, il se mit, pour changer, à vider sa marmite qui était pleine.

Il y eut bientôt un gros tas de sable jaune amoncelé à l'ombre de la haie ; on le



Pierre lui présenta la pelle. (P. 25, col. 2).

fallait l'entendre se récrier : " Ah ! monsieur ! ah ! madame ! qu'il y a donc longtemps qu'on ne vous a vus ! La belle petite demoiselle ! est-elle forte pour son âge ! Vous allez prendre quelque chose : du lait doux ? de la crème ? le pain est fait de ce matin. La petite demoiselle aime-t-elle les crêpes ? Jeannette ! va-t'en vite cueillir des fraises et des framboises au jardin ! Pierre ! Pierre ! Je suis sûre qu'il est fait comme un voleur : si j'avais su que vous arriviez, je lui aurais mis ses beaux habits..."

Pierre, qui s'entendait appeler de tous les côtés, avait fini par se décider à venir. Il s'amusait pourtant bien ! Il avait découvert derrière une haie, une petite sablonnière de beau sable jaune, fin et doux, et il avait traîné sa brouette, ou plutôt son tombereau, véhicule d'aspect très primitif, mais solide, où l'on pouvait mettre tout ce qu'on voulait. Pierre y charroyait tantôt des pierres pour se faire une maison, tantôt de l'herbe pour les lapins, ou toute autre chose dont l'idée lui venait. Ce jour-là, il remplissait son tombereau de sable ; et il avait pour compagnon de jeu le gros Thomas, le plus jeune fils de la fermière, qui travaillait de toutes ses forces à faire entrer le sable à poignées dans une vieille marmite.

"Attends-moi là, Thomas, je vais revenir," dit-il ; et il prit sa course vers la maison, nu-pieds comme il était, coiffé d'un vieux chapeau déformé et n'ayant qu'un gilet sur sa chemise.

"Le voilà, madame ! cria la fermière en le voyant apparaître sur la porte, rouge et ébouriffé. Pierre, c'est ta maman ! c'est ton papa ! c'est ta petite sœur !

façonna avec la pelle pour le rendre bien régulier, et on le crousa pour en faire une maison. Thérèse s'amusait comme une bienheureuse. Pierre s'était tout à fait apprivoisé ; il parlait à sa sœur du poulain, de la jument grise, de l'âne qui portait des paniers pour aller au marché, des poussins, des petits canards, de l'ougeaude, la grande vache qui donnait de si bon lait, des oies blanches, et du jars qui était très méchant.

"Tu as tant de bêtes que ça, ici ?" lui demanda Thérèse avec admiration.

"—Oui ! et bien d'autres. Il y a les moutons, mais ils sont au pâturage, le berger les ramènera ce soir. Et puis il y a les dindons noirs et les dindons blancs. Veux-tu les voir ?"

Thérèse se leva tout de suite, secoua sa robe pleine de sable, et Pierre, abandonnant pelle et tombereau, la guida parmi les merveilles de la ferme. Elle ne s'était jamais tant amusée. Elle sauta de joie au bord de la mare où les petits canards, encore couverts de duvet jaune, nageaient et faisaient la culbute dans l'eau. Elle eut un peu peur des oies qui allongeaient leurs grands cous en ouvrant leurs becs jaunes d'un air menaçant ; mais elle demeura en extase devant la poule blanche et ses onze petits poussins. Pierre en attrapa un qu'il lui mit dans les mains ; alors elle voulut rentrer à la ferme pour le faire voir à sa maman.

"Ah ! vous voilà, mes chéris, dit la maman. Nous parlions justement d'aller vous chercher : il est temps de partir.

"—Oh ! maman, s'écria Thérèse, restons ici, c'est si amusant ! les canards, l'âne, la vache, les poussins, tout ! et je n'ai pas encore vu les moutons !"

LE JEUNE CAPTIF — D'APRÈS ANDRÉ CHÉNIER



L'épi naissant mûrit, de la faux respecté !
Sans peur du Muséum, mon père, avec gaieté,
Là-bas peut voir lever l'aurore...
Et moi, doux chimpanzé qu'on éloigna de lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore !



L'Histoire naturelle aura cause ma mort !
Ils ont voulu savoir si sous le vent du Nord
Je pourrais vivre ; pauvre bête !
Rendez-moi mon Niger... mon pays de Brazza...
Et ne me soignez plus ni pour l'influenza
Ni pour le diabète !

— Va-t'en, qu'il me dit, me chercher *mon saucisson* et *mon pâté*, ou je te tue avec mon fusil.
— Ton fusil ? ton fusil ? je m'en fiche, et je m'en contrefiche, de ton fusil ! Je vas, oui, chercher le saucisson et le pâté, mais ça ne sera pas pour toi, entenda-tu, failli sang de navet !

— Pour qui donc ?
— Pour moi ! et la preuve, tiens, si tu la veux, la voilà.

J' cours au saucisson, et je le mettais sous mon bras, quand il s'amène sur moi, tout hérissé.

— J' t'ordonne de laisser ça.

— Je ne le laisserai pas.

— Tu le laisseras.

— Non !

— Si !

— Non !

— Une fois ?

— Non !

— Deux fois ?

— Non ! non ! non !...

Vlan ! qu'il me flanque une gifle, que je lui saute dessus, et que nous nous empoignons le

La maman se mit à rire.

— Ah ! tu aimerais à être fermière ? Eh bien, tu seras contente ; ton papa va faire bâtir ici une petite maison où nous viendrons tous les ans passer l'été. Pour le moment, il faut nous en aller. Viens, que je t'habille, mon Pierre."

Elle revint bientôt avec Pierre habillé de neuf. On lui avait soigneusement lavé les mains, mais elles n'en étaient pas plus blanches : c'était la faute du soleil.

Il était un peu emprunté dans ses nouveaux vêtements, mais il en prenait son parti, parce qu'il se trouvait beau. Il embrassa la fermière, le fermier, leurs enfants, y compris Thomas qui s'était ennuyé de remplir sa marmite et était venu retrouver la société. "Adieu, adieu !" disaient-ils tous ; et Pierre, leur trouvant l'air triste, commençait à être triste lui aussi.

"En voiture !" dit le papa ; et pour empêcher Pierre de s'attendrir, il le prit sur le siège avec lui et lui mit le fouet entre les mains. Pierre en oublia son chagrin naissant, et se tournant vers la fermière qui s'essuyait les yeux :

"Ne pleure pas, maman nourrice, je t'aime bien et je reviendrai bientôt te voir avec Thérèse... Hue ! dada !"

MME J. COLOMB.

Les Aventures de Mathurin Gonce

MATHURIN-VENDREDI

(Suite et fin)

— Son bonnet ?

— Oui, monsieur, son bonnet, — un vieux bonnet à poil de grenadier, mangé aux mites, que nous avons détérré dans un grenier.

Il s'assoit donc, gravement, sur le caillou, il coiffe son bonnet, il ouvre son parasol, et, comme je le regardais faire en me tenant les côtes de rire :

— Faut que tu t'occupes de ton diner, qu'il me dit, j'ai mis de côté pour moi un saucisson et un pâté.

— Eh ben, et moi ? — que je dis, — quoi c'est, voir, que je me ficherais dans le coco ?

— Toi, qu'il dit, tu peux te faire un goéland ; même que je t'autorise à te pêcher des moules, si le cœur t'en dit... Ah ! si tu trouves des huîtres ou des crevettes, faudra me les réserver.

Du coup, la moutarde me monta au nez, et je me plantai devant lui, les bras croisés.

— Ah ça ! mais, que j'y dis, méchant Robinson de quat'sous, pour qui c'est, hân ! que tu me prends, à la fin des fins ?

— Pour ce que tu es, — qu'il me dit avec un air de mépris, — pour un esclave, et si tu ne m'obéis pas, je te châtierai.

— Me châtier ? oh ! là là ! qui ça ? toi ?

— Oui, moi.

J'y avançai mon poing sous le nez.

— Viens-y donc, un peu pour voir, — que je dis, — capon de poulet !

— Répète !

— Capon de poulet !

On était là, bec à bec, comme deux petits coqs montés sur leurs ergots.

— Répète !

— Capon de poulet ! capon de poulet ! capon de poulet !

Il haussa les épaules.

— Je ne me commettrai point avec un mal blanchi !

— T'as dit un mal blanchi ?

— Oui, j'ai dit un mal blanchi.

— Eh bien ! à ton tour, répète donc ?

Il ne répéta pas ; il haussa encore les épaules.



L'illusion féconde habite dans mon sein...
Du Muséum sur moi les murs pèsent en vain...
J'ai les ailes de l'espérance...
Je songe à ma guénon, chère Kakimoko,
Qui m'attend très fidèle en mangeant du coco,
Doux fruit que l'on méprise en France...

Je songe aux palmiers qui bordent le chemin ;
Je songe à la liane, alors que tout gamin
Je montais, fuyant la famille ;
Alors que, fatigués ou rendus plus prudents,
Les vieux voyaient couler l'eau pure des torrents
Ou faisaient un tour de manille !

crin ; et alors, vous voyez ça d'ici, mon Robinson et mon Vendredi s'administrant une pile en règle. Quelle plumée ! ah ! quelle plumée, mes amis !

Mais, vous pensez qu'il n'était pas de force, le Parisien : en deux temps et trois mouvements je le mate, je le renverse sur mon genou, que j'y accache, — hardi, tiens bon ! — et je me paie la nargue d'y dévorer son saucisson à son nez et à sa barbe, — quand je dis sa barbe c'est une manière de parler, — qu'il en grinçait des dents, vert de rage, oh ! mais vert comme une purée !

Quand j'eus fini, je le lâchai.

— Maintenant, que j'y dis, tu peux aller te pêcher des moules pour ton déjeuner et te faire un goéland !

— Oh ! qu'il dit en se relevant, je te tuerais !

— Voir ! — que j'y dis, — essaie, mon p'tit ; en attendant, bonsoir la compagnie.

Et de m'en sauver de toutes mes forces vers la mer bon vent arrière, — que j't'attends ! Y m'appuie une chasse, y me rattrape, vu qu'il courait encore mieux que moi, nous sautons ensemble dans le canot, qui dérape de la secousse, laissant sur les *Meneux* le fusil, le parasol, le bonnet à poil et le biquet ; Lucien s'affale sur le banc de l'avant, tout essoufflé, j'oriente la voile, je prends la barre, et je remets le cap sur le *Rocher-Troué*, pas plus fier qu'il ne fallait, et mon camarade non plus.

A moitié du chemin, il me regarda en riant ; car il était rageur, mais pas de méchanceté pour un sou.

— Sans rancune ? — qu'il me dit en me tendant la main, — hein Mathurin ?

— Et de ma part, sans rancune, que j'y fit en riant aussi.

Il se gratta la tête.

— C'est le père, quoi qu'y va dire, le père, à notre retour ?

— Bah ! des fois, il ne saura aperçu de rien.

— Mais le biquet ?

— Tè ! que j'dis, y fera des p'tits, le biquet !

Ah ! ouiche ! que le père ne s'avait pas aperçu de notre équipée ! Dès le lendemain, il reconduisait monsieur son fils à Paris, tandis que la mère à moi menait vot' serviteur au père Ringeux, renouveler connaissance avec Lisette et avec Lison. N'ayez crainte, elles me firent la bonne mesure, et j'eus mon compte, faut pas mentir, et ça, pour tout le temps encore que nous avons vécu séparés !

Il y a de ça près de soixante ans bientôt. Comme le temps passe ! il me semble que c'était d'hier ! Allons, monsieur, un coup de *blanche*, et à votre santé je vous souhaite.

— A votre santé, père Mathurin.

MAXIME AUDOUIN.

BOUTIQUE JAPONAISE

Parmi les javelots, les sabres et les casques,
Et les gais éventails peints d'un pinceau savant,
Sous l'œil de gros bouddahs aux postures fantasques,
Mademoiselle Fleur dort sur le frais divan.

A la voir aussi frêle et souple, de vieux masques,
Ridés et craquelés, ont un rire vivant,
Des chiens bleus de Corée et d'horribles tarasques
La guettent cramponnés au soyeux paravent.

Très calme, elle repose. — Et sur son teint de pêche
Ses longs cils font de l'ombre. — Et son haleine fraîche
Souffle un parfum de thé, de menthe et de sautal.

Un rayon d'or mourant baise sa robe mauve,
Sur un socle de laque un bon pélican chauve
La regarde dormir d'un air sentimental.

LOUIS GALLET.

COMMENT AIMENT LES POETES

I

"Eva, je suis pauvre. Non, ce n'est pas assez dire. Un rat d'église serait un baron hébreu à côté de moi. Je suis gueux. Je ne suis vêtu que de loques. Je crève de faim. Ce matin, je n'ai déjeuné que d'une croûte de pain du mois dernier, endormie dans un Dictionnaire grec-français et que j'ai fait attendrir dans mon pot à eau. De quoi dînerai-je ce soir ? Toutes les tireuses de cartes réunies ne pourraient le deviner, ni moi non plus. N'importe : j'ai, au fond du cœur, en fait d'amour, l'opulence d'un sultan d'Asie, et je t'aime avec la violence d'un cyclone qui court sur la mer des Indes.

II

"Riche ! Ah ! si j'étais riche ! Mais, pourtant, il faut s'entendre, Eva. Cent mille livres de rente, je n'en voudrais pas : ce serait un trop petit

LE JEUNE CAPTIF — (Suite et fin)



Et c'est là qu'un matin des barbares m'ont pris,
Pour m'entraîner mourant jusque dans leur pays,
La merveilleuse capitale,
Où, quand la neige tombe, elle croupit dix jours,
Encombrant les trottoirs, couvrant les carrefours
D'une glace municipale !...



O mort !... tu peux attendre... éloigne, éloigne-toi...
Si tu veux me sauver, ô Milne-Edwards, crois-moi,
Plus de quinine et d'ellébore.
Rends-moi le soleil d'or et la paix des déserts,
L'amour de ma guenon et les ailes verts !
Je ne veux pas mourir encore !

denier. Il me faudrait, au bas mot, un revenu de douze millions, un million à dépenser par mois, et, bien entendu, pour plaire à tes beaux yeux. J'aurai alors pour t'emporter, le soir, au bois de Boulogne, un char attelé de six lions, avec un géant nègre comme cocher et un peu sur le derrière deux petites Circassiennes vêtues de soie, de perles, de dentelles, et t'éventant ou écartant les mouches de ton joli visage avec un éventail de plumes de paon.

III

"Déjeuner, goûter, dîner, souper, pas de repas qui ne fût un festin dans le style des fêtes nocturnes de Sardnapale. Comme ces loisirs bachiques étonneraient les naïfs gastronomes ! On irait chercher pour toi les huîtres ressuscitées du lac Lucrin. Je commanderais une omelette faite avec des œufs divins d'oiseaux du Paradis ou d'oiseaux-mouches. Ils te serviraient dans une assiette d'or un salmis formé de langues de faisans et de foies-de-biches sauvages, un mets encore inédit, arrosé de vin de Chypre ou d'un précieux muscat de Nubie que l'esclave écraserait dans une coupe d'onyx.



Je sens le noir frisson pénétrer dans ma moelle...
Ah ! pourquoi remplacer le soleil par un poêle ?
Passant... je suis las de souffrir...
C'est dur de grelotter loin de la bien-aimée...
Voyez ! la neige tombe, et la terre est glacée,
Et je n'ai rien pour me couvrir !



Ainsi triste et pensif chantait le pauvre Edgar,
Au banquet de la vie infortuné lascar...
Et, tristesses désespérantes,
Il n'avait pour témoins de ses moments derniers
Que quelques vieux savants et les palefreniers
D'omnibus du Jardin des Plantes !

HENRIOT.

"Mais, Eva, tout ceci n'est qu'un rêve de rapsode opprimé par le sort, puisque la malignité des dieux veut que je sois plus pauvre que l'Irus d'Homère ; mais, en revanche, j'étale à tes pieds tous les trésors de tendresse que renferme mon cœur de poète."

IV

Cœur usé
Qu'en vain froude
Bruno ou blonde ;
Cœur blasé ;

Quoi donc faire ?
Mon affaire ;
Sommeiller.

Cœur brisé,
De ce monde,
Lie immonde,
Dégroisé !

Las ! je tombe ;
Sers-moi, tombe,
D'oreiller !

JULES DU VERNAY.

LE VIN DE TOKAY

Un chasseur voulait régaler quelques amis. Il appelle son domestique. "Jacques, fais moi avec ce lièvre un civet des mieux préparés ; tiens, voilà une bouteille de vin de Tokay, tu l'en arroseras abondamment. — Suffit, mon maître." Celui-ci sort : Jacques prépare le civet, puis, prenant la bouteille, il goûte au tokay, qui lui semble bon. Un premier acte de gourmandise conduit à un second : il boit un autre verre, qui lui paraît meilleur encore. "C'est perdre une liqueur si délicate, dit-il, d'en arroser un malheureux civet, j'en connais un meilleur emploi." Il met alors le doigt à l'ouverture de la bouteille, la promène sur le civet en s'écriant d'un air triomphant : "Ah ! tu en auras, du tokay ! ah ! tu en auras, du tokay !" Puis il vide la bouteille, pas sur le lièvre, bien entendu. Il se sert pour le civet d'un petit vin clair et, et encore des plus communs.

Par malheur, le maître était rentré à l'insu du pauvre Jacques, et avait tout vu sans être soupçonné. Le repas commence : bientôt arrive le civet ; il fut trouvé bon, malgré la fraude et l'indélicatesse de Jacques. Aussi le festin se termina-t-il joyeusement. A la fin du repas, le chasseur

appelle son domestique. "Eh ! Jacques, viens trinquer avec nous, à la santé de mes amis." Jacques ne se fait point répéter une si douce invitation il s'arme d'un verre, et pas des plus petits, et se trouve bientôt au poste. Le maître sert les convives, puis, arrivant à Jacques, il met son doigt à l'ouverture de la bouteille, comme avait fait celui-ci, la promène à plusieurs reprises au-dessus du verre, en répétant le singulier refrain : "Ah ! tu en auras, du tokay ! ah ! tu en auras, du tokay !"

Le pauvre Jacques n'y était plus ; il s'imagina que quelque esprit malin n'était point étranger à cette mystification, et désormais il accomplit scrupuleusement les ordres de son maître, et ne goûta plus mal à propos au tokay.

IL A CHANGÉ D'IDÉE

Bolivar. — Si je comprends bien, mon cher député, vous avez essayé de faire passer en chambre une loi taxant les célibataires ?

Le député. — Oui, mon ami, c'est ce que j'ai fait.

Bolivar. — Et sur quelles raisons vous basiez-vous pour cela ?

Le député. — Sur ce que, en général, un homme doit payer pour le luxe qu'il se donne.

Et le député s'en fut, très content de lui jusqu'au jour où il a avoué à sa femme qu'il n'était plus du tout sûr d'avoir exprimé pareille opinion.

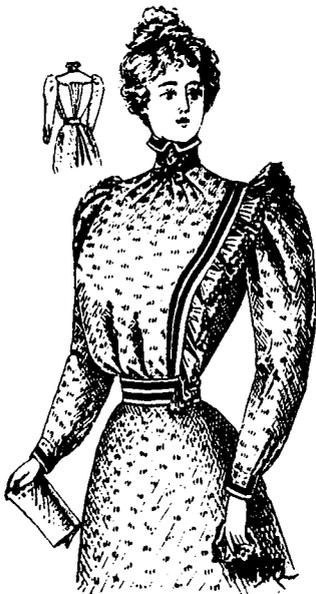
MODES PARISIENNES



CORSAGE EN SOIE recouvert de tulle pailleté et garni de petits velours vert laitue, épaulettes ornées d'un quadrillé de même velours, plissés de tulle formant jockeys, manches ballon très courtes, ceinture drapée en soie, nœud de ruban de chaque côté des devants. Gants longs en Suède blanc. Matériaux : 1 $\frac{1}{2}$ verge de tulle pailleté, 15 $\frac{1}{2}$ verges de petit velours.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 272.—Blouse pour dame.

No 272.—Cette blouse, fort élégante, est exécutée en taffetas et garnie de ruban de velours noir, les manchettes et le col décorés de même façon.

Le devant est froncé autour du cou et à la ceinture, l'étoffe retombant pardessus la ceinture ; la fermeture, invisible, est sur le côté gauche, un ruché de soie y est apposé.

Ce modèle exige une doublure ajustée devant afin que le tout soit plus parfait ; le dos a un petit empiècement formant deux pointes, le dos est plissé dans l'empiècement, les manches, de grandeur modérée, froncées à l'épaule et finies en bas par un poignet droit. Le col se compose d'une haute bande avec petit collet rabattu et nœud de ruban formant cravate. La ceinture est de même étoffe, garnie d'une double bande de velours. Toutes les ceintures de fantaisie peuvent également s'adapter à ce vêtement qui se porte avec n'importe qu'elle jupe en soie, surah ou toute étoffe se lavant.

En somme, c'est un vêtement élégant, de forme russe et réunissant tous les suffrages.

Il faut pour le confectionner, 3 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces de largeur pour une personne d'un embonpoint moyen. Grandeur de 32 à 42 mesure du buste.



No 262.—Costume pour petit garçon.

No 262.—Ce costume se fait pour garçon de 2 à 4 ans, en étoffe à pois, décoré avec un galon de deux largeurs différentes.

La ceinture est en cuir et un chapeau de paille complète ce joli costume qui convient à un enfant en bas âge, ne portant pas de pantalons. Le devant et les côtés sont froncés et la jupe s'y attache, la jointure en étant cachée par la ceinture de cuir. Le dos est large et sans couture, coupé d'une seule longueur, les côtés également. Les manches, froncées à l'épaule et terminées au poignet par un galon semblable aux précédents. On peut rendre ce costume plus élégant en y adjoignant un col marin avec revers, coupés d'un seul morceau. Le col tombant audessus des épaules et les revers descendant jusqu'à la ceinture.

Un petit collet rabattu finit l'encolure.

Serge, drap, cheviotte et mohair sont les étoffes de laines employées pour ce genre de costume en demi saison. Toile, batisse, guingamp écossais sont les étoffes de coton les mieux appropriées pour costumes d'été.

Il faut 2 $\frac{1}{2}$ verges en 44 pouces de largeur pour un enfant de 4 ans. Grandeur 2 à 4.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

LA DURÉE DE LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

Le record de la vitesse appartient aujourd'hui au *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*, qui a éclipsé dans sa première traversée, de Brême à New-York (sept. 1897), tous les autres paquebots interocéaniques. En effet, sa traversée de Southampton à New-York s'est effectuée en 5 jours, 22 heures, 45 minutes. Ce qui donne, pour les 3050 milles parcourus depuis les Needles jusqu'à Sandy-Hook, une vitesse moyenne de 21,39 nœuds. Plus rapide encore a été le trajet de retour qui s'est effectué en 5 jours, 15 heures et 10 minutes, ce qui fait une vitesse moyenne de 21,91 nœuds de Sandy Hook au phare d'Edystone. La plus belle journée (de midi à midi en tenant compte du changement de longitude) a été de 564 milles à l'aller et de 519 au retour, ce qui donne pour ces deux journées une vitesse moyenne de 22,53 nœuds. Le *Kaiser-Wilhelm* est non seulement le plus rapide paquebot (ceux de la Compagnie Cunard n'ayant pas dépassé 21,75 nœuds), mais aussi le plus grand, avec ses 13,800 tonneaux de jauge brute. Sa longueur totale est de 196,50 m., son tirant d'eau de 7,93 m. et son déplacement de 20,500 t. Il possède deux machines à triple expansion et 2 hélices.

Il importe de signaler ce fait, peu ordinaire, que le *Kaiser-Wilhelm* a donné à son premier voyage sa plus grande vitesse. Celle-ci, en effet, n'a pu se maintenir dans les traversées suivantes et est même descendue à 18,56 nœuds.

Cette course à la vitesse a pour conséquence d'augmenter le mépris que les grands paquebots affectent pour la vie humaine. Le tribunal maritime de Brême a en effet constaté que, le 19 septembre, une femme s'étant jetée par-dessus bord, le commandant du *Kaiser-Wilhelm* n'a pas jugé utile de mettre une chaloupe à la mer, afin de conserver sa vitesse.

QUAND MÊME

Arthur (tendrement).—Ma chère Marguerite, m'aimeriez-vous quand même, si j'étais complètement sans le sou ?

Marguerite (effrayée).—Oh, Arthur ! Auriez-vous donc perdu votre fortune ?

Arthur.—Non, mon ange, je voulais simplement savoir si vous m'aimeriez dans le cas où je n'aurais pas de fortune ?

Marguerite (avec un soupir de soulagement).—Eh bien, si c'est de cette façon là, oui ! je vous aimerais quand même.

DEVINETTE



—Ah ! En voilà bien d'autre ! Mais où est donc passé le caissier ?

AU CHATEAU D'IF

(MONODRAME)

Nous fûmes donc au château d'If
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit pour seul soporatif
Du murmure non légitif
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai d'un ton expressif
De vous le peindre en rime en if
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortimes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif :
Dieu nous garde du château d'If !

LE FRANC DE POMPIGNAN.

VARIÉTÉS

LA ROUE DE 100 M.

Parmi les clous de l'Exposition de 1900, peut se ranger la roue de 100 m de diamètre que construit actuellement les ateliers d'Hautmont. Cette roue en acier a sa jante formée de deux poutres circulaires entretoisées par d'autres poutres en treillis. Sur le pourtour seront placés 40 wagons de 8 m de longueur, éclairés à la lumière électrique et présentant une grande surface vitrée. Les 40 rayons de la roue sont constitués par des câbles souples en fil d'acier tendus par le poids des wagons.

La roue tournera autour d'un axe placé sur deux pylônes en acier, chacun étant formé par deux montants en treillis avec entretoises en treillis et diagonales en fer rond. Le mouvement sera donné par un double câble venant s'enrouler sur un treuil actionné par une machine à vapeur d'une puissance de 40 Cv ; le mouvement ainsi obtenu sera très doux.

Le poids de l'acier entrant dans la construction sera d'environ 800 t. et,

pour le montage des pylônes, il sera employé 32 boulons de scellement de 5 m. de longueur.

En somme, c'est la reproduction sur une échelle encore un peu plus grande de la roue Ferry, la *Merrygo round* de l'Exposition de Chicago.

Les pylônes qui porteront la roue se construisent en ce moment à Grenelle.

UN MILLION DE TIMBRES-POSTE

Plusieurs de nos lecteurs nous ont écrit pour nous demander des renseignements sur les résultats que l'on peut obtenir en réunissant un million de timbres-poste et nous posent les questions suivantes :

A qui faut-il s'adresser pour remettre le million recueilli ? — A quoi peuvent servir ces vieux timbres ? — Tous les timbres, de quelque sorte qu'ils soient, peuvent-ils servir à constituer ce million ? — Que vaut ce million de vieux timbres ?

En réponse à ces diverses questions, nous croyons que lorsque l'on aura amassé le million fatidique, il suffira, pour s'en défaire, de s'adresser à un grand marchand. Ces honorables commerçants font trier ces amas de timbres de toutes provenances et en extraient ceux qui peuvent avoir un intérêt pour les collectionneurs ; ils vendent les autres par mille ou au poids à certains amateurs qui en font des découpages, des mosaïques, ou qui en tapissent des pièces. Quand à indiquer une valeur, même approximative, pour un million de vieux timbres, cela dépasse notre compétence. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ces marchands vendent ce million de timbres-poste 400 francs.

Pour notre part, il nous semble qu'il y a dans tout cette question une forte dose de légende. N'a-t-on pas dit autrefois que le but de cette bizarre collection était de racheter des petits chinois !

Eh tous cas, bien peu de ceux qui s'occupent ainsi de réunir le mystérieux million se doutent des difficultés de la tâche qu'ils entreprennent ainsi à la légère. Un crayon à la main, il ne faut pas être un mathématicien bien extraordinaire pour le prouver.

En supposant qu'une personne réunisse 50 timbres-poste par jour — ce qui est déjà assez coquet, — il faudra à cette personne 54 ans, 9 mois et 20 jours pour avoir son million. Admettant qu'elle reçoive le chiffre énorme de 500 timbres par jour, il lui faudrait encore 5 ans, 6 mois et 5 jours. Ce n'est qu'à la condition de recueillir une moyenne de 2,739 timbres par jour que l'on obtiendrait un million en un an.

Enfin, le million obtenu, sait-on le temps qu'il faudra employer pour le compter à raison de 10 heures de travail par jour et de 60 timbres à la minute ? Exactement 4 semaines, 7 heures et 40 minutes. Et certes, bien peu pourront supporter sans crampes ce dur et régulier labeur.

Pour terminer, disons que tous ces timbres mis les uns au bout des autres, dans le sens de leur hauteur, représenteront une longueur d'un peu plus de 24 kilomètres.

Au Grand Café :
— Garçon, un journal.
— Lequel, Monsieur ?
— Peu m'importe.
— Nous ne le recevons pas.

MME SAMUEL DUBOIS,

De Spanish River, Ont.

Après des années de souffrances indescriptibles guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les plus glorieux Succès et les Guérisons les plus Surprenantes Obtenus par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les remerciements, les témoignages et les expressions de reconnaissance que nous recevons de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis augmentent tous les jours. Ce sont des pauvres jeunes filles qui, à peine entrées dans la vie, se voyaient déprimer et s'étioler comme une plante privée d'air et de soleil. Ce sont de jeunes épouses, de pauvres mères de famille qui tous les jours voyaient se renouveler leurs souffrances. Quo la vie est donc longue ne cessent-elles de répéter ! Mieux vaut mille fois mourir que de toujours souffrir ainsi, que d'endurer de sombres tortures ! Dieu se rendra-t-il enfin à nos prières, se laissera-t-il toucher et dans sa toute puissance fera-t-il un miracle pour nous ? Si nous en jugeons par l'expression de gratitude que nous recevons tous les jours de jeunes filles et de mères de famille qui étaient écrasées sous le poids de la souffrance, et qui aujourd'hui jouissent du don précieux de la santé, grâce aux Pilules Rouges du Dr Coderre. Dieu s'est rendu aux supplications de toutes ces désespérées. Avec les Pilules Rouges du Dr Coderre, est apparu le rayon d'espoir pour les femmes souffrantes. Lisez bien attentivement le témoignage de Madame Samuel Dubois :



MME SAMUEL DUBOIS

River, Ont. Allons, vous toutes, femmes malades, hélas ! vous encore à prendre le seul remède au monde qui puisse vous guérir. Femmes malades, connaissez-vous un remède aussi hautement et honnêtement recommandé que les Pilules Rouges du Dr Coderre ? Non, sûrement non. Il n'y en a pas. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent les maladies des femmes, elles guérissent les maladies du changement d'âge, beau mal, pertes blanches, irrégularités, douleurs mensuelles, tiraillements dans les hanches, douleurs dans le bas ventre, constipation, mal dans les côtes, mal de reins, mal entre les épaules, palpitations du cœur, suivies d'affaiblissements, brulements d'estomac, tiraillements d'estomac.

mauvaise digestion, étourdissements, nervosité, elles font disparaître cette pâleur livide, ces cercles noirs autour des yeux, elles guérissent les maux de tête, elles font descendre les pieds et les mains. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les jours des milliers de jeunes filles et de femmes, elles guérissent lorsque tous les autres remèdes faillissent. Consultez notre médecin spécialiste, vous pouvez le consulter par lettre absolument pour rien, écrivez-lui une description complète de votre maladie, ne lui cachez rien, adressez votre lettre au "Dépt. Medical, boîte 2300, Montréal," toute lettre adressée ainsi, notre médecin seul l'ouvrira et la tiendra confidentielle. Avec beaucoup de soin il étudiera votre maladie et il vous donnera de bons conseils qui aideront beaucoup votre guérison. Ne retardez pas, écrivez aujourd'hui. Exigez et achetez les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui sont dans des petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges sont les véritables. Si vous est impossible de vous les procurer ou vous demeurez, écrivez-nous en nous envoyant 50 cents en estampilles pour une boîte, ou \$2.50 en mandat poste ou lettre enregistrée pour 6 boîtes, et vous recevrez par le retour de la maille les incomparables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nos lettres expédient sur réception du montant, aux Etats-Unis et au Canada.

A l'adresse :
Cie Chimique Franco-Américaine,
Département médical,
Boîte Postale 2300, MONTRÉAL, Que.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

Dans Broadway :
— Vous savez la nouvelle ? Ce pauvre Z... vient d'être cruellement frappé...

— Il a perdu quelqu'un ?
— Non... Il a reçu une paire de gifles !



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Une Recette par Semaine

CLARIFICATION DE VINAIGRE

Pour clarifier le vinaigre, on le fait passer sur des copeaux de hêtre bien propres, et on le filtre ensuite au noir végétal ou à la laïte.

Le collage au lait bouillant donne aussi d'excellents résultats. Cette substance est employée à la dose de 75 litres par hecto. Le lait étant versé dans le fût à vinaigre, l'on remue bien vivement et on laisse au repos jusqu'à précipitation.

B. DE S.

GARDONS-NOUS

Le moindre refroidissement aura de graves conséquences si l'on n'a pas recours au *Baum Rhumal*.

Amusements

[PARC SOHMER

Nous avons encore eu cette semaine une représentation hors ligne et un choix d'attractions véritablement extraordinaire. Les directeurs du Parc se surpassent et font l'impossible pour contenter leur public. En effet, jamais nous n'avons eu, en dehors de la saison régulière, des numéros plus sensationnels que ceux qu'il nous est donné d'admirer à notre populaire lieu d'amusement. On parle de véritables merveilles pour la réouverture d'été et les enchanteurs qui ont nom Lavigne et Lajoie sont de taille à réaliser toutes les espérances aussi téméraires fussent-elles. En attendant, le Parc Sohmer est un délicieux but de promenade dominicale et la foule qui s'y presse, aux représentations de l'après-midi et du soir, en est le meilleur critérium.

PALLADIO.

TRIO DE PROVERBES

Cœur fort surmonte mauvais sort.

x

Fais ce que tu dois, sois ce que tu peux.

x

Travailler enseigne à dépenser.

SANCHO PANÇA.

Entre amies :

—Elle me paraît charmante, cette jeune personne ; mais ses amies prétendent qu'elle est un peu pédante.

—Oui, sans doute, elle ne dédaigne pas de faire montre de son savoir, mais elle sait aussi se rappeler qu'elle est jolie femme.

—J'ai compris. Un bas-bleu avec des jarrettières roses.

**

Amusante annonce copiée dans un journal d'éducation :

"Samedi prochain, le professeur de dessin Z... ouvrira son cours d'animaux."

UN HONNÊTE DÉBITEUR



Pat.—Si je vous laissais en garantie valeur égale à ce que je prendrai chez vous, me feriez-vous crédit jusqu'à la semaine prochaine ?

L'épicier.—Mais, certainement, monsieur.

Pat.—Eh bien ! Vendez-moi deux de ces jambons-là. Je vais en emporter un et vous garderez l'autre jusqu'à samedi.

En soirée dans le grand monde, un larbin annonçant :

—Monsieur Portenville et... madame aussi.

**

Un mendiant philosophe arborait hier sur sa poitrine une pancarte ainsi conçue : *Ne soyez pas honteux de ne me donner qu'un sou...*

JE SUIS AVEUGLE

VICTOIRE PARTOUT

La toux, le rhume, la coqueluche, la grippe, sont vaincus par le *Baume Rhumal*.

52

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

—Maman, puis-je parler ?
—Non, mon petit, tu sais qu'on t'a défendu de parler à table.
—Ne puis-je dire un seul mot ?
—Non, attends que ton père ait lu son journal.

Le déjeuner finit, le père dépose lentement son journal sur la table.

—Eh bien ! petit bavard, que voulais-tu donc tant nous dire ?
—Que le robinet de la salle de bain est resté ouvert.

**

Lu dans le bulletin financier de l'un de nos confrères :

"Les gaz sont fermes.
"Les fers sont mous."

"THE LIGHT OF THE WORLD OR OUR SAVIOUR IN ART"

Cost over \$100,000 to publish. Contains nearly 200 full-page engravings of our Saviour, by the Great Masters. It is not a life of Christ, but an exhibit of all the great Masters' ideals of the Christ. No other book like it ever published. Agents are taking from three to twenty orders daily. The book is so beautiful that when people see it they want it. Published less than a year and already in its twenty-fifth edition, some editions consisting of 18,500 books. The presses are running day and night to fill orders. A perusal of the pictures of this book is like taking a tour among the great art galleries of Europe: The Hermitage, Prado, Uffizi, Pitti, Louvre, Vatican, National of London, National of Berlin, Belvedere and other celebrated European art galleries, have all placed their rarest and greatest treasures at our disposal that they might be reproduced for this superb work. "FIRST GLANCE AT THE PICTURES BROUGHT TEARS TO MY EYES," says one. "Cleared \$150 first week's work with the book," says another. Many men and women buying and paying for homes from their success with this great work. Also man or woman, of good church standing, can secure position of Manager here to do office work and corresponding with agents in this territory. Address for full particulars A. P. T. Elder, Publisher, 189 Michigan Ave., Chicago, Ill., First Floor.

Bibliographie

Nous accusons réception à M. William O'Gilvie, astronome du Département de l'intérieur, du "Guide officiel du Klondyke", superbe brochure de 164 pages, contenant de nombreux dessins pris sur tous les points de cet immense et mystérieux pays et de cartes fort complètes, permettant à ceux qui veulent les étudier sérieusement, de se faire une idée exacte du "Grand champ d'or canadien", vers lequel tant de nos compatriotes se dirigent actuellement. Combien parmi ceux qui, après avoir vendu tout ce qu'ils possédaient et s'être dirigés vers ce nouvel Eldorado, pourraient dire quelques mots exacts sur le pays où ils vont planter leur tente ?

Combien peu connaissent, même superficiellement, les districts aurifères du Yukon ?

A ceux qui dirigent leurs regards vers ces contrées éloignées et si peu connues, nous donnons le conseil de lire attentivement le livre, bourré de faits, extrêmement documenté, contenant toutes les descriptions géographiques et géologiques nécessaires, que vient de faire paraître M. William O'Gilvie. (1)

Crétinot a acheté, pour vingt francs cinquante, deux toiles dont le marchand lui a "garanti l'authenticité". Seulement elles ne sont pas signées et Crétinot est perplexe sur leur valeur artistique. Il consulte, avant de rentrer, un de ses amis, expert amateur.

—Oui, dit celui-ci, pour dire quelque chose, ce n'est pas mal, c'est chaud de tons.

—Qu'est-ce que c'est encore que ces horreurs, s'écrie Mme Crétinot en voyant arriver son époux chargé de son butin.

—Ces horreurs ? fait Crétinot indigné, ce sont tout simplement deux Chaudeton.

**

Au télégraphe.

Une brave paysanne se présente au guichet et remet à l'employé une dépêche de neuf mots, à l'adresse de son fils qui est au régiment.

—Pour vos cinquante centimes, lui dit le préposé, vous avez encore droit à un mot.

—Eh bien ! alors, répond la brave femme, mettez "jtembrasse".

**

Dictionnaire de Charenton :

Musée.—Maison de collections.

Critique d'art.—Souffre-couleur.

(1) Le "Guide Officiel du Klondyke", par M. William O'Gilvie.—50 centimes.—The Hunter, Rose Co., Toronto.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 Rue Craig, MONTREAL.

FRANCŒUR & RAGICOT

Fabricants et Importateurs de . . .

Chapeliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste Age

Mesure de la Taille

Nom

Adresse

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

Le vieux marquis de C... s'est attardé au Cercle, si bien que, lorsqu'il rentre chez lui, il trouve Jean, son valet de chambre, endormi dans un fauteuil. Comme il a gagné au jeu et qu'il est de bonne humeur, il se met au lit sans réveiller son domestique.

Celui-ci, au bout d'un instant, ouvre les yeux, regarde la pendule et s'écrie :

— Ah ! ça, il ne rentrera donc pas, ce vieux serin-là !

Une voix lui répond du fond de l'alcôve :

— Jean, vous pouvez aller vous coucher ; le vieux serin est rentré.

A un examen pour le volontariat :

— Vous prétendez avoir quelques connaissances en chimie ; où les avez-vous acquises ?

— Chez mon père.

— Votre père est chimiste ?

— Non, il est laitier.

Dr BERNIER
DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 125



AVIS.—Coux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes A. Bédard, J. A. Bédard, Brunette, I. Desmarais, A. Thurlouin, Mlles E. Anyot, A. Aubertin, R. Brousseau, L. Clouzi, B. Mauny, MM E. Carlioux, E. J. Chartier, J. Demers, O. M. Durand, J. E. Dussault, E. Hurlubise, A. L. Emyer, J. Malo, A. F. Marchand, J. Michaud, A. Payette, J. B. Paquette, J. Reminbal, P. Savary, A. Simeon, A. Thériault, M. Turcotte (Montréal), H. E. Langas (Ile St. Q.), Mlle E. Blais (Dauville), Q), Mlle P. Morissette, J. Saucier (Grandby), Q), Mlle B. Boudt, J. H. Pate (Hull), Q), C. Brossard (Laurière), Q), L. N. Audet, J. L. E. Berner (Cote du Passage, Lévis), Q), J. Trudeau, jr (Mariville), Q), Mlle J. Turcotte (Milton East), Q), J. A. Francey, N. Boisrobert, L. L. Brouinier (Nicolet), Q), Mlle A. Proulx (Ottawa, Ont), Mlle M. L. Taché (Pointe Gatineau), Q), A. Roy (Pointe au Pic), Q), Mlles B. Laperrière, G. Thomas, W. Deschamps (Québec), Q), Mme X. Letellier (Rivière du Loup Station), Q), Mlle A. Bilodeau (Robertson Station), Q), J. A. Coquean (Sorel), Q), C. Hébert (Stanford), Q), Mlle D. Gaudet (St. Anne de Sahrevoie), Q), Mlle H. Archambault (St. Denis, Richelieu), Q), A. Tropanier (St. Flavie Station), Q), J. O. Martineau (St. Ferdinand), Q), C. A. Houle (St. Germain de Grantham), Q), J. A. Gen (St. Henri), Mlle A. Leblanc, A. Grenier (St. Hyacinthe), Mlle C. Gratton (St. Jérôme), Q), A. Charest (St. Rémi), Q), Mme N. Mathurin, A. Dube, J. A. St. Pierre (St. Roch de Québec), Mlle L. Lefebvre (St. Téléphore de Soulanges), Q), Mlle E. Buis (St. Titus), Q), Mlle E. Basse (St. Vincent de Paul), Q), Mlles R. A. Gauthier, A. Larose, A. Gagné, J. Lamblot, G. Rudland, J. O. Vallières (Thetford Mines), Q), Mlles J. Ledoux, E. Tasdale (Trois-Rivières), Q), Mlle M. A. Neveu, S. Poirer (Valleyfield), Q), W. Durbas (Village Belleville, Lévis), Q), H. Dandelin (West Farnham), Q), A. Legendre (Auburn, Me).

C. Guimond, A. Roulier (Berlin, N. H.), Mlle M. Langelier (Brunswick, Me), O. Martineau, J. Bélanger, J. B. Fournier, F. Labrie (Fall River, Mass.), A. Couture, J. Rousseau (Haverhill, Mass.), Mlle A. Roy, J. Goulet (Holyoke, Mass.), Mlles P. Bourget, E. Perron, X. Legendre (Lawrence, Mass.), Mlles C. Lavoie, A. Paradis, M. St. Hilaire, (Lawiston, Me), Mme J. Couture, J. N. Davis, Mlle E. Landagne, A. Champagne, N. Langentin (Lowell, Mass.), Mme E. Bial, N. Boisrot, R. Bouchier, D. Desnoelle, A. Paris (Manchester, N. H.), J. Derbes, L. Laporte (Newville Orleans, La), Mlle R. Métrivier, A. Laiton (Pawtucket, R. I.), Mme A. Loiselle, Mlle A. Richard, J. Z. LePage (Southbridge, Mass.), A. Soucy (West Manchester, N. H.), J. Demoyers (Waitsfield, Vt), Mlle M. Ledere (Woodsstock, R. I.)

Mlle A. Champagne (Montréal), P. Bouffard (Fraser-ville), Q), A. Bouchard (Lévis), Q), Mlle A. Laperte (Sorel), Q), Mlle A. M. Taylor (Augusta, Me), Mlle S. Puyau, F. A. Puyau (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : A. Simeon, 310 Dollars (Montréal), Mme P. Morissette (Grandby), Q), Mlle L. Parisien (Milton East), Q), Mlle L. Lefebvre (St. Téléphore de Soulanges), Q), Mlle A. Larose (Thetford Mines), Q)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

L'eau est complètement renouvelée tous les trois jours.

50,000 GALLONS

de la plus pure eau cristallisée, coulent chaque jour dans le grand bassin aux Bains Laurentiens, venant directement de la fameuse Source Laurentienne. C'est pour cette raison que nous prétendons avoir non seulement les plus vastes, mais les plus beaux bains du continent.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

L'eau est complètement renouvelée tous les trois jours.

Balandard a parfois des sorties intempestives.

— Je ne comprends pas, disait-il, comment vous pouvez, mesdames, vous résoudre à porter sur la tête les cheveux d'une autre ?...

— Et vous, s'écria une des interpellées, vous portez bien sur votre dos la laine d'un autre !

Marius est un peu vantard.

Il racontait dernièrement qu'il avait été victime d'une attaque nocturne, mais qu'il n'avait pas tardé à mettre en fuite ses nombreux agresseurs.

— Cependant, disait-il, j'ai reçu tout d'abord un coup formidable ; il y avait de quoi assommer un bœuf.

Et comme on paraissait surpris qu'il n'eût pas été assommé, il se redressa, superbe, et ajouta :

— Oui, certes, un bœuf, mais pas un taureau !

Un mendiant accoste un passant.

— Monsieur, j'ai absolument besoin de quatre sous !

Le passant reste insensible à la supplique.

— C'est bien, dit le mendiant d'un air désespéré, je sais ce qui me reste à faire !

— Ah ! malheureux, s'écrie, apitoyé, le sollicité, où allez-vous ?

— Me priver de mon absinthe !

AMI ET ENNEMI

Le courant d'air, voilà l'ennemi ; le Baume Rhumal, voilà l'ami, le sauveur. Partout 25c. 31

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Broché et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,
Editeur-Propriétaire.
J. A. CARUPEL,
Administrateur.

— C'est étrange, disait la dame, il sent l'ail !

— Non, murmura doucement Boirot, ce n'est pas le camélia, c'est moi !

Bizareries du langage :
— C'est à la suite des démêlés qu'on demeure brouillé.

Chez le marchand d'oiseaux :
— Comment, dix louis pour ce perroquet, mais c'est fou !

— Veuillez remarquer, Monsieur, qu'il parle deux langues.

— Mais oui, le français et... sa langue naturelle...

Dans un magasin de chaussures :
— Jo voudrais une paire de bottes.
— Quel est votre numéro ?
— 107.

Stupéfaction de l'employé, qui bientôt se remet en constatant que son client est cocher de fiacre.

A la caserne, un blou s'adressant au cuisinier :

— Pardon, M'sieu, le caporal de la 5^e escouade de la 3^e du 2, il m'onvoit vous dire de soigner la cuisine. A c' qui paraît, le mois dernier, y avait beaucoup trop de truffes dans les perdreaux.

WANTED By Old Established House High Grade Man or Woman, of good Church standing, to act as Manager here and do office work and correspondence at their home. Business already built up and established here. Salary \$300. Enclose self-addressed stamped envelope for our terms to A. P. Elder, General Manager, 189 Michigan Ave, Chicago, Ill.

ETABLI EN 1889.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
. . . A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE
Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL
SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

Poirier,
Bessette & Cie
IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Une promenade d'une heure en voiture est ordonnée par le docteur à notre bon ami Calino, convalescent. La voiture part au grand trot. —Eh ! là, eh ! là, pas si vite, s'écria Calino ; si vous me menez de ce train-là, l'heure sera tout de suite passée !



Fausse dents sans palais. Couronnées en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentières faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2313 20 Rue St-Laurent

En cour d'assises.
—Il est prouvé que vous avez assassiné votre belle-mère. On l'a retrouvée, la malheureuse, une pierre au cou... dans la rivière.
Le gendre (philosophiquement). — C'est possible. C'était une femme qui aimait à aller au fond des choses !

En tramway. * *
Une jeune et jolie femme au receveur :
— Veuillez arrêter, je vous prie, je vais descendre.
Le receveur, galamment :
— Comment, Madame, sitôt !...

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE

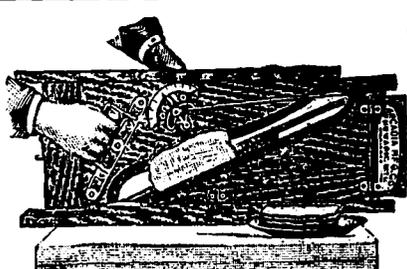
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un marchand d'olives, installé dans une baraque du boulevard, voyant deux dames jeter un coup d'œil sur son étalage, se mit à dire gracieusement :
— Mangez des olives, mesdames ; les dames qui mangent des olives restent toujours jolies...
Mais les dames passant sans acheter, le marchand ajouta aussitôt, d'une voix beaucoup moins aimable :
— ...restent toujours jolies... à la condition de l'avoir été.

On parle de quelques amis absents. Calino risque à son tour cette observation :
— C'est ce pauvre X..., qui vieillit ! Il a tellement changé qu'hier, en passant près de moi, il ne m'a pas reconnu !

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
6 Rue St-Laurent.

UNE DÉFINITION DE BABYLAS
— Qu'est-ce que la Foi ? demandait on à notre ami Babylas.
— C'est le jeudi.
?!?!
— Oui, le jeudi c'est la fois que l'on ne va pas en classe.
* *
Partie de dominos.
Un joueur à son partenaire, en annonçant "blanc partout" :
— Ah ! ça vous fait faire la grimace...
Le partenaire, directeur d'un théâtre fortement enguignonné :
— Oui... ça me rappelle mes feuilles de location.

Tel. Bell 784
D^r F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Savon Dermal
REMEDE INFALLIBLE CONTRE LES
MALADIES DE LA PEAU
Guérison Certaine Traitement Facile

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 127



INSTRUCTIONS A SUIVRE
Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : MADAME DENIS ET SON PETIT MARI.
Collez les morceaux sur un feuillet de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 27 avril, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.